







3762

④ Cn 6 XXXIII-25

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT
HUMAIN.
TOME PREMIER.

*On trouve chez les mêmes Libraires
les Ouvrages suivans , du même
Auteur.*

De l'Éducation des Enfans , traduit de
l'Anglois par M. Coste, &c. Nouvelle
Édition , ornée du portrait de l'Auteur,
à laquelle on a joint la méthode obser-
vée , pour l'éducation des Enfans de
France. 2 vol. in-12. 5 liv.

Du Gouvernement Civil , du même ;
traduit de l'Anglois ; édition exacte-
ment revue & corrigée sur la dernière
de Londres , augmentée d'un précis
historique de la vie de l'Auteur. 1 vol.
in-12 3 liv.

554300

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT
HUMAIN,

*Où l'on montre quelle est l'étendue de nos
connoissances certaines, & la maniere
dont nous y parvenons.*

PAR M. LOCKE.

Traduit de l'Anglois par M. COSTE.

Quatrième Édition, revue, corrigée & augmentée de
quelques additions importantes de l'Auteur, qui
n'ont paru qu'après sa mort, & de plusieurs remar-
ques du Traducteur, dont quelques-unes paroissent
pour la première fois dans cette Édition.

*Quam bellum est velle confiteri potius nescire quod nescias,
quàm ista effucientem nauseare, atque ipsum sibi displicere!* Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez { SAVOYE, Libraire, rue Saint-Jac-
ques.
SERVIERE, Libraire, rue Saint-
Jean-de-Beauvais.

1787.



1000000



AVERTISSEMENT

D'U

TRADUCTEUR.

SI j'allois faire un long discours à la tête de ce livre pour étaler tout ce que j'y ai remarqué d'excellent, je ne craindrois pas le reproche qu'on fait à la plupart des traducteurs, qu'ils relèvent un peu trop le mérite de leurs originaux pour faire valoir le soin qu'ils ont pris de les publier dans une autre langue. Mais, outre que j'ai été prévenu dans ce dessein par plusieurs célèbres écrivains anglois, qui tous les jours font gloire d'admirer la justesse, la profondeur, & la netteté d'esprit qu'on y trouve presque par-tout, ce seroit une peine fort inutile. Car, dans le fond, sur des matieres de la nature de celles

qui sont traitées dans cet ouvrage, personne ne doit en croire que son propre jugement, comme M. *Locke* nous l'a recommandé lui-même, en nous faisant remarquer plus d'une fois (1), que *la soumission aveugle aux sentimens des plus grands hommes, a plus arrêté le progrès de la connoissance qu'aucune autre chose.* Je me contenterai donc de dire un mot de ma traduction, & de la disposition d'esprit où doivent être ceux qui voudront retirer quelque profit de la lecture de cet ouvrage.

Ma plus grande peine a été de bien entrer dans la pensée de l'auteur ; & , malgré toute mon application, je serois souvent demeuré court sans l'assistance de M. *Locke*, qui a eu la bonté de revoir ma traduction. Quoiqu'en plusieurs endroits

(1) Voyez entr'autres endroits le §. 23 du chap. III, liv. I.

mon embarras ne vint que de mon peu de pénétration, il est certain qu'en général le sujet de ce livre, & la matiere profonde dont il traite, demandent un lecteur fort attentif. Ce que je ne dis pas tant pour obliger le lecteur à excuser les fautes qu'il trouvera dans ma traduction, que pour lui faire sentir la nécessité de le lire avec application, s'il veut en retirer du profit.

Il y a encore, à mon avis, deux précautions à prendre pour pouvoir recueillir quelque fruit de cette lecture; la premiere est, *de laisser à quartier toutes les opinions dont on est prévenu sur les questions qui sont traitées dans cet ouvrage*; & la seconde, *de juger des raisonnemens de l'auteur par rapport à ce qu'on trouve en soi-même*, sans se mettre en peine s'ils sont conformes ou non à ce qu'a dit *Platon, Aristote, Gassendi, Descartes*, ou quelque autre célèbre philosophe. C'est dans cette

disposition d'esprit que M. Locke a composé cet ouvrage. Il est tout visible qu'il n'avance rien que ce qu'il croit avoir trouvé conforme à la vérité, par l'examen qu'il en a fait en lui-même. On diroit qu'il n'a rien appris de personne, tant il dit les choses les plus communes d'une manière originale ; de sorte qu'on est convaincu, en lisant son ouvrage, qu'il ne débite pas ce qu'il a appris d'autrui comme l'ayant appris, mais comme autant de vérités qu'il a trouvées par sa propre méditation. Je crois qu'il faut nécessairement entrer dans cet esprit pour découvrir toute la structure de cet ouvrage, & pour voir si les idées de l'auteur sont conformes à la nature des choses.

Une autre raison qui nous doit obliger à ne pas lire trop rapidement cet ouvrage, c'est l'accident qui est arrivé à quelques personnes, d'attaquer des chimères en prétendant attaquer les sentimens de l'auteur. On

en peut voir un exemple dans la préface même de M. Locke. Cet avis regarde sur-tout ces aventuriers qui, toujours prêts à entrer en lice contre tous les ouvrages qui ne leur plaisent pas, les attaquent avant de se donner la peine de les entendre. Semblables aux héros de *Cervantes*, ils ne pensent qu'à signaler leur valeur contre tout venant; &, aveuglés par cette passion démesurée, il leur arrive quelquefois comme à ce désastreux chevalier, de prendre des moulins-à-vent pour des géans. Si les anglois, qui sont naturellement si circonspects, sont tombés dans cet inconvénient à l'égard du livre de M. Locke, on pourra bien y tomber ailleurs, & par conséquent l'avis n'est pas inutile: en profitera qui voudra.

A l'égard des déclamateurs, qui ne songent ni à s'instruire ni à instruire les autres, cet avis ne les regarde point. Comme ils ne cherchent pas la vérité, on ne peut leur sou-

haïr que le mépris du public ; juste récompense de leurs travaux , qu'ils ne manquent gueres de recevoir tôt ou tard. Je mets dans ce rang ceux qui s'aviferoient de publier , pour rendre odieux les principes de M. Locke , que , selon lui , ce que nous renons de la révélation n'est pas certain , parce qu'il distingue la *certitude* d'avec la *foi* ; & qu'il n'appelle *certain* que ce qui nous paroît véritable par des raisons évidentes , & que nous voyons de nous-mêmes. Il est visible que ceux qui feroient cette objection , se fonderoient uniquement sur l'équivoque du mot *certitude* , qu'ils prendroient dans un sens populaire , au lieu que M. Locke l'a toujours pris , dans un sens philosophique , pour une connoissance évidente , c'est-à-dire , pour la *perception de la convenance ou de la disconvenance qui est entre deux idées* ; ainsi que M. Locke le dit lui-même plusieurs fois , en autant de termes.

Comme cette objection a été imprimée en anglois, j'ai été bien-aïse d'en avertir les lecteurs françois, pour empêcher, s'il se peut, qu'on ne barbouille inutilement du papier en la renouvelant; car, apparemment elle feroit sifflée ailleurs, comme elle l'a été en Angleterre.

Pour revenir à ma traduction, je n'ai point songé à disputer le prix de l'élocution à M. Locke, qui, à ce qu'on dit, écrit très-bien en anglois. Si l'on doit tâcher d'enchérir sur son original, c'est en traduisant des harangues & des pieces d'éloquence, dont la plus grande beauté consiste dans la noblesse & la vivacité des expressions. C'est ainsi que *Cicéron* en usa en mettant en latin les harangues qu'*Eschine* & *Démosthène* avoient prononcées l'un contre l'autre: *Je les ai traduites en orateur* (1), dit-il,

(1) Nec converti ut interpres, sed ut orator. *De optimo genere oratorum.* c. 5.

& non en interprète. Dans ces fortes d'ouvrages, un bon traducteur profite de tous les avantages qui se présentent, employant, dans l'occasion, des images plus fortes, des tours plus vifs, des expressions plus brillantes, & se donnant la liberté, non-seulement d'ajouter certaines pensées, mais même d'en retrancher d'autres qu'il ne croit pas pouvoir mettre heureusement en œuvre (1); *quæ desperat tractata nitefcere possè, relinquit.* Mais; il est tout visible qu'une pareille liberté seroit fort mal placée dans un ouvrage de pur raisonnement comme celui-ci, où une expression trop foible ou trop forte déguise la vérité, & l'empêche de se montrer à l'esprit dans sa pureté naturelle. Je me suis donc fait une affaire de suivre scrupuleusement mon auteur sans m'écarter le moins

(1) *Horat. De arte poetica. Vers 149, 150.*

du monde; &, si j'ai pris quelque liberté (car on ne peut s'en passer), ç'a toujours été sous le bon plaisir de M. Locke, qui entend assez bien le françois pour juger quand je rendois exactement sa pensée, quoique je prisse un tour un peu différent de celui qu'il avoit pris dans sa langue. Et peut-être que, sans cette permission, je n'aurois osé, en bien des endroits, prendre des libertés qu'il falloit prendre nécessairement pour bien représenter la pensée de l'auteur. Sur quoi il me vient dans l'esprit qu'on pourroit comparer un traducteur avec un plénipotentiaire; la comparaison est magnifique, & je crains bien qu'on me reproche de faire un peu trop valoir un métier qui n'est pas en grand crédit dans le monde. Quoi qu'il en soit, il me semble que le traducteur & le plénipotentiaire ne sauroient bien profiter de tous leurs avantages, si leurs pouvoirs sont trop limités. Je n'ai point à me plaindre de ce côté-là.

La seule liberté que je me suis donnée sans aucune réserve, c'est de m'exprimer le plus nettement qu'il m'a été possible. J'ai mis tout en usage pour cela. J'ai évité avec soin le style figuré dès qu'il pouvoit jeter quelque confusion dans l'esprit. Sans me mettre en peine de la mesure & de l'harmonie des périodes, j'ai répété le même mot, toutes les fois que cette répétition pouvoit sauver la moindre apparence d'équivoque ; je me suis servi, autant que j'ai pu m'en ressouvenir, de tous les expédiens que nos grammairiens ont inventé pour éviter les faux rapports. Toutes les fois que je n'ai pas bien compris une pensée en anglois, parce qu'elle renfermoit quelque rapport douteux (car les anglois ne sont pas si scrupuleux que nous sur cet article), j'ai tâché, après l'avoir comprise, de l'exprimer si clairement en françois, qu'on ne pût éviter de l'entendre. C'est principalement par la netteté que la langue françoise em-

porte le prix sur toutes les autres langues, sans en excepter les langues savantes, autant que j'en puis juger. Et c'est pour cela, dit (1) le P. Lami, *qu'elle est plus propre qu'aucune autre pour traiter les sciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté.* Je n'ai garde de me figurer que ma traduction en soit une preuve; mais je puis dire que je n'ai rien épargné pour me faire entendre; & que mes scrupules ont obligé M. Locke à exprimer en anglois quantité d'endroits, d'une manière plus précise & plus distincte qu'il n'avoit fait dans les trois premières éditions de son livre.

Cependant, comme il n'y a point de langue qui, par quelqueendroit, ne soit inférieure à quelqueautre, j'ai éprouvé, dans cette traduction, ce que je ne favois autrefois que par oui-dire, que la langue angloise est

(1) Dans sa *rhétorique ou art de parler*, p. 49, édition d'Amsterdam, 1699.

beaucoup plus abondante en termes que la langue françoise , & qu'elle s'accommode beaucoup mieux des mots tout-à-fait nouveaux. Malgré les regles que nos grammairiens ont prescrites sur ce dernier article , jé crois qu'ils ne trouveront pas mauvais que j'aie employé des termes qui ne sont pas fort connus dans le monde , pour pouvoir exprimer des idées toutes nouvelles. Je n'ai gueres pris cette liberté que je n'en aie fait voir la nécessité dans une petite note. Je ne fais si l'on se contentera de mes raisons. Je pourrois m'appuyer de l'autorité du plus savant des *romains*, qui, quelque jaloux qu'il fût de la pureté de sa langue , comme il paroît par ses discours *de l'orateur*, ne put se dispenser de faire de nouveaux mots dans ses traités philosophiques. Mais, un tel exemple ne tire point à conséquence pour moi , j'en tombe d'accord. Cicéron avoit le secret d'adoucir la rudesse de ces nouveaux sons par

le charme de son éloquence , & dédommageoit bientôt son lecteur par mille beaux tours d'expression qu'il avoit à commandement. Mais , s'il ne m'appartient pas d'autoriser la liberté que j'ai prise , par l'exemple de cet illustre romain ; qu'on me permette d'imiter en cela nos philosophes modernes , qui ne font aucune difficulté de faire de nouveaux mots quand ils en ont besoin ; comme il me seroit aisé de le prouver , si la chose en valoit la peine.

Au reste , quoique M. Locke ait l'honnêteté de témoigner publiquement qu'il approuve ma traduction , je déclare que je ne prétends pas me prévaloir de cette approbation. Elle signifie tout au plus qu'en gros je suis entré dans son sens ; mais elle ne garantit point les fautes particulières qui peuvent m'être échappées. Malgré toute l'attention que M. Locke a donné à la lecture que je lui ai faite de ma traduction , avant que de l'en-

18 *Avertissement, &c.*

voyer à l'imprimeur, il peut fort bien avoir laissé passer des expressions qui ne rendent pas exactement sa pensée. Mais, quoi qu'on pense de cette traduction, je m'imagine que j'y trouverai encore plus de défauts que bien des lecteurs, plus éclairés que moi, parce qu'il n'y a pas apparence qu'ils s'avisent de l'examiner avec autant de soin que j'ai résolu de faire.

A V I S

SUR CETTE

QUATRIÈME ÉDITION.

QUOIQUE dans la première édition françoise de cet ouvrage , M. LOCKE m'eût laissé une entière liberté d'employer les tours que je jugerois les plus propres à exprimer ses pensées , & qu'il entendît assez bien le génie de la langue françoise , pour sentir si mes expressions répondoient exactement à ses idées , j'ai trouvé , en lui relisant ma traduction imprimée , & après l'avoir , depuis , examinée avec soin , qu'il y avoit bien des endroits à réformer , tant à l'égard du style qu'à l'égard du sens. Je dois encore un bon nombre de corrections à la critique pénétrante d'un des plus solides écrivains de ce siècle ,

l'illustre M. BARBEYRAC, qui, ayant lu ma traduction, avant même qu'il entendît l'anglois, y découvrit des fautes, & me les indiqua avec cette aimable politesse, qui est inséparable d'un esprit modeste & d'un cœur bien fait.

En relisant l'ouvrage de M. Locke, j'ai été frappé d'un défaut que bien des gens y ont observé depuis long tems ; ce sont les répétitions inutiles. M. Locke a pressenti l'objection ; &, pour justifier les répétitions dont il a grossi son livre : il nous dit dans sa préface : *Qu'une même notion, ayant différens rapports, peut être propre ou nécessaire à prouver ou à éclaircir différentes parties d'un même discours, & que, s'il a répété les mêmes argumens, ç'a été dans des vues différentes.* L'excuse est bonne en général ; mais il reste bien des répétitions qui ne semblent pas pouvoir être pleinement justifiées par-là.

Quelques personnes, d'un goût très-délicat, m'ont extrêmement sollicité à

retrancher absolument ces sortes de répétitions, qui paroissent plus propres à fatiguer qu'à éclairer l'esprit du lecteur; mais je n'ai pas osé tenter l'aventure. Car, outre que l'entreprise me sembloit trop pénible, j'ai considéré qu'au bout du compte la plupart des gens me blâmeroient d'avoir pris cette licence, par la raison qu'en retranchant ces répétitions, j'aurois fort bien pu laisser échapper quelque réflexion ou quelque raisonnement de l'auteur. Je me suis donc entièrement borné à retoucher mon style, & à redresser tous les passages où j'ai cru n'avoir pas exprimé la pensée de l'auteur avec assez de précision. Ces *corrections*, avec des ADDITIONS très-importantes, faites par M. Locke, qu'il me communiqua lui-même, & qui n'ont été imprimées en anglois qu'après sa mort, ont mis la seconde édition fort au-dessus de la première, & par conséquent de la *réim-*

22 *Avis sur la quatrième Edition.*

pression qui en a été faite en 1723, en quelque ville de Suisse qu'on n'a pas voulu nommer dans le titre.

Voici maintenant une QUATRIÈME ÉDITION, qui sera beaucoup supérieure aux précédentes : car, quoique j'eusse redressé plusieurs endroits dans la seconde édition, j'ai encore trouvé dans la troisième quelques passages qui avoient besoin d'être ou plus vivement ou plus exactement exprimés, sans parler de quelques remarques assez importantes qui paroîtront pour la première fois.

Pour rendre la seconde édition plus complète, j'avois d'abord résolu d'insérer en leur place des extraits fideles de tout ce que M. Locke avoit publié dans ses réponses au docteur *Stillingfleet*, pour défendre son ESSAI contre les objections de ce prélat ; mais, en parcourant ces objections, j'ai trouvé qu'elles ne contenoient rien de solide contre cet

Avis sur la quatrieme Edition. 23

ouvrage, & que les réponses de M. Locke tendoient plutôt à confondre son antagoniste, qu'à éclaircir ou à confirmer la doctrine de son livre. J'excepte les objections du docteur Stillingfleet, contre ce que M. Locke a dit dans son *essai* (liv. IV, ch. III, §. 6.) qu'on ne sauroit être assuré que Dieu ne peut point donner à certains amas de matiere, disposés comme il le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & de penser. Comme c'est une question curieuse, j'ai mis sous ce passage tout ce que M. Locke a imaginé sur ce sujet dans sa réponse au docteur Stillingfleet. Pour cet effet, j'ai transcrit une bonne partie de l'extrait de cette réponse, imprimé dans les *nouvelles de la république des lettres*, en 1699, mois d'octobre, p. 363, &c., & mois de novembre, p. 497, &c. Et comme j'avois composé moi-même cet extrait, j'y ai changé, corrigé, ajouté & retranché plusieurs choses, après l'avoir com-

24 *Avis sur la quatrième Edition.*

paré de nouveau avec les pièces originales, d'où je l'avois tiré.

Enfin, pour transmettre à la postérité (si ma traduction peut aller jusques-là) le caractère de M. Locke, tel que je l'ai conçu après avoir passé avec lui les sept dernières années de sa vie, je mettrai ici une espèce d'éloge historique de cet excellent homme, que je composai peu de tems après sa mort. Je fais que mon suffrage, confondu avec tant d'autres d'un prix infiniment supérieur, ne sauroit être d'un grand poids; mais, s'il est inutile à la gloire de M. Locke, il servira du moins à témoigner qu'ayant vu & admiré ses belles qualités, je me suis fait un plaisir d'en perpétuer la mémoire.

ÉLOGE

ÉLOGE DE M. LOCKE.

Contenu dans une LETTRE du Traducteur à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres , à l'occasion de la mort de M. LOCKE , & injéré dans ces Nouvelles , mois de février 1705 , page 154.

M O N S I E U R ,

Vous venez d'apprendre la mort de l'illustre M. *Locke*. C'est une perte générale. Aussi est-il regretté de tous les gens de bien , de tous les sinceres amateurs de la vérité , auxquels son caractère étoit connu. On peut dire qu'il étoit né pour le bien des hommes. C'est à quoi ont tendu la plupart de ses actions : & je ne fais si , durant sa vie , il s'est trouvé , en Europe , d'homme qui se soit appliqué plus sincèrement à ce noble dessein , & qui l'ait exécuté si heureusement.

Je ne vous parlerai point du prix de ses ouvrages ; l'estime qu'on en fait , &

B

qu'on en fera tant qu'il y aura du bon sens & de la vertu dans le monde; le bien qu'ils ont procuré, ou à l'Angleterre en particulier, ou en général à tous ceux qui s'attachent sérieusement à la recherche de la vérité, & à l'étude du christianisme, en fait le véritable éloge. L'amour de la vérité y paroît visiblement par-tout; c'est de quoi conviennent tous ceux qui les ont lus. Car, ceux-là même qui n'ont pas goûté quelques-uns des sentimens de M. Locke lui ont rendu cette justice, que la manière dont il les défend, fait voir qu'il n'a rien avancé dont il ne fût sincèrement convaincu lui-même. Ses amis lui ont rapporté cela de plusieurs endroits: *Qu'on objecte après cela, répondoit-il, tout ce qu'on voudra contre mes ouvrages, je ne m'en mets point en peine; car, puisqu'on tombe d'accord que je n'y avance rien que je ne croie véritable, je me ferai toujours un plaisir de préférer la vérité à toutes mes opinions, dès que je verrai par moi-même, ou qu'on me fera voir qu'elles n'y sont pas conformes.* Heureuse disposition d'esprit, qui, je m'assure, a plus contribué que la pénétration de ce beau génie, à lui faire découvrir ces grandes

et utiles vérités qui sont répandues dans ces ouvrages !

Mais , sans m'arrêter plus long-tems considérer M. Locke sous la qualité d'*Auteur*, qui n'est propre , bien souvent , qu'à masquer le véritable naturel de la personne , je me hâte de vous le faire voir par des endroits bien plus aimables , & qui vous donneront une plus haute idée de son mérite.

M. Locke avoit une grande connoissance du monde & des affaires du monde. Prudent sans être fin , il gagnoit l'estime des hommes par sa probité , & étoit toujours à couvert des attaques d'un faux ami ou d'un lâche flatteur. Éloigné de toute basse complaisance , son habileté , son expérience , ses manières douces & civiles le faisoient respecter de ses inférieurs , lui attiroient l'estime de ses égaux , l'amitié & la confiance des plus grands seigneurs.

Sans s'ériger en docteur , il instruisoit par sa conduite. Il avoit été d'abord assez porté à donner des conseils à ses amis , qu'il croyoit en avoir besoin : mais , enfin , ayant reconnu *que les bons conseils ne servent point à rendre les gens plus sages* , il devint beaucoup plus re-

tenu sur cet article. Je lui ai souvent entendu dire que la première fois qu'il ouït cette maxime, elle lui avoit paru fort étrange, mais que l'expérience lui avoit montré clairement la vérité. Par *conseils*, il faut entendre ici ceux que l'on donne à des gens qui n'en demandent point. Cependant, quelque défabusé qu'il fût de l'espérance de redresser ceux à qui il voyoit prendre de fausses mesures, sa bonté naturelle, l'aversion qu'il avoit pour le désordre, & l'intérêt qu'il prenoit en ceux qui étoient autour de lui, le forçoient, pour ainsi dire, à rompre quelquefois la résolution qu'il avoit prise de les laisser en repos, & à leur donner les avis qu'il croyoit propres à les ramener; mais, c'étoit toujours d'une manière modeste, & capable de convaincre l'esprit, par le soin qu'il prenoit d'accompagner ses avis de raisons solides, qui ne lui manquoient jamais au besoin.

Du reste, M. Locke étoit fort libéral de ses avis lorsqu'on les lui demandoit, & l'on ne le consultoit jamais en vain. Une extrême vivacité d'esprit, l'une de ses qualités dominantes, en quoi il n'a peut-être jamais eu d'égal, sa grande

expérience, & le desir sincere qu'il avoit d'être utile à tout le monde, lui fournissoient bientôt les expédiens les plus justes & les moins dangereux. Je dis les moins dangereux : car, ce qu'il se proposoit, avant toutes choses, étoit de ne faire aucun mal à ceux qui le consultoient ; c'étoit une de ses maximes favorites qu'il ne perdoit jamais de vue dans l'occasion.

Quoique M. Locke aimât sur-tout les vérités utiles, qu'il en nourrit son esprit, & qu'il fût bien-aise d'en faire le sujet de ses conversations ; il avoit accoutumé de dire, que pour employer utilement une partie de cette vie à des occupations sérieuses, il falloit en passer une autre à de simples divertissemens : & lorsque l'occasion s'en présentoit naturellement, il s'abandonnoit avec plaisir aux douceurs d'une conversation libre & enjouée. Il savoit plusieurs contes agréables dont il se souvenoit à propos ; & ordinairement il les rendoit encore plus agréables par la maniere fine & aisée dont il les racontoit. Il aimoit assez la raillerie, mais une raillerie délicate & tout-à-fait innocente.

Personne n'a jamais mieux entendu

B ;

l'art de s'accommoder à la portée de toutes sortes d'esprits; ce qui est, à mon avis, l'une des plus sûres marques d'un grand génie.

Une de ses adresses dans la conversation étoit de faire parler les gens sur ce qu'ils entendoient le mieux. Avec un jardinier, il s'entretenoit de jardinage, avec un joaillier de pierreries, avec un chymiste, de chymie, &c.

« Par-là, disoit-il lui-même, je plais
» à tous ces gens-là, qui, pour l'ordinaire, ne peuvent parler pertinemment d'autre chose. Comme ils voient
» que je fais cas de leurs occupations,
» ils sont charmés de me faire voir leur habileté, & moi, je profite de leur
» entretien ». Effectivement, M. Locke avoit acquis par ce moyen une assez grande connoissance de tous les arts, & s'y perfectionnoit tous les jours. Il disoit aussi, que la connoissance des arts contenoit plus de véritable philosophie que toutes ces belles & savantes hypothèses, qui, n'ayant aucun rapport avec la nature des choses, ne servent au fond qu'à faire perdre du tems à les inventer ou à les comprendre. Mille fois j'ai admiré comment, par différentes inter-

ogations qu'il faisoit à des gens de métier, il trouvoit le secret de leur art qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes, & leur fournissoit fort souvent des vues toutes nouvelles qu'ils étoient quelquefois bien-aîsés de mettre à profit.

Cette facilité que M. Locke avoit à s'entretenir avec toutes sortes de personnes, le plaisir qu'il prenoit à le faire, surprenoit d'abord ceux qui lui parloient pour la première fois. Ils étoient charmés de cette condescendance, assez rare dans les gens de lettres, qu'ils attendoient si peu d'un homme que ses grandes qualités étoient si fort au-dessus de la plupart des autres hommes. Bien des gens, qui ne le connoissoient que par ses écrits ou par la réputation qu'il avoit d'être un des premiers philosophes du siècle, étant figurés par avance que c'étoit un de ces esprits tout occupés d'eux-mêmes & de leurs *rare spéculations*, incapables de se familiariser avec le commun des hommes, d'entrer dans leurs petits intérêts, de s'entretenir des affaires ordinaires de la vie, étoient

tout étonnés de trouver un homme affable, plein de douceur, d'humanité, d'enjouement, toujours prêt à les écouter, à parler avec eux des choses qui leur étoient les plus connues, bien plus empressé à s'instruire de ce qu'ils favoient mieux que lui, qu'à leur étaler sa science. J'ai connu un bel esprit en Angleterre, qui fut quelque tems dans la même prévention. Avant que d'avoir vu M. Locke, il se l'étoit représenté sous l'idée d'un de ces anciens philosophes à longue barbe, ne parlant que par sentences, négligé dans sa personne, sans autre politesse que celle que peut donner la bonté du naturel : espece de politesse quelquefois bien grossiere & bien incommode dans la société civile. Mais dans une heure de conversation, revenu entièrement de son erreur à tous ces égards, il ne put s'empêcher de faire connoître qu'il regardoit M. Locke comme un homme des plus polis qu'il eût jamais vu. *Ce n'est pas un philosophe toujours grave, toujours renfermé dans son caractère, comme je me l'étois figuré : c'est, me dit-il, un parfait homme de cour, autant*

estimable par ses manières civiles & obligeantes, qu'admirable par la profondeur & la délicatesse de son génie.

M. Locke étoit si éloigné de prendre des airs de gravité, par où certaines gens, savans & non savans, aimeroient à le distinguer du reste des hommes, qu'il les regardoit au contraire comme une marque infailible d'impertinence. Quelquefois même il se divertissoit à imiter cette gravité concertée, pour la tourner plus agréablement en ridicule; &, dans ces rencontres, il se souvenoit toujours de cette maxime du duc de la Rochefoucault, qu'il admiroit sur toutes les autres : *La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit*. Il aimoit aussi à confirmer son sentiment sur cela par celui du fameux comte de Shaftsbury (1), à qui prenoit plaisir de faire honneur de toutes les choses qu'il croyoit avoir apprises dans sa conversation.

Rien ne le flattoit plus agréablement que l'estime que ce seigneur conçut

(1) Chancelier d'Angleterre sous le regne de Charles II.

pour lui presqu'aussi-tôt qu'il l'eût vu ; & qu'il conserva depuis tout le reste de sa vie. Et, en effet, rien ne met dans un plus beau jour le mérite de M. Locke, que cette estime constante qu'eut pour lui mylord Shaftsbury, le plus grand génie de son siècle, supérieur à tant de bons esprits qui brilloient de son tems à la cour de Charles II, non-seulement par sa fermeté, par son intrépidité à soutenir les véritables intérêts de sa patrie, mais encore par son extrême habileté dans le maniment des affaires les plus épineuses. Dans le tems que M. Locke étudioit à Oxford, il se trouva par accident dans sa compagnie ; & une seule conversation avec ce grand homme lui gagna son estime & sa confiance à tel point que bientôt après mylord Shaftsbury le retint auprès de lui, pour y rester aussi long-tems que la santé ou les affaires de M. Locke le lui pourroient permettre. Ce comte excelloit sur-tout à connoître les hommes. Il n'étoit pas possible de surprendre son estime par des qualités médiocres ; c'est de quoi ses ennemis même n'ont jamais disconvenu. Que ne puis-je, d'un autre côté, vous faire connoître la

haute idée que M. Locke avoit du mérite de ce seigneur ! Il ne perdoit aucune occasion d'en parler ; & cela d'un ton qui faisoit bien sentir qu'il étoit fortement persuadé de ce qu'il en disoit. Quoique mylord Shaftsbury n'eût pas donné beaucoup de tems à la lecture, rien n'étoit plus juste , au rapport de M. Locke , que le jugement qu'il faisoit des livres qui lui tomboient entre les mains. Il démêloit en peu de tems le dessein d'un ouvrage , & , sans s'attacher beaucoup aux paroles qu'il parcouroit avec une extrême rapidité , il découvroit bientôt si l'auteur étoit maître de son sujet , & si ces raisonnemens étoient exacts. Mais , M. Locke admettoit sur-tout en lui , cette pénétration ; cette présence d'esprit qui lui fournissoit toujours les expédiens les plus utiles dans les cas les plus désespérés , cette noble hardiesse qui éclatoit dans tous ses discours publics , toujours guidée par un jugement solide , qui , ne lui permettant de dire que ce qu'il devoit dire , régloit toutes ses paroles , & ne laissoit aucune prise à la vigilance de ses ennemis.

Durant le tems que M. *Locke* vécut

avec cet illustre seigneur, il eut l'avantage de connoître tout ce qu'il y avoit en Angleterre de plus fin, de plus spirituel & de plus poli. C'est alors qu'il se fit entièrement à ces manieres douces & civiles, qui, soutenues d'un langage aisé & poli, d'une grande connoissance du monde, & d'une vaste étendue d'esprit, ont rendu sa conversation si agréable à toutes sortes de personnes. C'est alors sans doute qu'il se forma aux grandes affaires dont il a paru si capable dans la suite.

Je ne sais si sous le roi *Guillaume*, le mauvais état de sa santé lui fit refuser d'aller en ambassade dans une des plus considérables cours de l'Europe. Il est certain du moins que ce grand prince le jugea digne de ce poste; & personne ne doute qu'il ne l'eût rempli glorieusement.

Le même prince lui donna, après cela, une place parmi les seigneurs commissaires qu'il établit pour avancer l'intérêt du négoce & des plantations. M. Locke exerça cet emploi durant plusieurs années; & l'on dit (*absit invidia verbo*) qu'il étoit, comme l'ame de ce noble corps. Les marchands les

Les expérimentés admiroient qu'un homme, qui avoit passé sa vie à l'étude de la médecine, des belles-lettres, ou de la philosophie, eût des vues plus étendues & plus sûres qu'eux sur une chose à quoi ils s'étoient uniquement appliqués dès leur première jeunesse. Enfin lorsque M. *Locke* ne put plus résister l'été à Londres sans exposer sa vie, il alla se démettre de cette charge entre les mains du roi, par la raison que sa santé ne pouvoit plus lui permettre de rester long-tems à Londres. Cette raison n'empêcha pas le roi de solliciter M. *Locke* à conserver son poste, après lui avoir dit expressément qu'il ne pût demeurer à Londres que quelques semaines, ses services dans cette place ne laisseroient pas de lui être fort utiles : mais il se rendit enfin aux instances de M. *Locke*, qui ne pouvoit se résoudre à garder un emploi aussi important que celui-là, sans en faire les fonctions avec plus de régularité. Il forma & exécuta ce dessein sans en dire mot à qui que ce soit, évitant par une générosité peu commune ce que d'autres auroient re-

cherché fort soigneusement. Car en faisant savoir qu'il étoit prêt à quitter cet emploi qui lui rapportoit mille livres sterling de revenu, il lui étoit aisé d'entrer dans une espece de composition avec tout prétendant, qui averti en particulier de cette nouvelle & appuyé du crédit de M. Locke, auroit été par-là en état d'emporter la place vacante sur toute autre personne. On ne manqua pas de le lui dire, & même en forme de reproche. *Je le savois bien*, répondit-il; *mais ça été pour cela même que je n'ai pas voulu communiquer mon dessein à personne. J'avois reçu cette place du roi, j'ai voulu la lui remettre pour qu'il en pût disposer selon son bon plaisir.*

Une chose que ceux qui ont vécu quelque tems avec M. Locke, n'ont pu s'empêcher de remarquer en lui, c'est qu'il prenoit plaisir à faire usage de sa raison dans tout ce qu'il faisoit : & rien de ce qui est accompagné de quelque utilité, ne lui paroissoit indigne de ses soins; de sorte qu'on peut dire de lui, comme on l'a dit de la reine Elizabeth, qu'il n'étoit pas moins capable des petites que des grandes choses. Il di-

it ordinairement lui-même qu'il y
oit de l'art à tout ; & il étoit aisé
s'en convaincre , à voir la maniere
ont il se prenoit à faire les moindres
oses ; toujours fondé sur quelque
onne raison. Je pourrois entrer ici
ns un détail qui ne déplairoit peut-
re pas à bien des gens. Mais les bornes
e je me suis prescrites , & la crainte
e remplir trop de pages de votre jour-
il ne me le permettent pas.

M. Locke aimoit sur-tout l'ordre ;
il avoit trouvé le moyen de l'obser-
er en toutes choses avec une exactitude
lmirable.

Comme il avoit toujours l'utilité en
ie dans toutes ses recherches , il n'es-
moit les occupations des hommes qu'à
roportion du bien qu'elles sont capa-
es de produire : c'est pourquoi il ne
isoit pas grand cas de ces critiques, purs
rammairiens , qui consomment leur tems
comparer des mots & des phrases , &
se déterminer sur le choix d'une diver-
té de lectures à l'égard d'un passage
ui ne contient rien de fort important.

Il goûtoit encore moins les disputeurs
e profession , qui , uniquement occupés

du desir de remporter la victoire, se cachent sous l'ambiguité d'un terme pour mieux embarrasser leurs adversaires. Et lorsqu'il avoit à faire à ces sortes de gens, s'il ne prenoit par avance une forte résolution de ne pas se fâcher, il s'emportoit bientôt. Et en général il est certain qu'il étoit naturellement assez sujet à la colere. Mais ces accès ne lui duroient pas long-tems. S'il conservoit quelque ressentiment, ce n'étoit que contre lui-même, pour s'être laissé aller à une passion si ridicule, & qui, comme il avoit accoutumé de le dire, peut faire beaucoup de mal, mais n'a jamais fait aucun bien. Il se blâmoit souvent lui-même de cette foiblesse : sur quoi il me souvient que deux ou trois semaines avant sa mort, comme il étoit assis dans un jardin à prendre l'air par un beau soleil, dont la chaleur lui plaisoit beaucoup, & qu'il mettoit à profit en faisant transporter sa chaise vers le soleil à mesure qu'elle se couvroit d'ombre, nous vîmes à parler d'Horace, je ne fais à quelle occasion, & je rappelai sur cela ces vers où il dit de lui-même qu'il étoit :

..... Solibus aptum ;
Iraſci celerem tamen ut placabilis eſſem.

qu'il aimoit la chaleur du ſoleil , & qu'étant naturellement prompt & colere , il ne laiſſoit pas d'être facile à appaiſer ». M. Locke répliqua abord que s'il oſoit ſe comparer à Horace par quelque'endroit , il lui reſembloit parfaitement dans ces deux poſes. Mais afin que vous ſoyiez moins ſurpris de ſa modeltie en cette occaſion , ſuis obligé de vous dire tout d'un ſeul coup qu'il regardoit Horace comme un des plus ſages & des plus heureux Romains qui ayent vécu du tems d'Auguſte , par le ſoin qu'il avoit eu de conſerver libre d'ambition & d'avance , de borner ſes deſirs & de gagner l'amitié des plus grands hommes de ſon ſiècle , ſans vivre dans leur dépendance.

M. Locke n'approuvoit pas non plus les écrivains qui ne travaillent qu'à décrier , ſans rien établir eux-mêmes. Un bâtiment , diſoit-il , leur déplaît ; ils y trouvent de grands défauts : qu'ils le renverſent , à la bonne heure , pourvu qu'ils tâchent d'en

» élever un autre à la place , s'il est
» possible ».

Il conseilloit qu'après qu'on a médité quelque chose de nouveau , on le jetât au plutôt sur le papier , pour en pouvoir mieux juger en le voyant tout ensemble ; parce que l'esprit humain n'est pas capable de retenir clairement une longue suite de conséquences , & de voir nettement le rapport de quantité d'idées différentes. D'ailleurs il arrive souvent , que ce qu'on avoit admiré , à le considérer en gros & d'une manière confuse , paroît sans consistance & tout-à-fait insoutenable dès qu'on en voit distinctement toutes les parties.

M. Locke conseilloit aussi de communiquer toujours ses pensées à quelqu'ami , sur-tout si l'on se proposoit d'en faire part au public ; & c'est ce qu'il observoit lui-même très-religieusement. Il ne pouvoit comprendre , qu'un être d'une capacité aussi bornée que l'homme , aussi sujet à l'erreur , eût la confiance de négliger cette précaution.

Jamais homme n'a mieux employé son tems que M. Locke. Il y paroît par les ouvrages qu'il a publié lui-même ;

peut être qu'on en verra un jour de nouvelles preuves. Il a passé les quatorze ou quinze dernières années de sa vie à Oates, maison de campagne de M. le Chevalier Masham, à vingt-cinq milles de la province d'Essex. Je prends plaisir à m'imaginer que ce lieu, si connu à tant de gens de mérite que j'ai vu s'y rendre de plusieurs endroits de l'Angleterre pour visiter M. Locke, sera fameux dans la postérité par le long séjour qu'y a fait ce grand homme. Quoi qu'il en soit, c'est-là que jouissant quelquefois de l'entretien de ses amis, constamment de la compagnie de madame Masham, pour qui M. Locke avoit conçu depuis long-tems une estime & une amitié toute particulière, (malgré tout le mérite de cette dame, elle n'aura jamais de moi que cette louange.) goûtoit des douceurs qui n'étoient interrompues que par le mauvais état d'une santé foible & délicate. Durant son agréable séjour, il s'attachoit surtout à l'étude de l'écriture sainte ; & employa presque à autre chose les dernières années de sa vie. Il ne pouvoit se lasser d'admirer les grandes vues de ce sacré livre, & le juste rapport

de toutes ses parties : il y faisoit tous les jours des découvertes qui lui fournissoient de nouveaux sujets d'admiration. Le bruit est grand en Angleterre que ces découvertes seront communiquées au public. Si cela est, tout le monde aura, je m'assure, une preuve bien évidente de ce qui a été remarqué par tous ceux qui ont été auprès de M. Locke jusqu'à la fin de sa vie, je veux dire que son esprit n'a jamais souffert aucune diminution, quoique son corps s'affoiblît de jour en jour d'une manière assez sensible.

Ses forces commencerent à défaillir plus visiblement que jamais dès l'entrée de l'été dernier ; saison qui, les années précédentes lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. Dès-lors il prévint que sa fin étoit fort proche. Il en parloit même assez souvent, mais toujours avec beaucoup de sérénité, quoiqu'il n'oubliât d'ailleurs aucune des précautions que son habileté dans la médecine pouvoit lui fournir pour se prolonger la vie. Enfin ses jambes commencerent à s'enfler ; & cette enflure augmentant tous les jours, ses forces diminuerent à vue d'œil. Il s'ap-

cut alors du peu de tems qui lui
oit à vivre, & se disposa à quitter
monde, pénétré de reconnoissance
ir toutes les graces que Dieu lui
oit faites, dont il prenoit plaisir à
e l'énumération à ses amis, plein
ne sincere rélignation à sa volonté,
d'une ferme espérance en ses pro-
sses, fondée sur la parole de *Jesús-*
ist envoyé dans le monde pour
rtre en lumiere la vie & l'immor-
té par son évangile.

Enfin les forces lui manquerent à tel
nt que le vingt-sixieme d'octobre
704) deux jours avant sa mort,
ant allé voir dans son cabinet, je le
uvai à genoux, mais dans l'impuif-
ce de se relever de lui-même.

Le lendemain, quoiqu'il ne fût pas
s mal, il voulut rester dans le lit.
eut tout ce jour-là plus de peine à
pirer que jamais : & vers les cinq
res du soir, il lui prit une sueur
ompagnée d'une extrême foiblesse
i fit craindre pour sa vie. Il crut
-même qu'il n'étoit pas loin de son
nier moment. Alors il recommanda
on se souvînt de lui dans la priere
soir : là-dessus madame Masham lui

dit que s'il le vouloit, toute la famille viendrait prier Dieu dans sa chambre. Il répondit qu'il en seroit fort aise si cela ne donnoit pas trop d'embarras. On s'y rendit donc & on pria en particulier pour lui. Après cela, il donna quelques ordres avec une grande tranquillité d'esprit; & l'occasion s'étant présentée de parler de la bonté de Dieu, il exalta surtout l'amour que Dieu a témoigné aux hommes en les justifiant par la foi en *Jésus-Christ*. Il le remercia en particulier de ce qu'il l'avoit appelé à la connoissance de ce divin sauveur. Il exhorta tous ceux qui se trouvoient auprès de lui de lire avec soin l'écriture sainte, & de s'attacher sincèrement à la pratique de tous leurs devoirs, ajoutant expressément, *que par ce moyen ils seroient plus heureux dans ce monde, & qu'ils s'assureroient la possession d'une éternelle félicité dans l'autre*. Il passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain il se fit porter dans son cabinet, car il n'avoit plus la force de se soutenir; & là sur un fauteuil & dans une espèce d'assoupissement, quoique maître de ses pensées, comme il paroissoit par ce qu'il disoit de tems en tems, il rendit l'esprit.

vers les trois heures après midi le 28^{me}
d'octobre, vieux style.

Je vous prie, monsieur, ne prenez pas ce que je viens de vous dire du caractère de M. Locke pour un portrait achevé; ce n'est qu'un foible crayon de quelques-unes de ses excellentes qualités. J'apprends qu'on en verra bientôt une peinture faite de main de maître. C'est-là que je vous renvoye. Bien des traits m'ont échappé, j'en suis sûr; mais j'ose dire que ceux que je viens de vous tracer, ne sont point embellis par de fausses couleurs, mais tirés fidèlement sur l'original.

Je ne dois pas oublier une particularité du testament de M. Locke dont il est important que la République des Lettres soit informée; c'est qu'il y découvre quels sont les ouvrages qu'il avoit publiés sans y mettre son nom. Et voici à quelle occasion. Quelque temps avant sa mort, le docteur Hudson qui est chargé du soin de la bibliothèque Bodleïenne à Oxford, l'avoit prié de lui envoyer tous les ouvrages qu'il avoit donnés au public, tant ceux où son nom paroïssoit, que ceux où il ne paroïssoit pas, pour qu'ils fussent tous

placés dans cette fameuse bibliothèque. M. Locke ne lui envoya que les premiers ; mais dans son testament il déclare qu'il est résolu de satisfaire pleinement le docteur Hudfon ; & pour cet effet il legue à la bibliothèque Bodléienne un exemplaire du reste de ses ouvrages où il n'avoit pas mis son nom ; savoir , une (1) lettre latine sur la tolérance , imprimée à Tergou , & traduite quelque tems après en Anglois à l'insu de M. Locke ; deux autres lettres sur le même sujet destinées à repousser des objections faites contre la première ; le Christianisme raisonnable (2) , avec

(1) Elle a été traduite en françois & imprimée à Rotterdam en 1710 , avec d'autres pieces de M. Locke , sous le titre d'œuvres diverses de M. Locke. J. F. Bernard , libraire d'Amsterdam , a fait , en 1732 , une seconde édition de ses œuvres diverses , augmentée , 1°. , d'un essai sur la nécessité d'expliquer les épîtres de saint Paul , par saint Paul lui-même ; 2°. , de l'examen du sentiment , du P. Mallebranche , qu'on voit toutes choses en Dieu ; 3°. , de diverses lettres de M. Locke & de M. Limborch.

(2) Réimprimé en françois , en 1715 , à Amsterdam , chez L'honoré & Châtelain. Cette édition est augmentée d'une dissertation du traducteur

deux

deux défenses (1) de ce livre ; & deux traités sur le gouvernement civil. Voilà tous les ouvrages anonymes dont M. Locke se reconnoît l'auteur.

Au reste, je ne vous marque point à quel âge il est mort, parce que je ne le sais point. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'il avoit oublié l'année de sa naissance, mais qu'il croyoit l'avoir écrit quelque part. On n'a pu le trouver encore parmi ses papiers ; mais on s' imagine avoir des preuves qu'il a vécu environ soixante & seize ans.

Quoique je sois depuis quelque tems à Londres, ville féconde en nouvelles littéraires, je n'ai rien de nouveau à vous mander. Depuis que M. Locke a été enlevé de ce monde, je n'ai presque pensé à autre chose qu'à la perte de ce

eur sur la réunion des chrétiens. Z. Châtelain fait, en 1731, une troisième édition de cet ouvrage. On y a joint, comme dans la seconde édition, la Religion des dames. Le même libraire en a fait, en 1740, une quatrième édition, revue & corrigée par le traducteur.

(1) Elles sont aussi traduites en françois ; mais le titre de seconde partie du Christianisme sonnable.

Tome I.

C

grand homme, dont la mémoire me fera toujours précieuse : heureux si, comme je l'ai admiré plusieurs années que j'ai été auprès de lui, je pouvois l'imiter par quelque'endroit.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

A Londres, ce 10 décembre 1704.

P R É F A C E DE L'AUTEUR.

Voici, cher lecteur, ce qui a fait le divertissement de quelques heures de loisir que je n'étois pas d'humeur d'employer à autre chose. Si cet ouvrage a le bonheur d'occuper, de la même manière, quelque petite partie d'un tems où vous ferez bien-aîse de vous relâcher de vos affaires plus importantes, & que vous preniez seulement la moitié tant de plaisir à le lire que j'en ai eu à le composer, vous n'aurez pas, je crois, plus de regret à votre argent que j'en ai eu à ma peine. N'allez pas prendre ceci pour un éloge de mon livre, ni vous figurer que, puisque j'ai pris du plaisir à le faire, je l'admire à présent qu'il est fait. Vous auriez tort de m'attribuer une telle pensée. Quoique celui

qui chasse aux alouettes ou aux moineaux, n'en puisse pas retirer un grand profit, il ne se divertit pas moins que celui qui court un cerf ou un sanglier. D'ailleurs, il faut avoir fort peu de connoissance du sujet de ce livre, je veux dire l'ENTENDEMENT, pour ne pas savoir que, comme c'est la plus sublime faculté de l'ame, il n'y en a point aussi dont l'exercice soit accompagné d'une plus grande & d'une plus constante satisfaction. Les recherches où l'Entendement s'engage pour trouver la vérité, sont une espece de chasse, où la poursuite même fait une grande partie du plaisir.

Chaque pas que l'esprit fait dans la connoissance, est une espece de découverte qui est non-seulement nouvelle, mais aussi la plus parfaite, du moins pour le présent. Car, l'Entendement, semblable à l'œil, ne jugeant des objets que par sa propre vue, ne peut que

prendre plaisir aux découvertes qu'il fait, moins inquiet pour ce qui lui est échappé, parce qu'il ignore ce que c'est. Ainsi, quiconque, ayant formé le généreux dessein de ne pas vivre d'aumône, je veux dire, de ne pas se reposer nonchalamment sur des opinions empruntées au hasard, met ses propres pensées en œuvre pour trouver & embrasser la vérité, goûtera du contentement dans cette chasse, quoi que ce soit qu'il rencontre. Chaque moment qu'il emploie à cette recherche, le récompensera de sa peine, par quelque plaisir; & il aura sujet de croire son tems bien employé, quand même il ne pourroit pas se glorifier d'avoir fait de grandes acquisitions.

Tel est le contentement de ceux qui laissent agir librement leur esprit dans la recherche de la vérité, & qui, en écrivant, suivent leurs propres pensées; ce que vous ne devez pas leur envier,

puisqu'ils vous fournissent l'occasion de goûter un semblable plaisir, si, en lisant leurs productions, vous voulez aussi faire usage de vos propres pensées. C'est à ces pensées que j'en appelle, si elles viennent de votre fonds; mais, si vous les empruntez des autres hommes, au hasard & sans aucun discernement, elles ne méritent pas d'entrer en ligne de compte, puisque ce n'est pas l'amour de la vérité, mais quelque considération moins estimable qui vous les fait rechercher. Car, qu'importe de savoir ce que dit ou pense un homme qui ne dit ou ne pense que ce qu'un autre lui suggère? Si vous jugez par vous-même, je suis assuré que vous jugerez sincèrement; &, en ce cas-là, quelque censure que vous fassiez de mon ouvrage, je n'en serai nullement choqué. Car, encore qu'il soit certain qu'il n'y a rien dans ce traité dont je ne sois pleinement persuadé qu'il est

conforme à la vérité ; cependant je me regarde comme aussi sujet à erreur qu'aucun de vous ; & je fais que c'est de vous que dépend le sort de mon livre ; qu'il doit se soutenir ou tomber , en conséquence de l'opinion que vous en aurez , non de celle que j'en ai conçue moi-même. Si vous y trouvez peu de choses nouvelles ou instructives à votre égard , vous ne devez pas vous en prendre à moi. Cet ouvrage n'a pas été composé pour ceux qui sont maîtres sur le sujet qu'on y traite , & qui connoissent à fond leur propre entendement , mais pour ma propre instruction , & pour contenter quelques amis , qui confessoient qu'ils n'étoient pas entrés assez avant dans l'examen de cet important sujet. S'il étoit à propos de faire ici l'histoire de cet *essai* , je vous dirois que cinq ou six de mes amis , s'étant assemblés chez moi , & venant à discourir sur un point fort différent de celui que je

traite dans cet ouvrage , se trouverent bientôt poussés à bout par les difficultés qui s'éleverent de différens côtés. Après nous être fatigués quelque tems , sans nous trouver plus en état de résoudre les doutes qui nous embarrassoient , il me vint dans l'esprit que nous prenions un mauvais chemin ; & , qu'avant de nous engager dans ces sortes de recherches , il étoit nécessaire d'examiner notre propre capacité , & de voir quels objets sont à notre portée , ou au-dessus de notre compréhension. Je proposai cela à la compagnie , & tous l'approuverent aussi-tôt. Sur quoi l'on convint que ce seroit-là le sujet de nos premières recherches. Il me vint alors quelques pensées indigestes sur cette matiere que je n'avois jamais examinée auparavant. Je les jetai sur le papier ; & ces pensées , formées à la hâte , que j'écrivis pour les montrer à mes amis , à notre prochaine entrevue , fournirent la premiere

occasion de ce traité, qui, ayant été commencé par hasard, & continué à la sollicitation de ces mêmes personnes, n'a été écrit que par pieces détachées : car, après l'avoir long-tems négligé, je le repris selon que mon humeur ou l'occasion me le permettoient, & enfin, pendant une retraite que je fis pour le bien de ma santé, je le mis dans l'état où vous le voyez présentement.

En composant ainsi à diverses reprises, je puis être tombé dans deux défauts opposés, outre quelques autres, c'est que je me ferai trop, ou trop peu étendu sur divers sujets. Si vous trouvez l'ouvrage trop court, je serai bien aise que ce que j'ai écrit vous fasse souhaiter que j'eusse été plus loin. Et s'il vous paroît trop long, vous devez vous en prendre à la matière; car lorsque je commençai de mettre la main à la plume, je crus que tout ce que j'avois à dire pourroit être renfermé dans une feuille

de papier. Mais à mesure que j'avançai, je découvris toujours plus de pays : & les découvertes que je faisois, m'engageant dans de nouvelles recherches, l'ouvrage parvint insensiblement à la grosseur où vous le voyez présentement. Je ne veux pas nier qu'on ne pût le réduire peut-être à un plus petit volume, & en abrégér quelque partie, parce que la manière dont il a été écrit par parcelles, à diverses reprises & en différens intervalles de tems, a pu m'entraîner dans quelques répétitions ; mais à vous parler franchement, je n'ai présentement ni le courage ni le loisir de le faire plus court.

Je n'ignore pas à quoi j'expose ma propre réputation en mettant au jour mon ouvrage avec un défaut si propre à dégoûter les lecteurs les plus judicieux, qui sont toujours les plus délicats. Mais ceux qui savent que la paresse se paye aisément des moindres excuses,

me pardonneront , si je lui ai laissé prendre de l'empire sur moi dans cette occasion*, où je pense avoir une fort bonne raison de ne pas la combattre. Je pourrois alléguer pour ma défense , que la même notion ayant différens rapports , peut être propre ou nécessaire à prouver ou à éclaircir différentes parties d'un même discours , & que c'est-là ce qui est arrivé en plusieurs endroits de celui que je donne présentement au public : mais sans appuyer sur cela , j'avouerai de bonne foi que j'ai quelquefois insisté long-temps sur un même argument , & que je l'ai exprimé en diverses manieres dans des vues tout-à-fait différentes. Je ne prétends pas publier cet essai pour instruire ces personnes d'une vaste compréhension , dont l'esprit vif & pénétrant voit aussi-tôt le fond des choses ; je me reconnois un simple écolier auprès de ces grands maîtres. C'est pourquoi je les avertis par avance de

ne s'attendre pas à voir ici autre chose que des pensées communes que mon esprit m'a fournies, & qui sont proportionnées à des esprits de la même portée, lesquels ne trouveront peut-être pas mauvais que j'aie pris quelque peine pour leur faire voir clairement certaines vérités que des préjugés établis, ou ce qu'il y a de trop abstrait dans les idées mêmes, peuvent avoir rendu difficiles à comprendre. Certains objets ont besoin d'être tournés de tous côtés pour pouvoir être vus distinctement; & lorsqu'une notion est nouvelle à l'esprit, comme je confesse que quelques-unes de celles-ci le sont à mon égard, ou qu'elle est éloignée du chemin battu, comme je m'imagine que plusieurs de celles que je me propose dans cet ouvrage, le paroîtront aux autres, une simple vue ne suffit pas pour la faire entrer dans l'entendement de chaque personne, ou pour l'y fixer par une im-

pression nette & durable. Il y a peu de gens , à mon avis , qui n'aient observé en eux-mêmes , ou dans les autres que ce qui , proposé d'une certaine manière , avoit été fort obscur , est devenu fort clair & fort intelligible , exprimé en d'autres termes ; quoique dans la suite l'esprit ne trouvât pas grande différence dans ces différentes phrases , & qu'il fût surpris que l'une eût été moins aisée à entendre que l'autre. Mais chaque chose ne frappe pas également l'imagination de chaque homme en particulier. Il n'y a pas moins de différence dans l'entendement des hommes que dans leur palais ; & quiconque se figure que la même vérité fera également goûtée de tous , étant proposée à chacun de la même manière , peut espérer avec autant de fondement de régaler tous les hommes avec un même ragoût. Le mets peut être excellent en lui-même , mais assaisonné de cette manière , il ne fera

pas au goût de tout le monde : de sorte qu'il faut l'appréter autrement, si vous voulez que certaines personnes, qui ont d'ailleurs l'estomac fort bon, puissent le digérer. La vérité est que ceux qui m'ont exhorté à publier cet ouvrage m'ont conseillé par cette raison de le publier tel qu'il est; ce que je suis bien aise d'apprendre à quiconque se donnera la peine de le lire. J'ai si peu d'envie d'être imprimé, que si je ne me flattois que cet essai pourroit être de quelque usage aux autres, comme je crois qu'il l'a été à moi-même, je me ferois contenté de le faire voir à ces mêmes amis qui m'ont fourni la première occasion de le composer. Mon dessein ayant donc été, en publiant cet ouvrage, d'être autant utile qu'il dépend de moi, j'ai cru que je devois nécessairement rendre ce que j'avois à dire, aussi clair & aussi intelligible que je pourrois, à toutes sortes de lecteurs. J'aime bien mieux que les esprits spé-

culatifs & pénétrants se plaignent que je les ennuie en quelques endroits de mon livre, que si d'autres personnes qui ne sont pas accoutumés à des spéculations-abstraites, ou qui sont prévenues de notions différentes de celles que je leur propose, n'entroient pas dans mon sens ou ne pouvoient absolument point comprendre mes pensées.

On regardera peut-être comme l'effet d'une vanité & d'une insolence insupportable, que je prétende instruire un siècle aussi éclairé que le nôtre, puisque c'est à peu près à quoi se réduit ce que je viens d'avouer, que je publie cet essai dans l'espérance qu'il pourra être utile à d'autres ; mais s'il est permis de parler librement de ceux qui par une feinte modestie publient que ce qu'ils écrivent n'est d'aucune utilité, je crois qu'il y a beaucoup plus de vanité & d'insolence de se proposer aucun autre but que l'utilité publique en mettant un

livre au jour ; de sorte que qui fait imprimer un ouvrage où il ne prétend pas que les lecteurs trouvent rien d'utile ni pour eux , ni pour les autres , peche visiblement contre le respect qu'il doit au public. Quand bien ce livre seroit effectivement de cet ordre , mon dessein ne laissera pas d'être louable , & j'espère que la bonté de mon intention excusera le peu de valeur du présent que je fais au public. C'est-là principalement ce qui me rassure contre la crainte des censures auxquelles je n'attends pas d'échapper plutôt que de plus excellens écrivains. Les principes , les notions & les goûts des hommes sont si différens , qu'il est mal-aisé de trouver un livre qui plaise ou déplaise à tout le monde. Je reconnois que le siècle où nous vivons n'est pas le moins éclairé , & qu'il n'est pas par conséquent le plus facile à contenter. Si je n'ai pas le bonheur de plaire , personne ne doit s'en prendre à moi. Je dé-

clare naïvement à tous mes lecteurs , qu'excepté une demi-douzaine de personnes, ce n'étoit pas pour eux que cet ouvrage avoit d'abord été destiné, & qu'ainsi il n'est pas nécessaire qu'ils se donnent la peine de se ranger dans ce petit nombre. Mais si, malgré tout cela, quelqu'un juge à propos de critiquer ce livre avec un esprit d'aigreur & de médisance, il peut le faire hardiment, car je trouverai le moyen d'employer mon tems à quelque chose de meilleur qu'à repousser ses attaques. J'aurai toujours la satisfaction d'avoir eu pour but de chercher la vérité, & d'être de quelque utilité aux hommes, quoique par un moyen fort peu considérable. La république des lettres ne manque pas présentement de fameux architectes , qui , dans les grands desseins qu'ils se proposent pour l'avancement des sciences, laisseront des monumens qui seront admirés

de la postérité la plus reculée ; mais tout le monde ne peut pas espérer d'être un *Boyle* , ou un *Sydenham*. Et dans un siècle qui produit d'aussi grands maîtres que l'illustre *Huygens* & l'incomparable *M. Newton* avec quelques autres de la même volée , c'est un assez grand honneur que d'être employé en qualité de simple ouvrier à nétoyer un peu le terrain , & à écarter une partie des vieilles ruines qui se rencontrent sur le chemin de la connoissance , dont les progrès auroient sans doute été plus sensibles , si les recherches de bien des gens pleins d'esprit & laborieux , n'eussent été embarrassées par un savant , mais frivole usage de termes barbares , affectés , & intelligibles , qu'on a introduit dans les sciences & réduit en art ; de sorte que la philosophie , qui n'est autre chose que la véritable connoissance des choses , a été jugée indigne ou incapable d'être admise dans la conversation des per-

sonnes polies & bien élevées. Il y a si long-tems que l'abus du langage & certaines façons de parler, vagues & de nul sens, passent pour des mysteres de science ; & que de grands mots ou des termes mal appliqués, qui signifient fort peu de chose, ou qui ne signifient absolument rien, se sont acquis, par prescription, le droit de passer fausement pour le savoir le plus profond & le plus abstrus, qu'il ne sera pas facile de persuader à ceux qui parlent ce langage, ou qui l'entendent parler, que ce n'est, dans le fond autre chose qu'un moyen de cacher son ignorance, & d'arrêter le progrès de la vraie connoissance. Ainsi, je m'imagine que ce sera rendre service à l'Entendement humain, de faire quelque brèche à ce sanctuaire d'ignorance & de vanité. Quoiqu'il y ait fort peu de gens qui s'avisent de soupçonner que, dans l'usage des mots, ils trompent ou

soient trompés, ou que le langage de la secte qu'ils ont embrassée, ait aucun défaut qui mérite d'être examiné ou corrigé, j'espère pourtant qu'on m'excufera de m'être si fort étendu sur ce sujet, dans le troisième livre de cet ouvrage, & d'avoir tâché de faire voir si évidemment cet abus des mots, que la longueur invétérée du mal, ni l'empire de la coutume ne pussent plus servir d'excuse à ceux qui ne voudront pas se mettre en peine du sens qu'ils attachent aux mots dont ils se servent, ni permettre que d'autres en recherchent la signification.

Ayant fait imprimer un abrégé de cet essai, en 1688, deux ans avant la publication de tout l'ouvrage, j'ouïs-dire qu'il fut condamné par quelques personnes avant qu'elles se fussent donné la peine de le lire, par la raison qu'on y nioit les *idées innées*; concluant avec un peu trop de précipitation que si l'on

ne supposoit pas des idées innées, il resteroit à peine quelque notion des esprits, ou quelque preuve de leur existence. Si quelqu'un conçoit un pareil préjugé à l'entrée de ce livre, je le prie de ne laisser pas de le lire d'un bout à l'autre ; après quoi j'espère qu'il sera convaincu qu'en renversant de faux principes on rend service à la vérité, bien loin de lui faire aucun tort ; la vérité n'étant jamais si fort blessée ou exposée à de si grands dangers, que lorsque la fausseté est mêlée avec elle ou qu'elle est employée à lui servir de fondement.

*VOICI ce que j'ajoutai dans la
seconde Edition.*

LE libraire ne me le pardonneroit pas, si je ne disois rien de cette nouvelle édition, qu'il a promis de purger de tant de fautes qui défiguroient la premiere. Il souhaite aussi qu'on sache qu'il y a dans cette seconde édition un nouveau chapitre touchant l'*identité*, & quantité d'additions & de corrections qu'on a fait en d'autres endroits. A l'égard de ces additions, je dois avertir le lecteur que ce ne sont pas toujours des choses nouvelles, mais que la plupart sont, ou de nouvelles preuves de ce que j'ai dit, ou des explications pour prévenir les faux sens qu'on pourroit donner à ce qui avoit été publié auparavant, & non des rétractations de ce que j'avois déjà avancé. J'en excepte seulement le changement que j'ai fait au chapitre XXI du second livre.

Je crus que ce que j'avois écrit en cet endroit sur la *liberté* & la *volonté*, méritoit d'être vu avec toute l'exactitude dont j'étois capable, d'autant plus que ces matieres ont exercé les savans dans tous les siècles, & qu'elles se trouvent accompagnées de questions & de difficultés qui n'ont pas peu contribué à embrouiller la morale & la théologie, deux parties de la connoissance sur lesquelles les hommes sont le plus intéressés à avoir des idées claires & distinctes. Après avoir donc considéré de plus près la maniere dont l'esprit de l'homme agit, & avoir examiné avec plus d'exactitude quels sont les motifs & les vues qui le déterminent, j'ai trouvé que j'avois raison de faire quelque changement aux pensées que j'avois eues auparavant, sur ce qui détermine la volonté en dernier ressort dans toutes les actions volontaires. Je ne puis m'em-

pêcher d'en faire un aveu public , avec autant de facilité & de franchise que je publiai d'abord ce qui me parut alors le plus raisonnable , me croyant plus obligé de renoncer à une de mes opinions lorsque la vérité lui paroît contraire , que de combattre celle d'une autre personne. Car , je ne cherche autre chose que la vérité , qui sera toujours bien venue chez moi , en quelque tems & de quelque lieu qu'elle vienne.

Mais , quelque penchant que j'aie à abandonner mes opinions & à corriger ce que j'ai écrit , dès que j'y trouve quelque chose à reprendre , je suis pourtant obligé de dire que je n'ai pas eu le bonheur de retirer aucune lumière des objections qu'on a publiées contre différens endroits de mon livre , & que je n'ai point eu sujet de changer de pensée sur aucun des articles qui ont été mis en question. Soit que le sujet que je
traite

traite dans cet ouvrage exige souvent plus d'attention & de méditation que des lecteurs, trop hâtés, ou déjà préoccupés d'autres opinions, ne font d'humeur d'en donner à une telle lecture, soit que mes expressions répandent des ténèbres sur la matière même, & que la manière dont je traite ces notions empêche les autres de les comprendre facilement, je trouve que souvent on prend mal le sens de mes paroles, & que je n'ai pas le bonheur d'être entendu par-tout comme il faut.

C'est de quoi l'ingénieux (1) auteur d'un *Discours sur la Nature de l'Homme*, m'a fourni, depuis peu, un exemple sensible, pour ne parler d'aucun autre. Car l'honnêteté de ses expressions, & la candeur qui convient aux personnes de son ordre, m'empêchent de penser

(1) *Lowde*, ecclésiastique anglois, mort depuis quelque tems.

qu'il ait voulu insinuer sur la fin de sa préface que , parce que j'ai dit au chapitre XXVIII du second livre , j'ai voulu changer *la vertu en vice & le vice en vertu* , à moins qu'il n'ait mal pris ma pensée ; ce qu'il n'auroit pu faire , s'il se fût donné la peine de considérer quel étoit le sujet que j'avois alors en main , & le dessein principal de ce chapitre , qui est assez nettement exposé dans (1) le quatrieme paragraphe & dans les suivans. Car , en cet endroit , mon but n'étoit pas de donner des regles de morale , mais de montrer l'origine & la nature des idées morales , & de désigner les regles dont les hommes se servent dans les relations morales , soit que ces regles soient vraies ou fausses. A cette occasion , je remarque ce que c'est qui , dans le langage de chaque pays , a une dénomination qui répond à ce que nous

(1) Tome 2 , liv. 2 , chap. 28 , §. 4.

appelions *vice* & *vertu* dans le nôtre ; ce qui ne change point la nature des choses , quoiqu'en général les hommes jugent de leurs actions selon l'estime & les coutumes du pays ou de la secte où ils vivent , & que ce soit sur cette estime qu'ils leur donnent telle ou telle dénomination.

Si cet auteur avoit pris la peine de réfléchir sur ce que j'ai dit, tom. 1, liv. 1, chap. 2, §. 18, & tome 2, livre 2, chap. 2, §. 13, 14, 15 & 20 ; il auroit appris ce que je pense de la nature éternelle & inaltérable du juste & de l'injuste , & ce que c'est que je nomme *vertu* & *vice* : & s'il eût pris garde que, dans l'endroit qu'il cite , je rapporte seulement , comme un point de fait , ce que c'est que d'autres appellent *vertu* & *vice* , il n'y auroit pas trouvé matière à aucune censure considérable. Car , je ne crois pas me mécompter beaucoup , en disant qu'une des regles ,

qu'on prend dans ce monde pour fondement ou mesure d'une relation morale, c'est l'estime & la réputation qui est attachée à diverses sortes d'actions en différentes sociétés d'hommes ; en conséquence de quoi , ces actions sont appelées *vertus* & *vices* : & , quelque fonds que le savant M. Lowde fasse sur son *vieux Dictionnaire anglois* , j'ose dire (si j'étois obligé d'en appeler à ce dictionnaire) qu'il ne lui enseignera nulle part , que la même action n'est pas autorisée dans un endroit du monde sous le nom de *vertu* , & diffamée dans un autre endroit où elle passe pour *vice* & en porte le nom. Tout ce que j'ai fait , ou qu'on peut mettre sur mon compte , pour en conclure que je change le *vice* en *vertu* & la *vertu* en *vice* , c'est d'avoir remarqué que les hommes imposent les noms de *vertus* & de *vices* , selon cette règle de réputation. Mais, le bon-homme fait bien d'être aux aguets sur

ces sortes de matieres ; c'est un emploi convenable à sa vocation. Il a raison de prendre l'allarme à la seule vue des expressions , qui , prises à part & en elles-mêmes , peuvent être suspectes & avoir quelque chose de choquant.

C'est en considération de ce zele , permis à un homme de sa profession , que je l'excuse de citer , comme il fait , ces paroles de mon livre : (tome 2 , liv. 2 , ch. 28 , §. 11) « *Les docteurs inf-*
 » *pirés n'ont pas même fait difficulté dans*
 » *leurs exhortations d'en appeler à la*
 » *commune réputation. Que toutes*
 » *les choses qui sont aimables , dit*
 » *saint Paul , que toutes les choses qui*
 » *sont de bonne renommée , s'il y a*
 » *quelque vertu & quelque louange ,*
 » *pensez à ces choses , Phil. chap. IV ,*
 » *✕. 8 , sans prendre connoissance de*
 » *celles-ci qui précèdent immédiate-*
 » *ment & qui leur servent d'introduc-*
 » *tion. » Ce qui fit que , parmi la dé-*

pravation même des mœurs, les véritables bornes de la loi de nature, qui doit être la règle de la vertu & du vice, furent assez bien conservées; de sorte que les docteurs inspirés n'ont pas même fait difficulté, &c. Paroles qui montrent visiblement, aussi bien que le reste du paragraphe, que je n'ai pas cité ce passage de saint Paul, pour prouver que la réputation & la coutume de chaque société particulière, considérée en elle-même, soit la règle générale de ce que les hommes appellent *vertu & vice* par tout le monde; mais, pour faire voir que, si cette coutume étoit effectivement la règle de la vertu & du vice, cependant, pour les raisons que je propose dans cet endroit, les hommes, pour l'ordinaire, ne s'éloigneroient pas beaucoup dans les dénominations qu'ils donneroient à leurs actions considérées dans ce rapport de la loi de la nature, qui est la règle constante & inaltérable par laquelle ils

doivent juger de la rectitude des mœurs & de leur dépravation , pour leur donner , en conséquence de ce jugement , les dénominations de *vertu* ou de *vice*. Si M. Lowde eût considéré cela , il auroit vu qu'il ne pouvoit pas tirer un grand avantage de citer ces paroles dans un sens que je n'en leur ai pas donné moi-même ; & sans doute qu'il se seroit épargné l'explication qu'il y ajoute , laquelle n'étoit pas fort nécessaire. Mais j'espère que cette seconde édition le satisfera sur cet article : & que , considérant la manière dont j'exprime à présent ma pensée , il ne pourra s'empêcher de voir qu'il n'avoit aucun sujet d'en prendre ombrage.

Quoique je sois contraint de m'éloigner de son sentiment sur le sujet de ces appréhensions qu'il étale sur la fin de sa préface , à l'égard de ce que j'ai dit de la *vertu* & du *vice* , nous sommes pourtant mieux d'accord qu'il ne pense , sur

pag. 78. (1) *De l'inscription naturelle & des notions innées.* Je ne veux pas lui refuser le privilège qu'il s'attribue (p. 52.) de poser la question comme il le trouvera à propos, & sur-tout puisqu'il la pose de telle manière qu'il n'y met rien de contraire à ce que j'ai dit moi-même; car, suivant lui, *les notions innées sont des choses conditionnelles qui dépendent du concours de plusieurs autres circonstances pour que l'ame les (2) fasse paroître* : tout ce qu'il dit dans son chapitre troisième

(1) Il y a, dans l'anglois, *natural inscription*. Je crois qu'il est bon de conserver en françois cette expression, quelque étrange qu'elle paroisse. Comme l'Auteur de cette objection n'entendoit peut-être pas trop bien ce qu'il vouloit dire par-là, je ne dois pas l'exprimer plus nettement que lui.

(2) *Exerat*, en latin. Nous n'avons point, à mon avis, de mot françois qui exprime exactement la signification de ce terme latin. Les anglois l'ont adopté dans leur langue, car ils se servent du mot *exert*, qui vient du mot latin *exerere*, & signifie précisément la même chose.

ce qu'il dit en faveur des notions innées, imprimées, gravées, (car pour les idées il n'en dit pas un seul mot) se réduit enfin à ceci : Qu'il y a certaines propositions qui, quoique inconnues à l'ame dans le commencement, dès que l'homme est né, peuvent pourtant venir à sa connoissance dans la suite *par l'assistance qu'elle tire des sens extérieurs & de quelque culture précédente*, de sorte qu'elle soit certainement assurée de leur vérité ; ce qui dans le fond n'emporte autre chose que ce que j'ai avancé dans mon livre. Car je suppose que par cet acte qu'il attribue à l'ame de (1) *faire paroître ces notions*, il n'entend autre chose que commencer de les connoître : autrement ce fera, à mon égard, une expression tout-à-fait inintelligible, ou du moins très-impropre, à mon avis, dans cette occasion, où elle nous donne

(1) *Exerere.*

le change en nous insinuant en quelque maniere, que ces notions sont dans l'esprit avant que l'esprit les *fasse paroître*, c'est-à-dire, avant qu'elles soient connues : au lieu qu'avant que ces notions soient connues à l'esprit, il n'y a effectivement autre chose dans l'esprit qu'une capacité de les connoître lorsque le *concours de ces circonstances* que cet ingénieux auteur juge nécessaire, pour que *l'ame fasse paroître ces notions*, nous les fait connoître.

Je trouve qu'il s'exprime ainsi à la page 52. *Ces notions naturelles ne sont pas imprimées de telle sorte dans l'ame qu'elles (1) se produisent elles-mêmes nécessairement (même dans les enfans & les imbécilles) sans aucune assistance des sens extérieurs, ou sans le secours de quelque culture précédente.* Il dit ici qu'elles *se produisent elles-mêmes*, & à la page 78

(1) *Seipsas exerant.*

que c'est l'ame qui les *fait paroître*. Quand il aura expliqué à lui-même ou aux autres ce qu'il entend par cet acte qui *fait paroître* les notions innées, ou par ces notions qui *se produisent elles-mêmes*, & ce que c'est que cette culture précédente & ces circonstances requises pour que les notions innées (1) *soient produites*, il trouvera, je pense, qu'excepté qu'il appelle *produire des notions*, ce que je nomme dans un style plus commun *connoître*, il y a si peu de différence entre son sentiment & le mien sur cet article, que j'ai raison de croire qu'il n'a inséré mon nom dans son ouvrage que pour avoir le plaisir de parler obligeamment de moi; car j'avoue avec des sentimens d'une véritable reconnaissance que par-tout où il a parlé de moi, il l'a fait, aussi bien que d'autres écrivains, en m'honorant d'un titre sur lequel je n'ai aucun droit.

(1) *Exerantur.*

C'EST-LA ce que je jugeai nécessaire de dire sur la seconde édition de cet ouvrage ; & voici ce que je suis obligé d'ajouter présentement.

LE libraire se disposant à publier (1) une quatrième édition de mon *Essai*, m'en donna avis, afin que je pusse faire les additions ou les corrections que je jugerois à propos, si j'en avois le loisir. Sur quoi il ne sera pas inutile d'avertir le lecteur, qu'outre plusieurs corrections que j'ai faites çà & là dans tout l'ouvrage, il y a un changement dont je crois qu'il est nécessaire de dire un mot dans cet endroit, parce qu'il se répand sur tout le livre, & qu'il importe de le bien comprendre.

(1) C'est sur cette quatrième édition qu'a été faite la première édition françoise de cet ouvrage, imprimée en 1700.

On parle fort souvent d'*idées claires* & *distinctes* : rien n'est plus ordinaire que ces termes. Mais quoiqu'ils soient communément dans la bouche des hommes, j'ai raison de croire que tous ceux qui s'en servent ne les entendent pas parfaitement. Et peut-être n'y a-t-il que quelques personnes çà & là qui prennent la peine d'examiner ces termes, jusques à connoître ce qu'eux ou les autres entendent précisément par-là. C'est pourquoi j'ai mieux aimé mettre ordinairement au lieu des mots *clair* & *distinct* celui de *déterminé*, comme plus propre à faire comprendre à mes lecteurs ce que je pense sur cette matière. J'entends donc par une *idée déterminée*, un certain objet dans l'esprit, & par conséquent un *objet déterminé*, c'est-à-dire, tel qu'il y est vu & actuellement apperçu. C'est-là, je pense, ce qu'on peut commodément appeller une *idée déterminée*, lorsque telle qu'elle est ob-

jeétivement dans l'esprit en quelque tems que ce soit, & qu'elle y est par conséquent *déterminée*, elle est attachée & fixée sans aucune variation à un certain nom ou son articulé, qui doit être constamment le signe de ce même objet de l'esprit, de cette idée précise & *déterminée*.

Pour expliquer ceci d'une maniere un peu plus particuliere; lorsque ce mot *déterminé* est appliqué à une *idée simple*, j'entends par-là cette simple apparence que l'esprit a, pour ainsi dire, devant les yeux, ou qu'il apperçoit en soi-même lorsque cette idée est dite être en lui. Par le même terme, appliqué à une *idée complexe*, j'entends une idée composée d'un nombre déterminé de certaines idées simples, ou d'idées moins complexes, unies dans cette proportion & situation où l'esprit la considère présente à sa vue, ou la voit en lui-même lorsque cette idée y est ou devroit y être

présente, lorsqu'elle est désignée par un certain nom *déterminé*. Je dis qu'elle *devroit être présente* ; parce que, bien loin que chacun ait soin de n'employer aucun terme avant que d'avoir vu dans son esprit l'idée précise & déterminée dont il veut qu'il soit le signe, il n'y a presque personne qui descende dans cette grande exactitude. C'est pourtant ce défaut d'exactitude qui répand tant d'obscurité & de confusion dans les pensées & dans les discours des hommes.

Je fais qu'il n'y a point de langue assez fertile pour exprimer par certains mots particuliers toute cette variété d'idées qui entrent dans les discours & les raisonnemens des hommes. Mais cela n'empêche pas que lorsqu'un homme emploie un mot dans un discours, il ne puisse avoir dans l'esprit une *idée déterminée* dont il le fasse signe, & à laquelle il devroit se tenir constamment, attaché toutes les fois qu'il le fait entrer dans

ce discours. Et lorsqu'il ne le fait pas ; ou qu'il est dans l'impuissance de le faire, c'est en vain qu'il prétend à des idées claires & distinctes, il est visible que les siennes ne le sont pas. Et par conséquent par-tout où l'on emploie des termes auxquels on n'a point attaché de telles idées *déterminées*, il n'y a que confusion & obscurité à attendre.

Sur ce fondement, j'ai cru que si je donnois aux idées l'épithète de *déterminées*, cette expression seroit moins sujette à être mal interprétée que si je les appellois *claires & distinctes*. J'ai choisi ce terme pour désigner, premièrement, tout objet que l'esprit apperçoit immédiatement, & qu'il a devant lui comme distinct du son qu'il emploie pour en être le signe ; & en second lieu, pour donner à entendre que cette idée ainsi *déterminée*, c'est-à-dire, que l'esprit a en lui-même, qu'il connoît & voit comme y étant actuellement, est

attachée sans aucun changement à un tel nom, & que ce nom désigne précisément cette idée. Si les hommes avoient de telles *idées déterminées* dans leurs discours & dans les recherches où ils s'engagent, ils verroient bientôt jusqu'où s'étendent leurs recherches & leurs découvertes; & en même tems ils éviteroient la plus grande partie des disputes & des querelles qu'ils ont avec les autres hommes: car la plupart des questions & des controverses qui embarrassent l'esprit des hommes, ne roulent que sur l'usage douteux & incertain qu'ils font des mots, ou (ce qui est la même chose) sur les idées vagues & *indéterminées* qu'ils leur font signifier.

MONSIEUR LOCKE
AU LIBRAIRE.

LA netteté d'esprit & la connoissance de la langue françoise, dont M. *Coste* a déjà donné au public des preuves si visibles, pouvoient vous être un assez bon garant de l'excellence de son travail sur mon *essai*, sans qu'il fût nécessaire que vous m'en demandassiez mon sentiment. Si j'étois capable de juger de ce qui est écrit proprement & élégamment en françois, je me croirois obligé de vous envoyer un grand éloge de cette traduction dont j'ai ouï dire que quelques personnes, plus habiles que moi dans la langue françoise, ont assuré qu'elle pouvoit passer pour un original. Mais ce que je puis dire à l'égard du point sur lequel vous souhaitez de savoir mon sentiment, c'est que M. *Coste* m'a

lu cette version d'un bout à l'autre avant que de vous l'envoyer, & que tous les endroits que j'ai remarqué s'éloigner de mes pensées, ont été ramenés au sens de l'original, ce qui n'étoit pas facile dans des notions aussi abstraites que le sont quelques-unes de mon essai, les deux langues n'ayant pas toujours des mots & des expressions, qui se répondent si juste l'une à l'autre qu'elles remplissent toute l'exactitude philosophique; mais la justesse d'esprit de M. Coste & la souplesse de sa plume lui ont fait trouver les moyens de corriger toutes ces fautes que j'ai découvertes à mesure qu'il me lisoit ce qu'il avoit traduit. De sorte que je puis dire au lecteur, que je présume qu'il trouvera dans cet ouvrage toutes les qualités qu'on peut désirer dans une bonne traduction.

AVANT-PROPOS.

Deſſein de l'auteur dans cet ouvrage.

*Combien il eſt agréable & utile de con-
noître l'Entendement humain.*

§. 1^{er}.

PUISQUE l'entendement éleve l'homme au-deſſus de tous les êtres ſenſibles, & lui donne cette ſupériorité & cette eſpece d'empire qu'il a ſur eux; c'eſt, ſans doute, un ſujet qui, par ſon excellence, mérite bien que nous nous appliquions à le connoître autant que nous en ſommes capables. L'entendement, ſemblable à l'œil, nous fait voir & comprendre toutes les autres choſes, mais il ne ſ'aperçoit pas lui-même. C'eſt pourquoi, il faut de l'art & des ſoins pour le placer à une certaine diſtance, & faire en forte qu'il devienne l'objet de ſes propres

contemplations. Mais, quelque difficulté qu'il y ait à trouver le moyen d'entrer dans cette recherche, &, quelque soit la chose qui nous cache si fort à nous-mêmes, je suis assuré néanmoins que la lumière que cet examen peut répandre dans notre esprit, que la connoissance que nous pourrons acquérir par-là de notre entendement, nous donnera non-seulement beaucoup de plaisir, mais nous sera d'une grande utilité pour nous conduire dans la recherche de plusieurs autres choses.

Desssein de cet ouvrage.

§. 2. Dans le dessein que j'ai formé d'examiner la certitude & l'étendue des connoissances humaines, aussi-bien que les fondemens & les degrés de foi, d'opinion & d'assentiment qu'on peut avoir par rapport aux différens sujets qui se présentent à notre esprit, je ne m'engagerai point à considérer, en phy-

ficien, la nature de l'ame; à voir ce qui en constitue l'essence; quels mouvemens doivent s'exciter dans nos esprits animaux, ou quels changemens doivent arriver dans notre corps, pour produire, à la faveur de nos organes, certaines sensations ou certaines idées dans notre entendement; & si quelques-unes de ces idées, ou toutes ensemble, dépendent, dans leur principe, de la matiere ou non. Quelques curieuses & instructives que soient ces spéculations, je les éviterai, comme n'ayant aucun rapport au but que je me propose dans cet ouvrage. Il suffira pour le dessein que j'ai présentement en vue, d'examiner les différentes facultés de connoître qui se rencontrent dans l'homme, en tant qu'elles s'exercent sur les divers objets qui se présentent à son esprit : & je crois que je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems à méditer sur cette matiere, si, en examinant

pied-à-pied, d'une manière claire & historique, toutes ces facultés de notre esprit, je puis faire voir, en quelque sorte, par quels moyens notre entendement vient à se former les idées qu'il a des choses, & que je puisse marquer les bornes de la certitude de nos connoissances, & les fondemens des opinions qu'on voit régner parmi les hommes : opinions si différentes, si opposées, si directement contradictoires, & qu'on soutient pourtant dans tel ou tel endroit du monde, avec tant de confiance, que qui prendra la peine de considérer les divers sentimens du genre humain, d'examiner l'opposition qu'il y a entre tous ces sentimens, & d'observer en même-tems, avec combien peu de fondement on les embrasse, avec quel zele, avec quelle chaleur on les défend, aura peut-être sujet de soupçonner l'une de ces deux choses, ou qu'il n'y a absolument rien de vrai, ou que les hommes

n'ont aucun moyen sûr pour arriver à la connoissance certaine de la vérité.

Méthode qu'on y observe.

§. 3. C'est donc une chose bien digne de mes soins , de chercher les bornes qui séparent l'opinion d'avec la connoissance , & d'examiner quelles regles il faut observer pour déterminer exactement les degrés de notre persuasion à l'égard des choses dont nous n'avons pas une connoissance certaine. Pour cet effet , voici la méthode que j'ai résolu de suivre dans cet ouvrage.

I. J'examinerai premièrement, quelle est l'origine des idées, notions, ou comme il vous plaira de les appeller , que l'homme apperçoit dans son ame , & que son propre sentiment l'y fait découvrir ; & par quels moyens l'entendement vient à recevoir toutes ces idées.

II. En second lieu , je tâcherai de montrer quelle est la connoissance que
l'entendement

l'entendement acquiert par le moyen de ces idées, & quelle est la certitude, l'évidence & l'étendue de cette connoissance.

III. Je chercherai , en troisieme lieu , la nature & les fondemens de ce qu'on nomme *foi* ou *opinion* ; par où j'entends *cet assentiment que nous donnons à une proposition en tant que véritable ; mais de la vérité de laquelle nous n'avons pas une véritable connoissance certaine.* Et de-là je prendrai occasion d'examiner les raisons & les degrés de l'assentiment qu'on donne à différentes propositions.

Combien il est utile de connoître l'étendue de notre compréhension.

§. 4. Si, en examinant la nature de l'entendement selon cette méthode, je puis découvrir quelles sont ses principales propriétés, quelle est l'étendue de ces

propriétés, ce qui est de leur compétence, jusqu'à quel degré elles peuvent nous aider à trouver la vérité, & où c'est que leur secours vient à nous manquer, je m'imagine que, quoique notre esprit soit naturellement actif & plein de feu, cet examen pourra servir à régler cette activité immodérée, en nous obligeant à prendre garde, avec plus de circonspection que nous n'avons accoutumé de faire, à ne pas nous occuper à des choses qui passent notre compréhension, à nous arrêter, lorsque nous avons porté nos recherches jusqu'au plus haut point où nous soyions capables de les porter, & à vouloir bien ignorer ce que nous voyons être au-dessus de notre conception, après l'avoir bien examiné. Si nous en usions de la sorte, nous ne serions peut-être pas si pressés, par un vain desir de connoître toutes choses, à exciter incessamment de nouvelles questions, à nous embarrasser nous-

mêmes, & à engager les autres dans des disputes sur des sujets qui sont tout-à-fait disproportionnés à notre entendement, & dont nous ne saurions nous former des idées claires & distinctes, ou même (ce qui n'est peut-être arrivé que trop souvent) dont nous n'avons absolument aucune idée. Si donc nous pouvons découvrir jusqu'où notre entendement peut porter sa vue, jusqu'où il peut se servir de ses facultés pour connoître les choses avec certitude, & en quels cas il ne peut juger que par de simples conjectures, nous apprendrons à nous contenter des connoissances auxquelles notre esprit est capable de parvenir, dans l'état où nous nous trouvons dans ce monde.

L'étendue de nos connoissances est proportionnée à notre état dans ce monde, & à nos besoins.

§. 5. Quoiqu'il y ait une infinité de.

choses que notre esprit ne sauroit comprendre , la portion & les degrés de connoissance que Dieu nous a accordés avec beaucoup plus de profusion qu'aux autres habitans de ce bas monde , cette portion de connoissance qu'il nous a départie si libéralement, nous fournit pourtant un assez ample sujet d'exalter la bonté de cet Etre suprême , de qui nous tenons notre propre existence. Quelques bornées que soient les connoissances des hommes , ils ont raison d'être entièrement satisfaits des graces que Dieu a jugé à propos de leur faire ; puisqu'il leur a donné, comme dit S. Pierre (1), *toutes les choses qui regardent la vie & la piété*, les ayant mis en état de découvrir, par eux-mêmes, ce qui leur est nécessaire pour les besoins

(1) Πάντα πρὸς ζωὴν καὶ εὐτέλειαν. II. Epître, livre 3.

de cette vie, & leur ayant montré le chemin qui peut les conduire à une autre vie beaucoup plus heureuse que celles dont ils jouissent dans ce monde. Tout éloignés qu'ils sont d'avoir une connoissance universelle & parfaite de tout ce qui existe; la lumiere qu'ils ont leur suffit pour démêler ce qui leur importe absolument de savoir, puisqu'à la faveur de cette lumiere ils peuvent parvenir à la connoissance de celui qui les a faits, & des devoirs sur lesquels ils sont obligés de régler leur vie. Les hommes trouveront toujours le moyen d'exercer leur esprit, & d'occuper leurs mains à des choses également agréables par leur diversité & par le plaisir qui les accompagne, pourvu qu'ils ne s'amusent point à former des plaintes contre leur propre nature, & à rejeter les trésors dont leurs mains sont pleines, sous prétexte qu'il y a des choses qu'elles

ne fauroient embrasser. Jamais, dis-je, nous n'aurons sujet de nous plaindre du peu d'étendue de nos connoissances, si nous appliquons uniquement notre esprit à ce qui peut nous être utile ; car, en ce cas-là, il peut nous rendre de grands services. Mais, si, loin d'en user de la sorte, nous venons à ravalier l'excellence de cette faculté que nous avons d'acquérir certaines connoissances, & à négliger de la perfectionner par rapport au but pour lequel elle nous a été donnée, sous prétexte qu'il y a des choses qui sont au-delà de sa sphere, c'est un chagrin puéril & tout-à-fait inexcusable. Car, je vous prie, un valet paresseux & revêche qui, pouvant travailler de nuit à la chandelle, n'auroit pas voulu le faire, auroit-il bonne grace de dire pour excuse que le soleil n'étant pas levé, il n'avoit pu jouir de l'éclatante lumiere de cet astre ? Il en est de même

à notre égard , si nous négligeons de nous servir des lumieres que Dieu nous a données. Notre esprit est (1) comme une chandelle que nous avons devant les yeux , & qui répand assez de lumiere pour nous éclairer dans toutes nos affaires. Nous devons être satisfaits des découvertes que nous pouvons faire à la faveur de cette lumiere. Nous ferons toujours un bon usage de notre entendement , si nous considérons tous les objets par rapport à la proportion qu'ils ont avec nos facultés , pleinement convaincus que ce n'est que sur ce pied-là que la connoissance peut nous en être proposée ; & si , au lieu de demander absolument , & par un excès de délicatesse , une démonstration & une certitude entiere , nous nous contentons d'une simple pro-

(1) *Prov. XX, 27.*

babilité, lorsque nous ne pouvons obtenir qu'une probabilité, & que ce degré de connoissance suffit pour régler tous nos intérêts dans ce monde. Que si nous voulons douter de chaque chose en particulier, parce que nous ne pouvons pas les connoître toutes avec certitude, nous serons aussi déraisonnables qu'un homme qui ne voudroit pas se servir de ses jambes pour se tirer d'un lieu dangereux, mais s'opiniâtreroit à y demeurer & y périr misérablement, sous prétexte qu'il n'auroit pas des ailes pour s'échapper avec plus de vitesse.

La connoissance des forces de notre esprit suffit pour guérir du scepticisme, & de la négligence où l'on s'abandonne lorsqu'on doute de pouvoir trouver la vérité.

§. 6. Si nous connoissons une fois nos propres forces, cette connoissance

fervira à nous faire d'autant mieux sentir ce que nous pouvons entreprendre avec fondement ; & lorsque nous aurons examiné soigneusement ce que notre esprit est capable de faire , & que nous aurons vu , en quelque manière ce que nous en pouvons attendre , nous ne ferons portés , ni à demeurer dans une lâche oisiveté , & dans une entière inaction , comme si nous désespérions de jamais connoître quoi que ce soit , ni à mettre tout en question , & à décrier toute sorte de connoissances , sous prétexte qu'il y a certaines choses que l'esprit humain ne sauroit comprendre. Il en est de nous à cet égard , comme d'un pilote qui voyage sur mer. Il lui est extrêmement avantageux de savoir quelle est la longueur du cordeau de la sonde , quoi qu'il ne puisse pas toujours reconnoître , par le moyen de sa sonde , toutes les différentes profondeurs de

l'océan : il suffit qu'il sache que le cordeau est assez long pour trouver fond en certains endroits de la mer, qu'il lui importe de connoître pour bien diriger sa course, & pour éviter les bas-fonds qui pourroient le faire échouer. Notre affaire, dans ce monde, n'est pas de connoître toutes choses, mais celles qui regardent la conduite de notre vie. Si donc nous pouvons trouver les règles par lesquelles une créature raisonnable, telle que l'homme, considéré dans l'état où il se trouve dans ce monde, peut & doit conduire ses sentimens & les actions qui en dépendent, si, dis-je, nous pouvons en venir là, nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'il y a plusieurs autres choses qui échappent à notre connoissance.

Quelle a été l'occasion de cet ouvrage.

§. 7. Ces considérations-là me firent venir la première pensée de travailler à cet *Essai*, lequel je donne présentement au public. Car, je me mis dans l'esprit, que le premier moyen qu'il y auroit de satisfaire l'esprit de l'homme sur plusieurs recherches dans lesquelles il est fort porté à s'engager, ce seroit de prendre, pour ainsi dire, un état des facultés de notre propre entendement, d'examiner l'étendue de ses forces & de voir quelles sont les choses qui sont proportionnées à sa capacité. Jusqu'à ce que cela fût fait, je m'imaginai que nous prendrions la chose tout-à-fait à contre-sens, & que nous chercherions en vain cette douce satisfaction que nous pourroit donner la possession tranquille & assurée des vérités qui nous sont les plus nécessaires,

pendant tout le tems que nous nous fatiguerions à courir après la recherche de toutes les choses du monde sans distinction, comme si toutes ces choses, dont le nombre est infini, étoient l'objet naturel de l'Entendement humain, de sorte que l'homme pût en acquérir une connoissance certaine, & qu'il n'y eût absolument rien qui excédât sa portée, & dont il ne fût très-capable de juger.

Lorsque les hommes, infatués de cette pensée, viennent à pousser leurs recherches plus loin que leur capacité ne leur permet de faire, s'abandonnant sur ce vaste océan, où ils ne trouvent ni fond ni rive, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent des questions & multiplient des difficultés, qui, ne pouvant jamais être décidées d'une manière claire & distincte, ne servent qu'à perpétuer & à augmenter leurs doutes, & à les en-

gager enfin dans un parfait pyrrhonisme. Mais, si, au lieu de suivre cette dangereuse méthode, les hommes commençoient par examiner avec soin quelle est la capacité de leur entendement; s'ils venoient à découvrir jusqu'où peuvent aller leurs connoissances, & à trouver les bornes qui séparent la partie lumineuse des différens objets de leurs connoissances d'avec la partie obscure & entièrement impénétrable, ce qu'ils peuvent concevoir d'avec ce qui passe leur intelligence, peut-être qu'ils auroient beaucoup moins de peine à reconnoître leur ignorance sur ce qu'ils ne peuvent point comprendre, & qu'ils employeroient leurs pensées & leurs raisonnemens avec plus de fruit & de satisfaction, à des choses qui sont proportionnées à leur capacité.

Ce que signifie le mot d'idées.

§. 8. Voilà ce que j'ai jugé nécessaire de dire touchant l'occasion qui m'a fait entreprendre cet ouvrage. Mais avant que d'entrer en matière, je prierai mon lecteur d'excuser le fréquent usage que j'ai fait du mot d'*idée* dans le traité suivant (1). Comme ce terme est, ce me semble, le plus propre qu'on puisse employer pour signifier tout ce qui est l'objet de notre entendement lorsque nous pensons ; je m'en suis servi pour exprimer tout ce qu'on entend par *fan-*

(1). Cette excuse n'est nullement nécessaire pour un lecteur françois, accoutumé à la lecture des ouvrages philosophiques, qui ont paru depuis long-tems en françois, où le mot d'*idée* est employé à tout moment. Il se trouve même fort communément dans toute sorte de livres, écrits en cette langue.

tôme, *notion*, *espece*, ou quoi que ce puisse être qui occupe notre esprit lorsqu'il pense ; & je n'aurois pu éviter de m'en servir aussi souvent que j'ai fait.

Je crois qu'on n'aura pas de peine à m'accorder qu'il y a de telles idées dans l'esprit des hommes. Chacun les sent en soi-même , & peut s'assurer qu'elles se rencontrent dans les autres hommes , s'il prend la peine d'examiner leurs discours & leurs actions.

Nous allons voir présentement de quelle maniere ces idées nous viennent dans l'esprit.

*Quam bellum est velle confiteri potius nescire
quod nescias , quàm ista effutientem nauseare ,
atque ipsum sibi displicere !*

Cicer. de Nat. Deor. lib. 1.



ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE PREMIER.
DES NOTIONS INNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il n'y a point de principes innés
dans l'esprit de l'homme.*

*La maniere dont les hommes acquierent
leur connoissance, prouve que ces con-
noissances ne sont point innées.*

§. I.

IL y a des gens qui supposent, comme
une vérité incontestable, qu'il y a certains

principes innés, certaines notions primitives, autrement appelées (1) notions communes, empreintes & gravées, pour ainsi dire, dans notre ame, qui les reçoit dès le premier moment de son existence, & les apporte au monde avec elle. Si j'avois affaire à des lecteurs dégagés de tout préjugé, je n'aurois, pour les convaincre de la fausseté de cette supposition, qu'à leur montrer (comme j'espère de le faire dans les autres parties de cet ouvrage) que les hommes peuvent acquérir toutes les connoissances qu'ils ont, par le simple usage de leurs facultés naturelles, sans le secours d'aucune impression innée; & qu'ils peuvent arriver à une entière certitude de certaines choses, sans avoir besoin d'aucune de ces notions naturelles, ou de ces principes innés. Car, tout le monde, à mon avis, doit convenir sans peine, qu'il seroit ridicule de supposer, par exemple, que les idées des couleurs ont été imprimées dans l'ame d'une créature, à qui Dieu a donné la vue & la puissance de recevoir ces idées par l'impression que les objets extérieurs

(1) Κατατάξις ἑννοημάτων.

feroient sur ses yeux. Il ne seroit pas moins absurde d'attribuer, à des impressions naturelles & à des caractères *innés*, la connoissance que nous avons de plusieurs vérités, si nous pouvons remarquer en nous-mêmes des facultés propres à nous faire connoître ces vérités avec autant de facilité & de certitude que si elles étoient originairement gravées dans notre ame.

Mais, parce qu'un simple particulier ne peut éviter d'être censuré lorsqu'il cherche la vérité par un chemin qu'il s'est tracé lui-même, si ce chemin l'écarte le moins du monde de la route ordinaire, je proposerai les raisons qui m'ont fait douter de la vérité du sentiment qui suppose des idées *innées* dans l'esprit de l'homme, afin que ces raisons puissent servir à excuser mon erreur, si tant est que je sois effectivement dans l'erreur sur cet article; ce que je laisse examiner à ceux qui, comme moi, sont disposés à recevoir la vérité par-tout où ils la rencontrent.

On dit que certains principes sont reçus d'un consentement universel : principale raison par laquelle on prétend prouver que ces principes sont innés.

§. 2. Il n'y a pas d'opinion plus communément reçue que celle qui établit : *Qu'il y a de certains principes, tant pour la spéculation que pour la pratique, (car on en compte de ces deux sortes) de la vérité desquels tous les hommes conviennent généralement : d'où l'on infere qu'il faut que ces principes-là soient autant d'impressions, que l'ame de l'homme reçoit avec l'existence, & qu'elle apporte au monde avec elle aussi nécessairement & aussi réellement qu'aucune de ses facultés naturelles.*

Ce consentement universel ne prouve rien.

§. 3. Je remarque d'abord que cet argument, tiré du *consentement universel*, est sujet à cet inconvénient, que quand le fait seroit certain, je veux dire qu'il y auroit effectivement des vérités sur lesquelles tout le genre humain seroit d'accord, ce consentement universel ne prouveroit point que ces vérités fussent *innées*, si l'on pouvoit montrer une

autre voie , par laquelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de sentiment sur les choses dont ils conviennent ; ce qu'on peut fort bien faire , si je ne me trompe.

Ce qui est , est : & il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems. *Deux propositions qui ne sont pas universellement reçues.*

§. 4. Mais , ce qui est encore pis , la raison qu'on tire du consentement universel pour faire voir qu'il y a des principes *innés* , est , ce me semble , une preuve démonstrative qu'il n'y a point de semblable principe , parce qu'il n'y a effectivement aucun principe sur lequel tous les hommes s'accordent généralement. Et pour commencer par les *notions spéculatives* , voici deux de ces principes célèbres , auxquels on donne , préféablement à tout autre , la qualité de principes *innés* : *Tout ce qui est , est ; & il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems.* Ces propositions ont passé si constamment pour des maximes universellement reçues qu'on trouvera , sans doute , fort étrange , que qui que ce soit ose leur disputer ce titre. Ce-

pendant je prendrai la liberté de dire, que tant s'en faut qu'on donne un consentement général à ces deux propositions, qu'il y a une grande partie du genre humain à qui elles ne sont pas même connues.

Elles ne sont pas gravées naturellement dans l'ame, puisqu'elles ne sont pas connues des enfans, des idiots, &c.

§. 5. Car premièrement, il est clair que les enfans & les idiots n'ont pas la moindre idée de ces principes, & qu'ils n'y pensent en aucune maniere, ce qui suffit pour détruire ce consentement universel, que toutes les *vérités innées* doivent produire nécessairement. Car de dire qu'il y a des vérités imprimées dans l'ame que l'ame n'apperçoit ou n'entend point, c'est, ce me semble, une espece de contradiction : l'action d'*imprimer* ne pouvant marquer autre chose (supposé qu'elle signifie quelque chose de réel en cette rencontre) que *faire appercevoir* certaines vérités. Car imprimer, quoi que ce soit dans l'ame, sans que l'ame l'apperçoive, c'est, à mon sens, une chose à peine intelligible. Si donc il y a

de telles impressions dans les âmes des enfans & des idiots, il faut nécessairement que les enfans & les idiots apperçoivent ces impressions, qu'ils connoissent les vérités qui sont gravées dans leurs esprits, & qu'ils y donnent leur consentement. Mais comme cela n'arrive pas, il est évident qu'il n'y a point de telles impressions. Or, si ce ne sont pas des notions imprimées naturellement dans l'âme, comment peuvent-elles être innées ? Et si elles y sont imprimées, comment peuvent-elles lui être inconnues ? Dire qu'une notion est gravée dans l'âme, & soutenir en même tems que l'âme ne la connoît point, & qu'elle n'en a eu encore aucune connoissance, c'est faire de cette impression un pur néant. On ne peut point assurer qu'une certaine proposition soit dans l'esprit, lorsque l'esprit ne l'a point encore apperçue, & qu'il n'en a découvert aucune idée en lui-même : car si on peut le dire de quelque proposition en particulier, on pourra soutenir par la même raison, que toutes les propositions qui sont véritables & que l'esprit pourra jamais regarder comme telles, sont déjà imprimées dans l'âme. Puisque, si l'on

peut dire qu'une chose est dans l'ame, quoique l'ame ne l'ait pas encore connue, ce ne peut-être qu'à cause qu'elle a la *capacité* ou la faculté de la connoître : faculté qui s'étend sur toutes les vérités qui pourront venir à sa connoissance. Bien plus, à le prendre de cette manière, on peut dire qu'il y a des vérités gravées dans l'ame, que l'ame n'a pourtant jamais connues, & qu'elle ne connoitra jamais. Car un homme peut vivre long-tems, & mourir enfin dans l'ignorance de plusieurs vérités que son esprit étoit capable de connoître, & même avec une entière certitude. De sorte que si par ces *impressions naturelles* qu'on soutient être dans l'ame, on entend la capacité que l'ame a de connoître certaines vérités, il s'en suivra de-là, que toutes les vérités qu'un homme vient à connoître, sont autant de *vérités innées*. Et ainsi cette grande question se réduira uniquement à dire, que ceux qui parlent de *principes innés*, parlent très-improprement; mais que dans le fond ils croient la même chose que ceux qui nient qu'il y en ait : car je ne pense pas que personne ait jamais nié, que l'ame ne fût capable de con-

noître

noître plusieurs vérités. C'est cette *capacité*, dit-on, qui est *innée*; & c'est la connoissance de telle ou telle vérité qu'on doit appeller *acquise*. Mais, si c'est-là tout ce qu'on prétend, à quoi bon s'échauffer à soutenir qu'il y a certaines maximes *innées*? Et s'il y a des vérités qui pussent être imprimées dans l'entendement, sans qu'il les apperçoive, je ne vois pas comment elles peuvent différer, par rapport à leur origine, de toute autre vérité que l'esprit est capable de connoître. Il faut, ou que toutes soient innées, ou qu'elles viennent toutes d'ailleurs dans l'ame. C'est en vain qu'on prétend les distinguer à cet égard. Et par conséquent, quiconque parle de notions *innées* dans l'entendement, (s'il entend par-là certaines vérités particulières) ne sauroit imaginer que ces notions soient dans l'entendement de telle maniere que l'entendement ne les ait jamais apperçues, & qu'il n'en ait effectivement aucune connoissance. Car si ces mots, *être dans l'entendement*, emportent quelque chose de positif, ils signifient, *être apperçu & compris par l'entendement*. De sorte que soutenir qu'une chose est dans l'enten-

dement, & qu'elle n'est pas conçue par l'entendement, qu'elle est dans l'esprit sans que l'esprit l'apperçoive, c'est autant que si l'on disoit qu'une chose est & n'est pas dans l'esprit ou dans l'entendement. Si donc ces deux propositions, *Ce qui est, est ; & il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, étoient gravées dans l'ame des hommes par la nature, les enfans ne pourroient pas les ignorer : les petits enfans, dis-je, & tous ceux qui ont une ame, devroient les avoir nécessairement dans l'esprit, en reconnoître la vérité, & y donner leur consentement.

Réfutation d'une seconde raison, dont on se sert pour prouver qu'il y a des vérités innées : qui est, que les hommes connoissent ces vérités dès qu'ils ont l'usage de leur raison.

§. 6. Pour éviter cette difficulté, les défenseurs des *idées innées* ont accoutumé de répondre : *Que les hommes connoissent ces vérités & y donnent leur consentement, dès qu'ils viennent à avoir l'usage de leur raison* : Ce qui suffit, selon eux, pour faire voir que ces vérités sont innées.

§. 7. Je réponds à cela, que des ex-

pressions ambiguës qu'ine signifient pref- que rien, paſſent pour des raifons évi- dentes dans l'eſprit de ceux qui , pleins de quelque préjugé , ne prennent pas la peine d'examiner avec aſſez d'appli- cation ce qu'ils diſent pour défendre leur propre ſentiment. C'eſt ce qui pa- roît évidemment dans cette occaſion. Car pour donner à la réponſe que je viens de propoſer, un ſens tant ſoit peu raifonnable, par rapport à la queſtion que nous avons en main, on ne peut lui faire ſignifier que l'une ou l'autre de ces deux choſes; ſavoir, qu'aſſi-tôt que les hommes viennent à faire uſage de la raifon, ils apperçoivent ces principes qu'on ſuppoſe être imprimés naturel- lement dans l'eſprit, ou bien que l'uſage de la raifon les leur fait découvrir & connoître avec certitude. Or, ceux à qui j'ai affaire, ne ſauroient montrer par aucune de ces deux choſes qu'il y ait des principes.

Suppoſé que la raifon découvre ces pre- miers principes, il ne ſ'enſuit pas de-là qu'ils ſoient innés.

§. 8. S'ils diſent que c'eſt par l'uſage de la raifon que les hommes peuvent

découvrir ces principes, & que cela suffit pour prouver qu'ils sont *innés*, leur raisonnement se réduira à ceci : *Que toutes les vérités que la raison peut nous faire connoître & recevoir comme autant de vérités certaines & indubitables, sont naturellement gravées dans notre esprit* : puisque le consentement universel qu'on a voulu faire regarder comme le sceau auquel on peut reconnoître que certaines vérités sont innées, ne signifie dans le fond autre chose si ce n'est, qu'en faisant usage de la raison, nous sommes capables de parvenir à une connoissance certaine de ces vérités, & d'y donner notre consentement. Et à ce compte-là, il n'y aura aucune différence entre les axiomes des mathématiciens & les théorèmes qu'ils en déduisent. Principes & conclusions, tout sera *inné* : puisque toutes ces choses sont des découvertes qu'on fait par le moyen de la raison, & que ce sont des vérités qu'une créature raisonnable peut connoître certainement si elle s'applique comme il faut à les rechercher.

Il est faux que la raison découvre ces principes.

§. 9. Mais comment peut-on penser

que l'usage de la raison soit nécessaire pour découvrir des principes qu'on suppose *innés*, puisque la raison n'est autre chose, (s'il en faut croire ceux contre qui je dispute) que la faculté de déduire des principes déjà connus, des vérités inconnues ? Certainement, on ne pourra jamais regarder comme un principe *inné*, ce qu'on ne sauroit découvrir que par le moyen de la raison, à moins qu'on ne reçoive, comme je l'ai déjà dit, toutes les vérités certaines que la raison peut nous faire connoître pour autant de *vérités innées*. Nous serions aussi-bien fondés à dire que l'usage de la raison est nécessaire pour disposer nos yeux à discerner les objets visibles, qu'à soutenir que ce n'est que par la raison ou par l'usage de la raison que l'entendement peut voir ce qui est originairement imprimé dans l'entendement lui-même, & qui ne sauroit y être avant qu'il l'apperçoive. De sorte que, de donner à la raison la charge de découvrir des vérités qui sont imprimées dans l'esprit de cette manière, c'est dire que l'usage de la raison fait voir à l'homme ce qu'il savoit déjà : & par conséquent l'opinion de ceux qui osent avancer que

ces vérités sont *innées* dans l'esprit des hommes, qu'elles y sont originairement empreintes avant l'usage de la raison, quoique l'homme les ignore constamment, jusqu'à ce qu'il vienne à faire usage de sa raison, cette opinion, dis-je, revient proprement à ceci : que l'homme connoît & ne connoît pas en même tems ces sortes de vérités.

§. 10. On répliquera, peut-être, que les démonstrations mathématiques & plusieurs autres vérités qui ne sont point *innées*, ne trouvent pas créance dans notre esprit, dès que nous les entendons proposer, ce qui les distingue de ces premiers principes que nous venons de voir, & de toutes les autres vérités *innées*. J'aurai bientôt occasion de parler d'une manière plus précise du consentement qu'on donne à certaines propositions dès qu'on les entend prononcer. Je me contenterai de reconnoître ici franchement, que les maximes qu'on nomme *innées*, & les démonstrations mathématiques diffèrent en ce que celles-ci ont besoin du secours de la raison, qui les rende sensibles & nous les fasse recevoir par le moyen de certaines preuves ; au lieu que les maximes qu'on

veut faire passer pour principes *innés*, sont reconnues pour véritables dès qu'on vient à les comprendre, sans qu'on ait besoin pour cela du moindre raisonnement. Mais qu'il me soit permis en même tems de remarquer que cela même fait voir clairement le peu de solidité qu'il y a à dire, comme font les partisans des *idées innées*, que l'usage de la raison est nécessaire pour découvrir ces vérités générales : puisqu'on doit avouer de bonne foi qu'il n'est besoin d'aucun raisonnement pour en reconnoître la certitude. Et en effet, je ne pense pas que ceux qui ont recours à cette réponse, osent soutenir, par exemple, que la connoissance de cette maxime : *Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, soit fondée sur une conséquence tirée par le secours de notre raison. Car ce seroit détruire la bonté qu'ils prétendent que Dieu a eu pour les hommes, en gravant dans leurs ames ces sortes de maximes ; ce seroit, dis-je, anéantir tout-à-fait cette grace dont ils paroissent si jaloux, que de faire dépendre la connoissance de ces premiers principes, d'une suite de pensées déduites avec peine les unes

des autres. Comme tout raisonnement suppose quelque recherche, il demande du soin & de l'application, cela est incontestable. D'ailleurs, en quel sens, tant soit peu raisonnable, peut-on soutenir, qu'afin de découvrir ce qui a été imprimé dans notre ame par la nature, pour qu'il serve de guide & de fondement à notre raison, il faille faire usage de cette même raison ?

§. 11. Tous ceux qui voudront prendre la peine de réfléchir avec un peu d'attention sur les opérations de l'entendement, trouveront que ce consentement, que l'esprit donne sans peine à certaines vérités, ne dépend en aucune maniere, ni de l'impression naturelle qui en ait été faite dans l'ame, ni de l'usage de la raison; mais d'une faculté de l'esprit humain, qui est tout-à-fait différente de ces deux choses, comme nous le verrons dans la suite. Puis donc que la raison ne contribue en aucune maniere à nous faire recevoir ces premiers principes, si ceux qui soutiennent que *les hommes les connoissent & y donnent leur consentement dès qu'ils viennent à faire usage de leur raison*, veulent dire par-là, que l'usage de la raison nous

conduit à la connoissance de ces principes, cela est entièrement faux; & quand il seroit véritable, il ne prouveroit point que ces maximes soient *innées*.

Quand on commence à faire usage de la raison, on ne commence pas à connoître ces maximes générales qu'on veut faire passer pour innées.

§. 12. Mais, lorsqu'on dit que nous connoissons ces vérités & que nous y donnons notre consentement, *dès que nous venons à faire usage de la raison*; si l'on entend par-là que c'est dans ce tems-là que l'ame s'apperçoit de ces vérités; & qu'aussi-tôt que les enfans viennent à se servir de la raison, ils commencent aussi à connoître & à recevoir ces premiers principes, cela est encore faux & inutile. Je dis premièrement que cela est faux, parce qu'il est évident que ces sortes de maximes ne sont pas connues à l'ame, dans le même tems qu'elle commence à faire usage de la raison; & par conséquent qu'il n'est point vrai que le tems auquel on commence à faire usage de la raison, soit le même que celui

auquel on commence à découvrir ces maximes. Car, je vous prie, combien de marques de raison n'observe-t-on pas dans les enfans, long-tems avant qu'ils aient aucune connoissance de cette maxime : *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems* ? Combien y a-t-il de gens sans lettres & de peuples sauvages, qui, étant parvenus à l'âge de raison, passent une bonne partie de leur vie sans faire aucune réflexion à cette maxime & aux autres propositions générales de cette nature ? Je conviens que les hommes n'arrivent point à la connoissance de ces vérités générales & abstraites qu'on croit *innées*, avant que de faire usage de leur raison : mais, j'ajoute qu'ils ne les connoissent pas même alors. Et cela, parce qu'avant que de faire usage de la raison, l'esprit n'a pas formé les idées générales & abstraites, d'où résultent les maximes générales qu'on prend mal-à propos pour des principes *innés* ; & parce que ces maximes sont effectivement des connoissances & des vérités qui s'introduisent dans l'esprit par la même voie & par les mêmes degrés, que plusieurs autres propositions que personne ne s'est avisé de supposer

innées, comme j'espère de le faire voir dans la suite de cet ouvrage. Je reconnois donc qu'il faut nécessairement que les hommes fassent usage de leur raison, avant que de parvenir à la connoissance de ces vérités générales : mais, encore un coup, je nie que le tems auquel ils commencent à se servir de leur raison, soit justement celui auquel ils viennent à découvrir ces vérités.

On ne sauroit les distinguer par-là de plusieurs autres vérités qu'on peut connoître dans le même-tems.

§. 13. Cependant, il est bon de remarquer que ce qu'on dit, que *dès qu'on fait usage de la raison, on s'apperçoit de ces maximes & qu'on y acquiesce*, n'emporte dans le fond autre chose que ceci ; savoir, qu'on ne connoît jamais ces maximes avant l'usage de la raison, quoique peut-être on n'y donne un consentement actuel que quelque tems après, durant le cours de la vie. Du reste, le tems auquel on vient à les connoître à les recevoir est tout-à-fait incertain. D'où il paroît qu'on peut dire la même chose de toutes les autres vé-

rités qui peuvent être connues, aussi bien que de ces maximes générales. Et, par conséquent, il ne s'ensuit point de ce qu'on connoît ces maximes lorsqu'on vient à faire usage de sa raison, qu'elles aient, à cet égard, aucune prérogative qui les distingue des autres vérités ; & bien loin que ce soit une marque qu'elles soient *innées*, c'est une preuve du contraire.

Quand on commenceroit à les connoître, dès qu'on vient à faire usage de la raison, cela ne prouveroit point qu'elles soient innées.

§. 14. Mais, en second lieu, quand il seroit vrai qu'on viendroit à connoître ces maximes & à y acquiescer, justement dans le tems qu'on vient à faire usage de la raison, cela ne prouveroit point encore qu'elles soient *innées*. Ce raisonnement est aussi frivole que la supposition sur laquelle on le fonde est fausse. Car, par quelle règle de logique peut-on conclure qu'une certaine maxime a été imprimée originairement dans l'ame aussi tôt que l'ame a commencé à exister ; de ce qu'on vient à

s'appercevoir de cette maxime, & à l'approuver, dès qu'une certaine faculté de l'ame, qui est appliquée à toute autre chose, vient à se déployer? Supposé qu'on vînt à recevoir ces maximes justement dans le tems qu'on commence à parler, (ce qui peut tout aussi-bien arriver alors, que dans le tems auquel on commence à faire usage de la raison) on seroit tout aussi-bien fondé à dire que ces maximes sont *innées*, parce qu'on les reçoit dès qu'on commence à parler, qu'à soutenir qu'elles sont *innées*, parce que les hommes y donnent leur consentement dès qu'ils viennent à se servir de leur raison. Je conviens donc, avec les partisans des principes *innés*, que l'ame n'a aucune connoissance de ces maximes générales, évidentes par elles-mêmes, avant qu'elle commence à faire usage de la raison; mais, je nie que le tems auquel on commence à faire usage de la raison, soit précisément celui auquel on commence à s'appercevoir de ces maximes; & quand cela seroit, je nie qu'il s'ensuivît de-là qu'elles fussent *innées*. Lorsqu'on dit que *les hommes donnent leur consentement à ces vérités, dès qu'ils viennent à faire usage de la rai-*

son, tout ce qu'on peut faire signifier raisonnablement à cette proposition, c'est que l'esprit, venant à se former des idées générales & abstraites, & à comprendre les noms généraux qui les représentent, dans le tems que la faculté de raisonner commence à se déployer, & tous ces matériaux se multipliant à mesure que cette faculté se perfectionne, il arrive d'ordinaire que les enfans n'acquiescent ces idées générales & n'apprennent les noms qui servent à les exprimer, que lorsqu'ayant exercé leur raison pendant un assez long tems sur des idées familières & plus particulières, ils sont devenus capables d'un entretien raisonnable par le commerce qu'ils ont eu avec d'autres personnes. Si on peut dire, dans un autre sens, que les hommes reçoivent ces maximes générales lorsqu'ils viennent à faire usage de leur raison, c'est ce que j'ignore; & je voudrois bien qu'on prît la peine de le faire voir, ou du moins qu'on me montrât (quelque sens qu'on donne à cette proposition, celui-là ou quelque autre) comment on en peut inférer que ces maximes sont *innées*.

*Par quels degrés l'esprit vient à connoître
plusieurs vérités.*

§. 15. D'abord les sens remplissent, pour ainsi dire, notre esprit de diverses idées qu'il n'avoit point ; & l'esprit se rendant peu-à-peu ces idées familières, les place dans sa mémoire, & leur donne des noms. Ensuite, il vient à se représenter d'autres idées, qu'il *abstrait* de celles-là, & il apprend l'usage des noms généraux. De cette manière l'esprit prépare des matériaux d'idées & de paroles, sur lesquels il exerce sa faculté de raisonner ; & l'usage de la raison devient, chaque jour, plus sensible, à mesure que ces matériaux sur lesquels elle s'exerce, augmentent. Mais quoique toutes choses, c'est-à-dire, l'acquisition des idées générales, l'usage des noms généraux qui les représentent, & l'usage de la raison, croissent, pour ainsi dire, ordinairement ensemble, je ne vois pourtant pas que cela prouve en aucune manière que ces idées soient *innées*. J'avoue qu'il y a certaines vérités dont la connoissance est dans l'esprit de fort

bonne heure ; mais c'est d'une manière qui fait voir que ces vérités ne sont point *innées*. En effet, si nous y prenons garde, nous trouverons que ces sortes de vérités sont composées d'idées qui ne sont nullement innées, mais acquises ; car les premières idées qui occupent l'esprit des enfans, ce sont celles qui leur viennent par l'impression des choses extérieures, & qui font de plus fréquentes impressions sur leurs sens. C'est sur ces idées, acquises de cette manière, que l'esprit vient à juger du rapport ou de la différence qu'il y a entre les unes & les autres ; & cela apparemment, dès qu'il vient à faire usage de la mémoire, & qu'il est capable de recevoir & de retenir diverses idées distinctes. Mais que cela se fasse alors ou non, il est certain, du moins, que les enfans forment ces sortes de jugemens long-tems avant qu'ils aient appris à parler, & qu'ils soient parvenus à ce que nous appelons *l'âge de raison*. Car avant qu'un enfant sache parler, il connoît aussi certainement la différence qu'il y a entre les idées du *doux* & de *l'amer*, c'est-à-dire, que le doux n'est

pas l'amer, qu'il fait dans la suite quand il vient à parler, que l'absinthe & les dragées ne sont pas la même chose.

§. 16. Un enfant ne vient à connoître que *trois & quatre sont égaux à sept*, que lorsqu'il est capable de compter jusqu'à sept, qu'il a acquis l'idée de ce qu'on nomme *égalité*, & qu'il sait comment on la nomme. Du reste, quand il en est venu là, dès qu'on lui dit, *que trois & quatre sont égaux à sept*, il n'a pas plutôt compris le sens de ces paroles, qu'il donne son consentement à cette proposition, ou pour mieux dire, qu'il en apperçoit la vérité. Mais s'il y acquiesce si facilement alors, ce n'est point à cause que c'est une *vérité innée*. Et s'il avoit différé jusqu'à ce tems-là à y donner son consentement, ce n'étoit pas non-plus, à cause qu'il n'avoit point encore l'usage de la raison; mais plutôt il reçoit cette proposition, parce qu'il reconnoît la vérité renfermée dans ces paroles, *trois & quatre sont égaux à sept*, dès qu'il a dans l'esprit les idées claires & distinctes qu'elles signifient. Par conséquent, il connoît la vérité de cette proposition sur les mêmes fondemens,

& de la même manière qu'il savoit auparavant, *que la verge & une cerise ne sont pas la même chose* : & c'est encore sur les mêmes fondemens qu'il peut venir à connoître dans la suite, *qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, comme nous le ferons voir plus amplement ailleurs. De sorte que plus tard on vient à connoître les idées générales dont ces maximes sont composées, ou à savoir la signification des termes généraux dont on se sert pour les exprimer, ou à rassembler dans son esprit les idées que ces termes représentent; plus tard aussi on donne son consentement à ces maximes, dont les termes aussi-bien que les idées qu'ils représentent, n'étant pas plus innées que ceux de *chat* ou de *belette*, il faut attendre que le tems & les réflexions que nous pouvons faire sur ce qui se passe devant nos yeux, nous en donnent la connoissance; & c'est alors qu'on sera capable de connoître la vérité de ces maximes, dès la première occasion qu'on aura de joindre ses idées dans son esprit, & de remarquer si elles conviennent ou ne conviennent point ensemble, selon qu'elles sont exprimées dans ces

propositions. D'où il s'ensuit qu'un homme sait que *dix-huit & dix-neuf sont égaux à trente-sept* avec la même évidence qu'il sait qu'*un & deux sont égaux à trois* ; mais qu'un enfant ne connoît pourtant pas la première proposition si-tôt que la seconde : ce qui ne vient pas de ce que l'usage de la raison lui manque ; mais de ce qu'il n'a pas si tôt formé les idées signifiées par les mots *dix-huit, dix-neuf & trente-sept*, que celles qui sont exprimées par les mots *un, deux & trois*.

De ce qu'on reçoit ces maximes, dès qu'elles sont proposées & conçues, il ne s'ensuit pas qu'elles soient innées.

§. 17. La raison qu'on tire du consentement général pour faire voir qu'il y a des vérités *innées*, ne pouvant point servir à le prouver, & ne mettant aucune différence entre les vérités qu'on suppose *innées*, & plusieurs autres dont on acquiert la connoissance dans la suite, cette raison, dis-je, venant à manquer, les défenseurs de cette hypothèse ont prétendu conserver aux maximes qu'ils nomment *innées*, le privilège d'être

reçues d'un consentement général en soutenant que dès que ces maximes sont proposées, & qu'on entend la signification des termes qui servent à les exprimer, on les adopte sans peine. Voyant, dis-je, que tous les hommes, & même les enfans, donnent leur consentement à ces propositions, aussi-tôt qu'ils entendent & comprennent les mots dont on se sert pour les exprimer, ils s'imaginent que cela suffit pour prouver que ces propositions sont *innées*. Comme les hommes ne manquent jamais de les reconnoître pour des vérités indubitables dès qu'ils en ont compris les termes, les défenseurs des idées innées voudroient conclure de-là qu'il est évident que ces propositions étoient auparavant imprimées dans l'entendement, puisqu'à la premiere ouverture, qui en est faite à l'esprit, il les comprend sans que personne les lui enseigne, & y donne son consentement sans jamais les révoquer en doute.

Ce consentement prouveroit que ces propositions, un & deux sont égaux à trois; le doux n'est point l'amer; & mille autres semblables, seroient innées.

§. 18. Pour répondre à cette difficulté, je demande à ceux qui défendent de la sorte les idées *innées*; si ce consentement que l'on donne à une proposition, dès qu'on l'a entendue, est un caractère certain d'un principe *inné*? S'ils disent que non, c'est en vain qu'ils emploient cette preuve; & s'ils répondent qu'oui, ils seront obligés de reconnoître pour *principes innés* toutes les propositions dont on reconnoît la vérité dès qu'on les entend prononcer, c'est-à-dire, un très-grand nombre. Car s'ils posent une fois que les vérités qu'on reçoit dès qu'on les entend dire, & qu'on les comprend, doivent passer pour autant de principes *innés*, il faut qu'ils reconnoissent en même tems que plusieurs propositions qui regardent les nombres sont *innées*, comme celle-ci : *Un & deux sont égaux à trois; Deux & deux sont égaux à quatre, & quantité d'autres semblables propositions d'arithmé-*

rique, que chacun reçoit dès qu'il les entend dire, & qu'il comprend les termes dont on se sert pour les exprimer. Et ce n'est pas là un privilège attaché aux nombres & aux différens axiomes qu'on en peut composer : on rencontre aussi dans la physique & dans toutes les autres sciences des propositions auxquelles on acquiesce infailliblement dès qu'on les entend. Par exemple, cette proposition : *Deux corps ne peuvent pas être en un même lieu à la fois*, est une vérité dont on n'est pas autrement persuadé que des maximes suivantes. *Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems ; le blanc n'est pas le rouge ; un quarré n'est pas un cercle ; la couleur jaune n'est pas la douceur.* Ces propositions, dis-je, & un million d'autres semblables, ou du moins toutes celles dont nous avons des idées distinctes, sont du nombre de celles que tout homme de bon sens & qui entend les termes dont on se sert pour les exprimer, doit recevoir nécessairement dès qu'il les entend prononcer. Si donc les partisans des *idées innées* veulent s'en tenir à leur propre règle, & poser, pour marque d'une vérité innée, le consentement qu'on

lui donne dès qu'on l'entend & qu'on comprend les termes qu'on emploie pour l'exprimer; ils seront obligés de reconnoître qu'il y a, non-seulement autant de propositions innées que d'idées distinctes dans l'esprit des hommes, mais même autant que les hommes peuvent faire de propositions, dont les idées différentes sont niées l'une de l'autre. Car, chaque proposition, qui est composée de deux différentes idées, dont l'une est niée de l'autre, sera aussi certainement reçue comme indubitable, dès qu'on l'entendra pour la première fois & qu'on en comprendra les termes, que cette maxime générale; *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*; ou que celle-ci, qui en est le fondement, & qui est encore plus aisée à entendre: *ce qui est la même chose n'est pas différent*; & à ce compte, il faudra qu'ils reçoivent pour vérités innées un nombre infini de propositions de cette seule espece, sans parler des autres. Ajoutez à cela, qu'une proposition, ne pouvant être innée, à moins que les idées dont elle est composée ne le soient aussi, il faudra supposer que toutes les idées que nous avons des couleurs, des sons, des

goûts, des figures, &c. sont *innées* : ce qui feroit la chose du monde la plus contraire à la raison & à l'expérience. Le consentement qu'on donne sans peine à une proposition, dès qu'on l'entend prononcer & qu'on en comprend les termes, est, sans doute, une marque que cette proposition est évidente, par elle-même : mais cette évidence qui ne dépend d'aucune impression innée, mais de quelque autre chose, comme nous le ferons voir dans la suite, appartient à plusieurs propositions, qu'il seroit absurde de regarder comme vérités innées, & que personne ne s'est encore avisé de faire passer pour telles.

De telles propositions, moins générales, sont plutôt connues que les maximes universelles, qu'on veut faire passer pour innées.

§. 19. Et qu'on ne dise pas que ces propositions particulières & évidentes par elles-mêmes, dont on reconnoît la vérité dès qu'on les entend prononcer, comme qu'un & deux sont égaux à trois ; que le verd n'est pas le rouge, &c. sont
reçues

reçues comme des conséquences de ces autres propositions plus générales qu'on regarde comme autant de *principes innés* : car, tous ceux qui prendront la peine de réfléchir sur ce qui se passe dans l'entendement, lorsqu'on commence à en faire quelque usage, trouveront infailliblement que ces propositions particulières, ou moins générales, sont reconnues & reçues comme des vérités indubitables par des personnes qui n'ont aucune connoissance de ces maximes plus générales. D'où il s'ensuit évidemment que, puisque ces propositions particulières se rencontrent dans leur esprit plutôt que ces maximes, qu'on nomme *premiers principes*, ils ne pourroient recevoir ces propositions particulières, comme ils font, dès qu'ils les entendent prononcer pour la première fois, s'il étoit vrai que ce ne fussent que des conséquences de ces premiers principes.

§. 20. Si l'on réplique que ces propositions, *deux & deux sont égaux à quatre; le rouge n'est pas le bleu, &c.* ne sont pas des maximes générales, & dont on puisse faire un fort grand usage, je réponds que cette instance ne touche

en aucune maniere l'argument qu'on veut tirer du consentement universel qu'on donne à une proposition, dès qu'on l'entend dire & qu'on en comprend le sens. Car, si ce consentement est une marque assurée d'une proposition *innée*, toute proposition qui est généralement reçue dès qu'on l'entend dire & qu'on la comprend, doit passer pour une proposition *innée*, tout aussi bien que cette maxime, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*; puisqu'à cet égard elles sont dans une parfaite égalité. Quant à ce que cette dernière maxime est plus générale, tant s'en faut que cela la rende plus *innée*, qu'au contraire, c'est pour cela même qu'elle est plus éloignée de l'être. Car, les idées générales & abstraites, étant d'abord plus étrangères à notre esprit que les idées des propositions particulières qui sont évidentes par elles-mêmes, elles entrent par conséquent plus tard dans un esprit qui commence à se former. Et pour ce qui est de l'utilité de ces maximes, tant vantées, on verra peut-être qu'elle n'est pas si considérable qu'on se l'imagine ordinairement, lorsque nous examinerons plus

particulièrement, en son lieu, quel est le fruit qu'on peut recueillir de ces maximes.

Ce qui prouve que les propositions, qu'on appelle innées, ne le sont pas, c'est qu'elles ne sont connues qu'après qu'on les a proposées.

§. 21. Mais, il reste encore une chose à remarquer sur le consentement qu'on donne à certaines propositions, dès qu'on les entend prononcer & qu'on en comprend le sens; c'est que, bien loin que ce consentement fasse voir que ces propositions soient innées, c'est justement une preuve du contraire; car cela suppose que des gens, qui sont instruits de diverses choses, ignorent ces principes jusqu'à ce qu'on les leur ait proposés, & que personne ne les connoît avant que d'en avoir ouï parler. Or, si ces vérités étoient innées, quelle nécessité y auroit-il de les proposer pour les faire recevoir? Car, étant déjà gravées dans l'entendement par une impression naturelle & originale, (supposé qu'il y eût une telle impression, comme on le prétend) elles ne pourroient

qu'être déjà connues. Dira-t-on qu'en les proposant on les imprime plus nettement dans l'esprit que la nature n'avoit su faire ? Mais , si cela est , il s'ensuivra de-là qu'un homme connoît mieux ces vérités , après qu'on les lui a enseignées , qu'il ne faisoit auparavant. D'où il faudra conclure que nous pouvons connoître ces principes d'une manière plus évidente , lorsqu'ils nous sont exposés par d'autres hommes , que lorsque la nature seule les a imprimés dans notre esprit : ce qui s'accorde fort mal avec ce qu'on dit qu'il y a des principes *innés* , rien n'étant plus propre à en affoiblir l'autorité. Car , dès-là , ces principes deviennent incapables de servir de fondement à toutes nos autres connoissances , quoiqu'en veulent dire les partisans des *idées innées* , qui leur attribuent cette prérogative.

A la vérité, l'on ne peut nier que les hommes ne connoissent plusieurs de ces vérités , évidentes par elles-mêmes, dès qu'elles leur sont proposées : mais il n'est pas moins évident , que tout homme à qui cela arrive , est convaincu en lui-même que dans ce même tems-là il commence à connoître une proposition

qu'il ne connoissoit pas auparavant, & qu'il ne révoque plus en doute dès ce moment. Du reste, s'il acquiesce si promptement, ce n'est point à cause que cette proposition étoit gravée naturellement dans son esprit; mais parce que la considération même de la nature des choses exprimées par les paroles que ces sortes de propositions renferment, ne lui permet pas d'en juger autrement, de quelque manière & en quelque tems qu'il vienne à y réfléchir. Que si l'on doit regarder comme un principe *inné* chaque proposition à laquelle on donne son consentement, dès qu'on l'entend prononcer pour la première fois, & qu'on en comprend les termes; toute observation qui, fondée légitimement sur des expériences particulières, fait une règle générale, devra donc aussi passer pour *innée*. Cependant il est certain que ces observations ne se présentent pas d'abord indifféremment à tous les hommes, mais seulement à ceux qui ont le plus de pénétration: lesquels les réduisent ensuite en propositions générales, nullement innées, mais déduites de quelque connoissance précédente, & de la réflexion qu'ils ont faite sur

150 LIV. I. *Qu'il n'y a point*

des exemples particuliers. Mais ces maximes une fois établies par de curieux observateurs, de la manière que je viens de dire, si on les propose à d'autres hommes qui ne sont point portés d'eux-mêmes à cette espèce de recherche, ils ne peuvent refuser d'y donner aussi-tôt leur consentement.

Si l'on dit qu'elles sont connues implicitement avant que d'être proposées, ou cela signifie que l'esprit est capable de les comprendre, ou il ne signifie rien.

§. 22. L'on dira, peut-être, que l'entendement n'avoit pas une connoissance explicite de ces principes, mais seulement implicite, avant qu'on les lui proposât pour la première fois. C'est en effet ce que sont obligés de dire tous ceux qui soutiennent que ces principes sont dans l'entendement avant que d'être connus. Mais il n'est pas facile de concevoir ce que ces personnes entendent par un principe gravé dans l'entendement d'une manière implicite, à moins qu'ils ne veuillent dire par-là, que l'ame est capable

de comprendre ces sortes de propositions & d'y donner un entier consentement. En ce cas là, il faut reconnoître toutes les démonstrations mathématiques pour autant de vérités gravées naturellement dans l'esprit, aussi bien que les premiers principes. Mais, c'est à quoi, si je ne me trompe, ne consentiront pas aisément ceux qui voient par expérience qu'il est plus difficile de démontrer une proposition de cette nature, que d'y donner son consentement après qu'elle a été démontrée; & il se trouvera fort peu de Mathématiciens qui soient disposés à croire que toutes les figures qu'ils ont tracées, n'étoient que des copies d'autant de caractères *innés*, que la nature avoit gravés dans leur ame.

La conséquence qu'on veut tirer de ce qu'on reçoit ces propositions, dès qu'on les entend dire, est fondée sur cette fausse supposition : qu'en apprenant ces propositions on n'apprend rien de nouveau.

§. 23. Il y a un second défaut, si

je ne me trompe , dans cet argument , par lequel on prétend prouver *que les maximes que les hommes reçoivent dès qu'elles leur sont proposées , doivent passer pour innées , parce que ce sont des propositions auxquelles ils donnent leur consentement sans les avoir apprises auparavant , & sans avoir été portés à les recevoir par la force d'aucune preuve ou démonstration précédente , mais par la simple explication ou intelligence des termes.* Il me semble , dis-je , que cet argument est appuyé sur cette fausse supposition : que ceux à qui on propose ces maximes , pour la première fois , n'apprennent rien qui leur soit entièrement nouveau ; quoiqu'en effet on leur enseigne des choses qu'ils ignoroient absolument , avant que de les avoir apprises. Car , premièrement , il est visible qu'ils ont appris les termes dont on se sert pour exprimer ces propositions , & la signification de ces termes : deux choses qui n'étoient point nées avec eux. De plus , les idées que ces maximes renferment , ne naissent point avec eux , non plus que les termes qu'on emploie pour les exprimer ; mais ils les acquierent dans la

suite, après en avoir appris les noms. Puis donc que dans toutes les propositions auxquelles les hommes donnent leur consentement dès qu'ils les entendent dire pour la première fois, il n'y a rien d'inné, ni les termes qui expriment ces propositions, ni l'usage qu'on en fait pour désigner les idées que ces propositions renferment, ni, enfin, les idées mêmes que ces termes signifient, je ne saurois voir ce qui reste d'inné dans ces sortes de propositions. Que si quelqu'un peut trouver une proposition dont les termes ou les idées soient innées, il me feroit un singulier plaisir de me l'indiquer.

C'est par degrés que nous acquérons des idées, que nous apprenons les termes dont on se sert pour les exprimer, & que nous venons à connoître la véritable liaison qu'il y a entre ces idées. Après quoi, nous n'entendons pas plutôt les propositions exprimées par les termes dont nous avons appris la signification, & dans lesquelles paroît la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre nos idées lorsqu'elles sont jointes ensemble, que nous y donnons

notre consentement; quoique dans le même tems nous ne soyions point du tout capables de recevoir d'autres propositions, qui, aussi certaines & aussi évidentes en elles-mêmes que celles-là, sont composées d'idées qu'on n'acquiert pas de si bonne heure, ni avec tant de facilité. Ainsi, quoiqu'un enfant commence bientôt à donner son consentement à cette proposition, *une pomme n'est pas du feu*; savoir, dès qu'il a acquis, par l'usage ordinaire, les idées de ces deux différentes choses, gravées distinctement dans son esprit, & qu'il a appris les noms de *pomme* & de *feu*, qui servent à exprimer ces idées: cependant, ce même enfant ne donnera peut-être son consentement que quelques années après à cette autre proposition: *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*. Parce que, bien que les mots qui expriment cette dernière proposition soient peut-être aussi faciles à apprendre que ceux de *pomme* & de *feu*; cependant, comme la signification en est plus étendue & plus abstraite que celle des noms destinés à exprimer ces choses sensibles, qu'un enfant a occasion de

connoître, il n'apprend pas si-tôt le sens précis de ces termes abstraits, & il lui faut effectivement plus de tems pour former clairement dans son esprit les idées générales qui sont exprimées par ces termes. Jusques-là, c'est en vain que vous tâcherez de faire recevoir à un enfant une proposition composée de ces sortes de termes généraux : car, avant qu'il ait acquis la connoissance des idées qui sont renfermées dans cette proposition, & qu'il ait appris les noms qu'on donne à ces idées, il ignore absolument cette proposition, aussi bien que cette autre, dont je viens de parler, *une pomme n'est pas du feu* ; supposé qu'il n'en connoisse pas non plus les termes ni les idées. Il ignore, dis-je, ces deux propositions également, & cela par la même raison, c'est-à-dire, parce que pour porter un jugement il faut qu'il trouve que les idées qu'il a dans l'esprit, conviennent ou ne conviennent pas entr'elles, selon que les mots qui sont employés pour les exprimer, sont affirmés ou niés l'un de l'autre dans une certaine proposition. Or, si on lui donne à considérer des propositions conçues

en des termes qui expriment des idées qui ne soient point encore dans son esprit, il ne donne ni ne refuse son consentement à ces sortes de propositions, soit qu'elles soient évidemment vraies ou évidemment fausses, mais il les ignore entièrement. Car, comme les mots ne sont que de vains sons pendant tout le tems qu'ils ne sont pas des signes de nos idées, nous ne pouvons en faire le sujet de nos pensées, qu'en tant qu'ils répondent aux idées que nous avons dans l'esprit. Il suffit d'avoir dit cela en passant comme une raison qui m'a porté à révoquer en doute les principes qu'on appelle *innés* : car, du reste, je ferai voir plus au long, dans le livre suivant, quelle est l'origine de nos connoissances, par quelle voie notre esprit vient à connoître les choses, & quels sont les fondemens des différens degrés d'*assentiment*, que nous donnons aux diverses vérités que nous embrassons.

Les propositions qu'on veut faire passer pour innées, ne le sont point, parce qu'elles ne sont pas universellement reçues.

§. 24. Enfin, pour conclure ce que j'ai à proposer contre l'argument qu'on tire du consentement universel, pour établir des principes innés, je conviens avec ceux qui s'en servent, *que si ces principes sont innés, il faut nécessairement qu'ils soient reçus d'un consentement universel.* Car, qu'une vérité soit innée, & que cependant on n'y donne pas son consentement, c'est à mon égard une chose aussi difficile à entendre, que de concevoir qu'un homme connoisse & ignore une certaine vérité dans le même tems. Mais, cela posé, les principes qu'ils nomment *innés*, ne sauroient être innés de leur propre aveu, puisqu'ils ne sont pas reçus de ceux qui n'entendent pas les termes qui servent à les exprimer, ni par une grande partie de ceux qui, bien qu'ils les entendent, n'ont jamais ouï parler de ces propositions, & n'y ont jamais songé : ce qui, je pense, comprend pour le moins la

moitié du genre humain. Mais, quand bien le nombre de ceux qui ne connoissent point ces sortes de propositions, seroit beaucoup moindre, quand il n'y auroit que les enfans qui les ignorassent, cela suffiroit pour détruire ce consentement universel dont on parle, & pour faire voir, par conséquent, que ces propositions ne sont nullement innées.

Elles ne sont pas connues avant toute autre chose.

§. 25. Mais, afin qu'on ne m'accuse pas de fonder des raisonnemens sur les pensées des enfans qui nous sont inconnues, & de tirer des conclusions de ce qui se passe dans leur entendement, avant qu'ils fassent connoître eux-mêmes ce qui s'y passe effectivement, j'ajouterai que les deux (1) propositions générales, dont nous avons parlé ci-dessus, ne sont point des vérités qui se trouvent les premières dans l'esprit des enfans, & qu'elles ne précèdent point toutes les notions acquises, & qui viennent de dehors, ce qui de-

(1) Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems : & ce qui est la même chose n'est pas différent.

vroit être, si elles étoient *innées*. De savoir si on peut, ou si on ne peut point déterminer le tems auquel les enfans commencent à penser, c'est de quoi il ne s'agit pas présentement; mais il est certain qu'il y a un tems auquel les enfans commencent à penser : leurs discours & leurs actions nous en assurent incontestablement. Or, si les enfans sont capables de penser, d'acquérir des connoissances, & de donner leur consentement à différentes vérités, peut-on supposer raisonnablement qu'ils puissent ignorer les notions que la nature a gravées dans leur esprit, si ces notions y sont effectivement empreintes? Peut-on s'imaginer, avec quelque apparence de raison, qu'ils reçoivent des impressions des choses extérieures, & qu'en même tems ils méconnoissent ces caractères que la nature elle-même a pris soin de graver dans leur ame? Est-il possible que recevant des notions qui leur viennent de dehors, & y donnant leur consentement, ils n'aient aucune connoissance de celles qu'on suppose être nées avec eux & faire comme partie de leur esprit, où elles sont empreintes en caractères ineffaçables pour

fervir de fondement & de regle à toutes leurs connoissances acquises , & à tous les raisonnemens qu'ils feront dans la suite de leur vie? Si cela étoit, la nature se feroit donné de la peine fort inutilement, ou du moins elle auroit mal gravé ces caracteres, puisqu'ils ne fauroient être apperçus par des yeux qui voient fort bien d'autres choses. Ainsi, c'est fort mal à propos qu'on suppose que ces principes, qu'on veut faire passer pour *innés*, sont les rayons les plus lumineux de la vérité & les vrais fondemens de toutes nos connoissances ; puisqu'ils ne sont pas connus avant tout autre chose , & que l'on peut acquérir, sans leur secours, une connoissance indubitable de plusieurs autres vérités. Un enfant, par exemple, connoît fort certainement, que sa *nourrice* n'est point le *chat* avec lequel il badine, ni le *negre* dont il a peur. Il fait fort bien que le *sémen contra* ou la *moutarde*, dont il refuse de manger, n'est point la *pomme* ou le *sucre* qu'il veut avoir : il fait, dis-je, cela très-certainement, & en est fortement persuadé, sans en douter le moins du monde. Mais, qui oseroit dire que c'est en vertu de ce principe,

il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems , qu'un enfant connoît si sûrement ces choses & toutes les autres qu'il fait ? Se trouveroit-il même quelqu'un qui osât soutenir qu'un enfant ait aucune idée ou aucune connoissance de cette proposition , dans un âge où , cependant , on voit évidemment qu'il connoît plusieurs autres vérités ? Que s'il y a des gens qui osent assurer que les enfans ont des idées de ces maximes générales & abstraites dans le tems qu'ils commencent à connoître leurs jouets & leurs poupées : on pourroit peut-être dire d'eux , sans leur faire grand tort , qu'à la vérité ils sont fort zélés pour leur sentiment , mais qu'ils ne le défendent point avec cette aimable sincérité qu'on découvre dans les enfans.

Par conséquent elles ne sont point innées.

§. 26. Donc , quoiqu'il y ait plusieurs propositions générales qui sont toujours reçues avec un entier consentement dès qu'on les propose à des personnes qui sont parvenues à un âge raisonnable , & qui étant accoutumées à des idées abstraites & universelles , savent

les termes dont on se sert pour les exprimer ; cependant , comme ces vérités sont inconnues aux enfans dans le tems qu'ils connoissent d'autres choses , on ne peut point dire qu'elles soient reçues d'un consentement universel de tout être doué d'intelligence ; & par conséquent on ne sauroit supposer en aucune manière qu'elles soient *innées*. Car il est impossible qu'une vérité *innée* (s'il y en a de telles) puisse être inconnue , du moins à une personne qui connoît déjà quelque autre chose ; parce que s'il y a des vérités *innées* , il faut qu'il y ait des pensées *innées* : car on ne sauroit concevoir qu'une vérité soit dans l'esprit , si l'esprit n'a jamais pensé à cette vérité. D'où il s'ensuit évidemment , que s'il y a des vérités *innées* , il faut de nécessité que ce soient les premiers objets de la pensée , la première chose qui paroisse dans l'esprit.

Elles ne sont point innées parce qu'elles paroissent moins où elles devroient se montrer avec plus d'éclat.

§. 27. Or que ces maximes générales , dont nous avons parlé jusqu'ici ,

soient inconnues aux enfans , aux imbécilles , & à une grande partie du genre humain ; c'est ce que nous avons déjà suffisamment prouvé : d'où il paroît évidemment que ces sortes de maximes ne sont pas reçues d'un consentement universel , & qu'elles ne sont point naturellement gravées dans l'esprit des hommes. Mais on peut tirer de-là une autre preuve contre le sentiment de ceux qui prétendent que ces maximes sont *innées* ; c'est que , si c'étoient autant d'impressions naturelles & originales , elles devroient paroître avec plus d'éclat dans l'esprit de certaines personnes , où cependant nous n'en voyons aucune trace. Ce qui est , à mon avis , une forte présomption que ces caracteres ne sont point *innés* , puisqu'ils sont moins connus de ceux en qui ils devroient se faire voir avec plus d'éclat , s'ils étoient effectivement *innés*. Je veux parler des enfans , des imbécilles , des sauvages & des gens sans lettres : car de tous les hommes ce sont ceux qui ont l'esprit moins altéré & corrompu par la coutume & par des opinions étrangères. Le savoir & l'éducation n'ont pas fait prendre une nouvelle forme à leurs premières

pensées, ni brouillé ces beaux caracteres, gravés dans leur ame, par la nature même, en les mêlant avec des doctrines étrangères & acquises par art. Cela posé, l'on pourroit croire raisonnablement que ces notions *innées* devroient se faire voir aux yeux de tout le monde dans ces sortes de personnes, comme il est certain qu'on s'apperçoit sans peine des pensées des enfans. On devroit sur-tout s'attendre à reconnoître distinctement ces sortes de principes dans les imbécilles ; car ces principes étant gravés immédiatement dans l'ame, si l'on en croit les partisans des idées *innées*, ils ne dépendent point de la constitution du corps ou de la différente disposition de ses organes, en quoi consiste, de leur propre aveu, toute la différence qu'il y a entre ces pauvres imbécilles & les autres hommes. On croiroit, dis-je, à raisonner sur ce principe, que tous ces rayons de lumière, tracés naturellement dans l'ame, (supposé qu'il y en eût de tels) devroient paroître avec tout leur éclat dans ces personnes qui n'emploient aucun déguisement ni aucun artifice pour cacher leurs pensées : de sorte qu'on devroit

découvrir plus aisément en eux ces premiers rayons , qu'on ne s'apperçoit du penchant qu'ils ont au plaisir , & de l'aversion qu'ils ont pour la douleur. Mais il s'en faut bien que cela soit ainsi : car je vous prie, quelles maximes générales, quels principes universels découvre-t-on dans l'esprit des enfans, des imbécilles, des sauvages & des gens grossiers & sans lettres ? On n'en voit aucune trace. Leurs idées sont en petit nombre, & fort bornées ; & c'est uniquement à l'occasion des objets qui leur sont le plus connus, & qui font de plus fréquentes & de plus fortes impressions sur leurs sens, que ces idées leur viennent dans l'esprit. Un enfant connoît sa nourrice & son berceau, & insensiblement il vient à connoître les différentes choses qui servent à ses jeux, à mesure qu'il avance en âge. De même un jeune sauvage a peut-être la tête remplie d'idées d'amour & de chasse, selon que ces choses sont en usage parmi ses semblables. Mais si l'on s'attend à voir dans l'esprit d'un jeune enfant sans instruction, ou d'un grossier habitant des bois, ces maximes abstraites & ces premiers principes des sciences, on sera fort trompé, à mon

avis. Dans les cabanes des Indiens on ne parle guere de ces sortes de propositions générales; & elles entrent encore moins dans l'esprit des enfans, & dans l'ame de ces pauvres *innocens* en qui il ne paroît aucune étincelle d'esprit. Mais où elles sont connues ces maximes, c'est dans les écoles & dans les académies où l'on fait profession de science, & où l'on est accoutumé à une espece de savoir & à des entretiens qui consistent dans des disputes sur des matieres abstraites. C'est dans ces lieux là, dis-je, qu'on connoît ces propositions parce qu'on peut s'en servir à argumenter dans les formes, & à réduire au silence ceux contre qui l'on dispute, quoique dans le fonds elles ne contribuent pas beaucoup à découvrir la vérité, ou à faire faire des progrès dans la connoissance des choses. Mais j'aurai occasion de montrer (1) ailleurs plus au long combien ces sortes de maximes servent peu à faire connoître la vérité.

§. 28. Au reste, je ne fais quel jugement porteront de mes raisons ceux qui

(1) Voyez Livre IV, chap. 7.

sont exercés dans l'art de démontrer une vérité. Je ne fais, dis-je, si elles leur paroîtront absurdes. Apparemment, ceux qui les entendront pour la première fois, auront d'abord de la peine à s'y rendre : c'est pourquoi je les prie de suspendre un peu leur jugement, & de ne pas me condamner avant que d'avoir ouï ce que j'ai à dire dans la suite de ce discours. Comme je n'ai d'autre vue que de trouver la vérité, je ne serai nullement fâché d'être convaincu d'avoir fait trop de fond sur mes propres raisonnemens : inconvenient dans lequel je reconnois que nous pouvons tous tomber, lorsque nous nous échauffons la tête à force de penser à quelque sujet avec trop d'application.

Quoi qu'il en soit, je ne saurois voir, jusqu'ici, sur quel fondement on pourroit faire passer pour des maximes innées ces deux célèbres axiomes spéculatifs : *Tout ce qui est, est ; & il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems* : puisqu'ils ne sont pas universellement reçus ; & que le consentement général qu'on leur donne, n'est en rien différent de celui qu'on donne à plusieurs autres propositions qu'on

168 LIV. I. *Qu'il n'y a point, &c.*

convient n'être point *innées* ; & enfin , puisque ce consentement est produit par une autre voie , & nullement par une impression naturelle , comme j'espère le faire voir dans le second livre. Or , si ces deux célèbres principes spéculatifs ne sont point *innés* , je suppose , sans qu'il soit nécessaire de le prouver , qu'il n'y a point d'autre maxime de pure spéculation qu'on ait droit de faire passer pour *innée*.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Qu'il n'y a point de principes de pratique qui soient innés.

Il n'y a point de principe de morale si clair ni si généralement reçu, que les maximes spéculatives dont on vient de parler.

§. I.

SI les maximes spéculatives, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, ne sont pas reçues de tout le monde par un consentement actuel, comme nous venons de le prouver; il est beaucoup plus évident à l'égard des principes de pratique, *Qu'il s'en faut bien qu'ils soient reçus d'un consentement universel.* Et je crois qu'il seroit bien difficile de produire une règle de morale qui soit de nature à être reçue d'un consentement aussi général & aussi prompt que cette maxime; *Ce qui est, est*; ou qui puisse passer pour une vérité aussi manifeste

Tome I.

H

que ce principe : *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems.* D'où il paroît clairement que le privilège d'être *inné* convient beaucoup moins aux principes de pratique qu'à ceux de spéculation ; & qu'on est plus en droit de douter que ceux-là soient imprimés naturellement dans l'ame que ceux-ci. Ce n'est pas que ce doute contribue en aucune maniere à mettre en question la vérité de ces différens principes. Ils sont également véritables, quoiqu'ils ne soient pas également évidens. Les maximes spéculatives que je viens d'alléguer, sont évidentes par elles-mêmes : mais à l'égard des principes de morale, ce n'est que par des raisonnemens, par des discours, & par quelque application d'esprit qu'on peut s'assurer de leur vérité. Ils ne paroissent point comme autant de caractères gravés naturellement dans l'ame : car s'ils y étoient effectivement empreints de cette maniere, il faudroit nécessairement que ces caractères se rendissent visibles par eux-mêmes, & que chaque homme les pût reconnoître certainement par ses propres lumieres. Mais en refusant aux principes de morale la prérogative d'être

de pratique sont innés. CHAP. II. 171
innés, qui ne leur appartient point, on n'affoiblit en aucune maniere leur vérité ni leur certitude, comme on ne diminue en rien la vérité & la certitude de cette proposition : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits* : lorsqu'on dit qu'elle n'est pas si évidente que cette autre proposition ; *le tout est plus grand que sa partie* ; & qu'elle n'est pas si propre à être reçue dès qu'on l'entend pour la premiere fois. Il suffit que ces regles de morale sont capables d'être démontrées ; de sorte que c'est notre faute si nous ne venons pas à nous assurer certainement de leur vérité. Mais de ce que plusieurs personnes ignorent absolument ces regles, & que d'autres les reçoivent d'un consentement foible & chancelant, il paroît clairement qu'elles ne sont rien moins qu'*innées*, & qu'il s'en faut bien qu'elles se présentent d'elles-mêmes à leur vue, sans qu'ils se mettent en peine de les chercher.

Tous les hommes ne regardent pas la fidélité & la justice comme des principes.

§. 2. Pour savoir s'il y a quelque principe de morale dont tous les hommes conviennent, j'en appelle à ceux qui ont quelque connoissance de l'histoire du genre humain, & qui ont, pour ainsi dire, perdu de vue le clocher de leur village, pour aller voir ce qui se passe hors de chez eux. Car où est cette vérité de pratique qui soit universellement reçue sans aucune difficulté, comme elle doit l'être si elle est *innée*? La justice, & l'observation des contrats est le point sur lequel la plupart des hommes semblent s'accorder entr'eux. C'est un principe qui est reçu, à ce qu'on croit, dans les cavernes même des brigands & parmi les sociétés des plus grands scélérats; de sorte que ceux qui détruisent le plus l'humanité, sont fideles les uns aux autres & observent entr'eux les regles de la justice. Je conviens que les bandits en usent ainsi les uns à l'égard des autres; mais c'est sans considérer les regles de justice, qu'ils observent entr'eux.

comme des principes *innés*, & comme des loix que la nature ait gravées dans leur ame. Il les observent seulement comme des regles de convenance dont la pratique est absolument nécessaire pour conserver leur société : car il est impossible de concevoir qu'un homme regarde la justice comme un principe de pratique, si dans le même tems qu'il en observe les regles avec ses compagnons voleurs de grand chemin, il dépouille ou tue le premier homme qu'il rencontre. La justice & la vérité sont les liens communs de toute société : c'est pourquoi les bandits & les voleurs qui ont rompu avec tout le reste des hommes, sont obligés d'avoir de la fidélité & de garder quelques regles de justice entr'eux, sans quoi ils ne pourroient pas vivre ensemble. Mais, qui oseroit conclure de là que ces gens, qui ne vivent que de fraude & de rapine, ont des principes de vérité & de justice, gravés naturellement dans l'ame, auxquels ils donnent leur consentement ?

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 185

soient *innés*. Si la nature a pris la peine de graver dans notre ame des principes de pratique, c'est, sans doute, afin qu'ils soient mis en œuvre ; & par conséquent ils doivent produire des actions qui leur soient conformes , & non pas un simple consentement qui les fasse recevoir comme véritables. Autrement, c'est en vain qu'on les distingue des maximes de pure spéculation. J'avoue que la nature a mis , dans tous les hommes , l'envie d'être heureux , & une forte aversion pour la misere. Ce sont-là des principes de pratique , véritablement *innés* ; & qui , selon la destination de tout principe de pratique , ont une influence continuelle sur toutes nos actions. On peut d'ailleurs, les remarquer dans toutes sortes de personnes, de quelque âge qu'elles soient, en qui ils paroissent constamment & sans discontinuation : mais, ce sont-là des inclinations de notre ame vers le bien , & non pas des impressions de quelque vérité, qui soit gravée dans notre entendement. Je conviens qu'il y a dans l'ame des hommes certains penchans qui y sont imprimés naturellement, & qu'en conséquence

des premières impressions que les hommes reçoivent par le moyen des sens, il se trouve certaines choses qui leur plaisent, & d'autres qui leur sont désagréables, certaines choses pour lesquelles ils ont du penchant, & d'autres dont ils s'éloignent & qu'ils ont en aversion; mais cela ne sert de rien pour prouver qu'il y a dans l'ame des caracteres innés, qui doivent être les principes de connoissance qui reglent actuellement notre conduite. Bien loin qu'on puisse établir par-là l'existence de ces sortes de caracteres, on peut en inférer, au contraire, qu'il n'y en a point du tout : car, s'il y avoit dans notre ame certains caracteres qui y fussent gravés naturellement, comme autant de principes de connoissance, nous ne pourrions que les appercevoir agissant en nous, comme nous sentons l'influence que ces autres impressions naturelles ont actuellement sur notre volonté & sur nos desirs, je veux dire *l'envie d'être heureux, & la crainte d'être misérables* : deux principes qui agissent constamment en nous, qui sont les ressorts & les motifs inséparables de toutes nos

. *de pratique ne sont innés.* CHAP. II. 177
actions, auxquelles nous sentons qu'ils
nous poussent & nous déterminent in-
cessamment.

*Les regles de morale ont besoin d'être
prouvées : donc, elles ne sont point
innées.*

§. 4. Une autre raison qui me fait
douter s'il y a aucun principe de prati-
que inné, c'est qu'on ne sauroit proposer,
à ce que je crois, aucune regle de morale
dont on ne puisse demander la raison avec
justice. Ce qui seroit tout-à-fait ridicule
& absurde, s'il y en avoit quelques-
unes qui fussent innées, ou même évi-
dentes par elles-mêmes : car, tout prin-
cipe inné doit être si évident par lui-
même, qu'on n'ait besoin d'aucune
preuve pour en voir la vérité, ni d'au-
cune raison pour le recevoir avec un
entier consentement. En effet, on croi-
roit destitués de sens commun ceux qui
demanderoient ou essayeroient de rendre
raison, pourquoi il est impossible qu'une
chose soit & ne soit pas en même-tems.
Cette proposition porte avec elle son
évidence, & n'a nul besoin de preuve ;
de sorte que celui qui entend les termes

qui servent à l'exprimer, ou la reçoit d'abord en vertu de la lumière qu'elle a par elle-même, ou rien ne sera jamais capable de la lui faire recevoir. Mais, si l'on proposoit cette règle de morale, qui est la source & le fondement inébranlable de toutes les vertus qui regardent la société : *ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même* ; si, dis-je, on proposoit cette règle à une personne qui n'en auroit jamais ouï parler auparavant, mais qui seroit pourtant capable d'en comprendre le sens ; ne pourroit-elle pas, sans absurdité, en demander la raison ? Et celui qui la proposeroit, ne seroit-il pas obligé d'en faire voir la vérité ? Il s'en suit clairement de-là que cette loi n'est pas née avec nous, puisque, si cela étoit, elle n'auroit aucun besoin d'être prouvée, & ne pourroit être mise dans un plus grand jour ; mais devoit être reçue comme une vérité incontestable qu'on ne sauroit révoquer en doute, dès-lors, au moins, qu'on l'entendrait prononcer & qu'on en comprendroit le sens. D'où il paroît évidemment que la vérité des règles de morale dépend de quelque autre vérité antérieure, d'où elles doivent

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 179
être déduites par voie de raisonnement, ce qui ne pourroit être si ces règles étoient *innées*, ou même évidentes par elles-mêmes.

Exemple tiré des raisons pourquoi il faut observer les contrats.

§. 5. L'observation des contrats & des traités est sans contredit un des plus grands & des plus incontestables devoirs de la morale. Mais, si vous demandez à un chrétien, qui croit des récompenses & des peines après cette vie, pourquoi un homme doit tenir sa parole? Il en rendra cette raison: c'est que Dieu, qui est l'arbitre du bonheur & du malheur éternel, nous le commande. Un disciple d'*Hobbes*, à qui vous ferez la même demande, vous dira que le public le veut ainsi, & que le *Leviathan* vous punira si vous faites le contraire. Enfin, un philosophe payen auroit répondu à cette question: que de violer sa promesse, c'étoit faire une chose déshonnête, indigne de l'excellence de l'homme & contraire à la vertu, qui élève la nature humaine au plus haut:

180 LIV. I. *Que nuls principes*
point de perfection où elle soit capable
de parvenir.

*La vertu est généralement approuvée ,
non pas à cause qu'elle est innée ,
mais parce qu'elle est utile.*

§. 6. C'est de ces différens principes
que découle naturellement cette grande
diversité d'opinions , qui se rencontre
parmi les hommes , à l'égard des regles
de morale , selon les différentes especes
de bonheur qu'ils ont en vue , ou dont
ils se proposent l'acquisition : diversité
qui leur feroit absolument inconnue ,
s'il y avoit des principes de pratique qui
fussent *innés* & gravés immédiatement
dans leur ame par le doigt de Dieu. Je
conviens que l'existence de Dieu paroît
par tant d'endroits , & que l'obéissance
que nous devons à cet Etre suprême , est
si conforme aux lumieres de la raison ,
qu'une grande partie du genre humain
rend témoignage à la loi de la nature
sur cet important article. Mais, d'autre
part , on doit reconnoître , à mon avis ,
que tous les hommes peuvent s'accorder
à recevoir plusieurs regles de morale ;

d'un consentement universel, sans connoître ou recevoir le véritable fondement de la morale, lequel ne peut être autre chose que la volonté ou la loi de Dieu, qui, voyant toutes les actions des hommes, & pénétrant leurs plus secrètes pensées, tient, pour ainsi dire, entre ses mains les peines & les récompenses, & a assez de pouvoir pour faire venir à compte ceux qui violent ses ordres avec le plus d'insolence. Car, Dieu, ayant mis une liaison inséparable entre la vertu & la félicité publique, & ayant rendu la pratique de la vertu nécessaire pour la conservation de la société humaine, & visiblement avantageuse à tous ceux avec qui les gens de bien ont affaire, il ne faut pas s'étonner que chacun veuille non-seulement approuver ces règles, mais aussi les recommander aux autres, puisqu'il est persuadé que s'ils les observent, il lui en reviendra à lui-même de grands avantages. Il peut, dis-je, être porté par intérêt, aussi bien que par conviction, à faire regarder ces règles comme sacrées; parce que si elles viennent à être profanées & foulées aux pieds, il n'est plus en sûreté lui-même. Quoi-

qu'une telle approbation ne diminue en rien l'obligation morale & éternelle que ces regles emportent évidemment avec elles, c'est pourtant une preuve que le consentement extérieur & verbal que les hommes donnent à ces regles, ne prouve point que ce soient des principes *innés*. Que dis-je ? Cette approbation ne prouve pas même que les hommes les reçoivent intérieurement comme des règles inviolables de leur propre conduite, puisqu'on voit tous les jours que l'intérêt particulier & la bienfaisance obligent plusieurs personnes à s'attacher extérieurement à ces regles ; & à les approuver publiquement, quoique leurs actions fassent assez voir qu'ils ne songent pas beaucoup au législateur qui les leur a prescrites, ni à l'enfer qu'il a destiné à la punition de ceux qui les violeroient.

§. 7. En effet, si nous ne voulons, par civilité, attribuer à la plupart des hommes plus de sincérité qu'ils n'en ont effectivement, mais que nous regardions leurs actions comme les interpretes de leurs pensées ; nous trouverons qu'en eux-mêmes ils n'ont point tant de res-

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 183
pect pour ces sortes de regles , ni une
fort grande persuasion de leur certitude ,
& de l'obligation où ils sont de les ob-
server. Par exemple , ce grand principe
de morale , qui nous ordonne *de faire*
aux autres ce que nous voudrions qui nous
fût fait à nous-mêmes , est beaucoup plus
recommandé que pratiqué. Mais , l'in-
fraction de cette regle ne sauroit être
si criminelle , que la folie de celui qui
enseigneroit aux hommes que ce n'est
pas un précepte de morale qu'on soit
obligé d'observer , paroîtroit absurde
& contraire à ce même intérêt , qui
porte les hommes à violer ce précepte.

La conscience ne prouve pas qu'il y ait
aucune regle de morale innée.

§. 8. On dira peut-être , que puisque
la conscience nous reproche l'infraction
de ces regles , il s'ensuit de-là que nous
en reconnoissons intérieurement la jus-
tice & l'obligation. A cela je reponds
que , sans que la nature ait rien gravé
dans le cœur des hommes , je suis assuré
qu'il y en a plusieurs qui par la même
voie qu'ils parviennent à la connoissance
de plusieurs autres vérités , peuvent

quelque principe de morale, & quelque remords de conscience pour toutes les injustices qu'ils commettent. Rien moins que cela. Le brigandage, la violence, & le meurtre ne sont que des jeux pour des gens mis en liberté de commettre ces crimes sans en être ni censurés ni punis. Et en effet n'y a-t-il pas eu des nations entières & même des plus polies (1), qui ont cru qu'il leur étoit aussi-bien permis d'exposer leurs enfans pour les laisser mourir de faim, ou dévorer par les bêtes farouches, que de les mettre au monde ? il y a encore aujourd'hui des pays où l'on ensevelit les enfans tout vifs avec leurs meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches, ou bien on les tue si un astrologue assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile. Dans d'autres lieux, un enfant tue ou expose son pere & sa mere, sans aucun remords, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Dans (2) un endroit de l'*Asie*, dès qu'on désespere de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre,

(1) Les grecs & les romains.

(2) Gruher apud Thevenot. Part. IV, pag. 13.

& là, exposé au vent & à toutes les injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement, sans lui donner aucun secours. C'est une chose ordinaire (1) parmi les *Mingreliens*, qui font profession du christianisme, d'ensevelir leurs enfans tout vifs sans aucun scrupule. Ailleurs, les peres (2) mangent leurs propres enfans. Les *Caribes* (3) ont accoutumé de les châtrer pour les engraisser & les manger. Et *Garcillasso de la Vega* rapporte (4) que certains peuples du *Perou* avoient accoutumé de garder les femmes qu'ils prenoient prisonnières, pour en faire des concubines; & nourrissoient aussi délicatement qu'ils pouvoient les enfans qu'ils en avoient, jusqu'à l'âge de treize ans; après quoi ils les mangeoient, & faisoient le même traitement à la mere dès qu'elle ne leur donnoit plus d'enfans. Les *Toupinambous* (5) ne connoissent pas de meilleur moyen pour aller en paradis que de se

(1) Lambert apud Thevenot, pag. 38.

(2) Vossius. De nili origine, ch. 18, 19.

(3) P. Matt. Dec. 1.

(4) Hist. des Yncas, liv. 1, chap. 12.

(5) Lery, chap. 16.

venger cruellement de leurs ennemis, & d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canonisent & mettent au nombre des saints, menent une vie qu'on ne sauroit rapporter sans bleffer la pudeur. Il y a, sur ce sujet, un endroit fort remarquable dans le *voyage de Baumgarten*. Comme ce livre est assez rare, je transcrirai ici le passage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi (scil. prope Belbes in Ægypto) vidimus sanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodiit, nudum sedentem. Mos est, ut didicimus; Mahometistis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur. Insuper & eos qui cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenam habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concumbendi; ex quo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt magnos exhibent honores: mortuis verò vel templa vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maxima fortuna ducunt*

loco. Audivimus hac dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro. Insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprimè commendari, eum esse hominem sanctum, divinum ac integritate præcipuum; eo quod, nec sæminarum unquam esset nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten, lib. II, cap. 1, pag. 73. (1) Où sont, je vous prie, ces principes innés de justice, de piété, de reconnoissance, d'équité & de chasteté, dans ce dernier exemple & dans les autres que nous venons de rapporter? Et où est ce consentement universel qui nous montre qu'il y a de tels principes gravés naturellement dans nos ames? Lorsque la mode avoit rendu les duels honorables, on commettoit des meurtres sans aucun remords de conscience; & encore aujourd'hui, c'est un grand déshonneur, en certains lieux, que d'être innocent sur cet article. Enfin, si nous jetons les yeux hors de chez nous pour voir ce

(1) On peut voir encore, au sujet de cette espèce de Saint, si fort respecté par les Turcs, ce qu'en a dit *Pietro della Valle*, dans une lettre du 25 janvier 1616.

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 189

qui se passe dans le reste du monde, & considérer les hommes tels qu'ils sont effectivement, nous trouverons qu'en un lieu ils font scrupule de faire ou de négliger certaines choses, pendant qu'ailleurs d'autres croient mériter récompense en s'abstenant des mêmes choses que ceux-là font par un motif de conscience, ou en faisant ce que ces premiers n'oseroient faire.

Les hommes ont des principes de pratique, opposés les uns aux autres.

§. 10. Qui prendra la peine de lire avec soin l'histoire du genre humain, & d'examiner d'un œil indifférent la conduite des peuples de la terre, pourra se convaincre lui-même, qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entières à l'égard des autres sociétés) on ne sauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune règle de vertu qui, dans quelque endroit du monde, ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entières

qui sont gouvernées par des maximes de pratique, & par des regles de conduite tout-à-fait opposées à celles de quelque autre société.

Des nations entieres rejettent plusieurs regles de morale.

§. 11. On objectera peut-être ici qu'il ne s'ensuit pas qu'une regle soit inconnue de ce qu'elle est violée. L'objection est bonne lorsque ceux qui n'observent pas la regle ne laissent pas de la recevoir en qualité de loi ; lors, dis-je, qu'on la regarde avec quelque respect par la crainte qu'on a d'être déshonoré, censuré, ou châtié, si l'on vient à la négliger. Mais il est impossible de concevoir qu'une nation entiere rejettât publiquement ce que chacun de ceux qui la composent connoîtroit certainement & infailliblement être une véritable loi ; car telle est la connoissance que tous les hommes doivent nécessairement avoir des loix dont nous parlons, s'il est vrai qu'elles soient naturellement empreintes dans leur ame. On conçoit bien que des gens peuvent reconnoître quelquefois certaines regles de morale comme vérita-

bles, quoique dans le fond de leur ame il les croient fausses : il se peut, dis-je, que certaines personnes en usent ainsi en certaines rencontres, dans la seule vûe de conserver leur réputation, & de s'attirer l'estime de ceux qui croient ces regles d'une obligation indispensable. Mais qu'une société entiere d'hommes rejette & viole, publiquement & d'un commun accord, une regle qu'ils regardent chacun en particulier comme une loi de la vérité & de la justice de laquelle ils sont parfaitement convaincus, & dont ils sont persuadés que tous ceux à qui ils ont affaire, portent le même jugement, c'est une chose qui passe l'imagination. Et en effet, chaque membre de cette société qui viendrait à mépriser une telle loi, devoit craindre nécessairement de s'attirer, de la part de tous les autres, le mépris & l'horreur que méritent ceux qui font profession d'avoir dépouillé l'humanité; car une personne qui connoîtroit les bornes naturelles du juste & de l'injuste, & qui ne laisseroit pas de les confondre ensemble, ne pourroit être regardé que comme l'ennemi déclaré du repos & du bonheur de la société dont il fait

étant des conséquences qui se présentent le plus aisément à la raison humaine , & qui sont les plus conformes à l'inclination naturelle de la plus grande partie des hommes. S'il y a quelque règle qu'on puisse regarder comme *innée* , il n'y en a point, ce me semble , à qui ce privilège doive mieux convenir qu'à celle-ci : *peres & meres, aimez & conservez vos enfans*. Si l'on dit que cette règle est *innée* , on doit entendre par-là l'une de ces deux choses : ou que *c'est un principe constamment observé de tous les hommes* ; ou du moins , que *c'est une vérité gravée dans l'ame de tous les hommes , qui leur est , par conséquent , connue à tous , & qu'ils reçoivent tous d'un commun consentement*. Or , cette règle n'est *innée* en aucun de ces deux sens. Car , premièrement , ce n'est pas un principe que tous les hommes prennent pour règle de leurs actions , comme il paroît par les exemples que nous venons de citer. Et sans aller chercher en *Mingrelie* & dans le *Perou* des preuves du peu de soin que des peuples entiers ont de leurs enfans , jusqu'à les faire mourir de leurs propres mains , sans recourir à la cruauté de quelques nations bar-

bâres, qui surpasse celle des bêtes mêmes; qui ne fait que c'étoit une coutume ordinaire & autorisée parmi les grecs & les romains, d'exposer impitoyablement & sans aucun remords de conscience, leurs propres enfans, lorsqu'ils ne vouloient pas les élever? Il est faux; en second lieu, que ce soit une vérité innée & connue de tous les hommes; car, tant s'en faut qu'on puisse regarder comme une vérité innée ces paroles : *peres & meres, ayez soin de conserver vos enfans*, qu'on ne peut pas même leur donner le nom de vérité; car, c'est un commandement & non pas une proposition; & par conséquent, on ne peut pas dire qu'il emporte vérité ou fausseté. Pour faire qu'il puisse être regardé comme vrai, il faut le réduire à une proposition comme celle-ci : *c'est le devoir des peres & meres de conserver leurs enfans*. Mais, tout devoir emporte l'idée de loi; & une loi ne sauroit être connue ou supposée sans un législateur qui l'ait prescrite, ou sans récompense & sans peine : de sorte qu'on ne peut supposer que cette regle, ou quelque autre regle de pratique que ce soit, puisse être innée, c'est-à-dire, imprimée dans

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 195
l'ame sous l'idée d'un devoir, sans sup-
poser que les idées d'un Dieu, d'une
loi, d'une vie à venir, & de ce qu'on
nomme *obligation & peine*, soient aussi
innées avec nous. Car, parmi les na-
tions dont nous venons de parler, il
n'y a point de peine à craindre dans
cette vie pour ceux qui violent cette
regle; & par conséquent, elle ne fau-
roit avoir force de loi dans les pays où
l'usage, généralement établi, y est di-
rectement contraire. Or, ces idées, qui
doivent toutes être nécessairement *in-*
nées, si rien est *inné* en qualité de *devoir*,
sont si éloignées d'être gravées naturel-
lement dans l'esprit de tous les hommes,
qu'elles ne paroissent pas même fort clai-
res & fort distinctes dans l'esprit de plu-
sieurs personnes d'étude & qui font pro-
fession d'examiner les choses avec quel-
qu'exactitude, tant s'en faut qu'elles
soient connues de toute créature hu-
maine. Et parmi les idées, dont je viens
de faire l'énumération, je prouverai en
particulier, dans le chapitre suivant,
qu'il y en a une qui semble devoir être
innée préférablement à toutes les autres,
qui ne l'est pourtant point, je veux
parler de l'idée de Dieu; ce que j'espère

faire voir , avec la dernière évidence , à tout homme qui est capable de suivre un raisonnement.

Des nations entieres rejettent plusieurs regles de morale.

§. 13. De ce que je viens de dire , je crois pouvoir conclure sûrement qu'une regle de pratique qui est violée en quelque endroit du monde, d'un consentement général & sans aucune opposition, ne saurait passer pour innée. Car, il est impossible que des hommes pussent violer sans crainte ni pudeur, de sang-froid, & avec une entière confiance, une regle qu'ils sauroient évidemment & sans pouvoir l'ignorer, être un devoir que Dieu leur a prescrit, & dont il punira certainement les infraçteurs, d'une manière à leur faire sentir qu'ils ont pris un fort mauvais parti en la violant. Or, c'est ce qu'ils doivent reconnoître nécessairement, si cette regle est née avec eux; & , sans une telle connoissance, l'on ne peut jamais être assuré d'être obligé à une chose en qualité de devoir. Ignorer la loi, douter de son autorité, espérer d'échapper à la connoissance du

législateur, ou de se soustraire à son pouvoir ; tout cela peut servir, aux hommes, de prétexte pour s'abandonner à leurs passions présentes. Mais, si l'on suppose qu'on voit le péché & la peine l'un près de l'autre, le supplice joint au crime, un feu toujours prêt à punir le coupable ; & qu'en considérant d'un côté le plaisir qui sollicite à mal faire, on découvre en même-tems la main de Dieu levée & en état de châtier celui qui s'abandonne à la tentation ; (car, c'est ce que doit produire un devoir qui est gravé naturellement dans l'ame) cela, dis-je, étant posé, concevez-vous qu'il soit possible que des gens, placés dans ce point de vue, & qui ont une connoissance si distincte & si assurée de tous ces objets, puissent enfreindre hardiment & sans scrupule, une loi qu'ils portent gravée dans leur ame en caracteres ineffaçables, & qui se présentent à eux toute brillante de lumière à mesure qu'ils la violent ? Pouvez-vous comprendre que des hommes, qui lisent au-dedans d'eux-mêmes les ordres d'un législateur tout-puissant, soient, en même-tems, capables de mépriser & fouler aux pieds, avec confiance &

avec plaisir, ses commandemens les plus sacrés ? Enfin , est-il bien possible que , pendant qu'un homme se déclare ouvertement contre une loi *innée* , & contre le souverain législateur qui l'a gravée dans son ame , est-il possible , dis-je , que tous ceux qui le voient le laissent faire sans prendre aucun intérêt à son crime ; que les gouverneurs même du peuple , qui ont la même idée de la loi & de celui qui en est l'auteur , la laissent violer sans faire semblant de s'en appercevoir , sans rien dire , & sans en témoigner aucun déplaisir , ni jeter le moindre blâme sur une telle conduite ?

Nos appétits sont à la vérité des principes actifs , mais ils sont si éloignés de pouvoir passer pour des principes de morale , gravés naturellement dans notre ame , que si nous leur laissions un plein pouvoir de déterminer nos actions , ils nous feroient violer tout ce qu'il y a de sacré dans le monde. Les loix sont comme une digue qu'on oppose à ces desirs déréglés pour en arrêter le cours ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le moyen des récompenses & des peines qui contrebalancent la satisfaction que chacun peut avoir dessein de se procurer

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 199
en transgressant la loi. Si, donc, il y avoit quelque chose de gravé dans l'esprit de l'homme sous l'idée de loi, il faudroit que tous les hommes fussent assurés, d'une maniere certaine & à n'en pouvoir jamais douter, qu'une peine inévitable sera le partage de ceux qui violeront cette loi. Car, si les hommes peuvent ignorer ou révoquer en doute ce qui est *inné*, c'est en vain qu'on nous parle de principes innés, & qu'on en veut faire voir la nécessité. Bien loin qu'ils puissent servir à nous instruire de la vérité & de la certitude des choses, comme on le prétend, nous nous trouverons dans le même état d'incertitude avec ces principes, que s'ils n'étoient point en nous. Une loi innée doit être accompagnée de la connoissance claire & certaine d'une punition indubitable, & assez grande pour faire qu'on ne puisse être tenté de violer cette loi si l'on consulte ses véritables intérêts, à moins qu'en supposant une loi *innée*, on ne veuille supposer aussi un évangile *inné*. Du reste, de ce que je nie qu'il y ait aucune loi innée, on auroit tort d'en conclure que je crois qu'il n'y a que des loix positives. Ce seroit prendre tout-à-

fait mal ma pensée. Il y a une grande différence entre une loi innée & une loi de nature ; entre une vérité gravée originellement dans l'ame , & une vérité que nous ignorons , mais dont nous pouvons acquérir la connoissance en nous servant , comme il faut des facultés que nous avons reçues de la nature. Et pour moi , je crois que ceux qui donnent dans les extrémités opposées , se trompent également , je veux dire ceux qui posent une *loi innée* , & ceux qui nient qu'il y ait aucune loi qui puisse être connue par la lumière de la nature , c'est-à-dire , sans le secours d'une révélation positive.

Ceux qui soutiennent qu'il y a des principes de pratique innés , ne nous disent pas quels sont ces principes.

§. 14. Il est si évident que les hommes ne s'accordent point sur les principes de de pratique , que je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en dire davantage pour faire voir qu'il n'est pas possible de prouver par le consentement général , qu'il n'y ait aucune règle de morale , *innée* : & cela suffit pour faire soupçonner

que la supposition de ces sortes de principes n'est qu'une opinion inventée à plaisir ; puisque ceux qui parlent de ces principes avec tant de confiance , sont si réservés à nous les marquer en détail. C'est pourtant ce qu'on auroit droit d'attendre de ceux qui sont tant de fond sur cette opinion. Leur refus nous donne sujet de nous défier de leurs lumieres ou de leur charité ; puisque soutenant que Dieu a imprimé dans l'ame des hommes les fondemens de leurs connoissances & les regles nécessaires à la conduite de leur vie , ils s'intéressent si peu pour l'instruction de leur prochain , & pour le repos du genre humain si fatalement divisé sur ce sujet , qu'ils négligent de leur montrer quels sont ces principes de spéculation & de pratique. Mais à dire le vrai , s'il y avoit de tels principes , il ne seroit pas nécessaire de les indiquer à personne. Car si les hommes les trouvoient gravés dans leur ame , ils pourroient aisément les distinguer des autres vérités qu'ils viendroient à apprendre dans la suite , & à déduire de ces premières connoissances ce que c'est que ces principes , & combien il y en a. Nous serions aussi assurés de leur nombre

que nous le sommes du nombre de nos doigts; & en ce cas-là, l'on ne manqueroit pas apparemment de les étaler un à un dans tous les systèmes. Mais comme personne, que je sache, n'a encore osé nous donner un catalogue exact de ces principes qu'on suppose *innés*, on ne sauroit blâmer ceux qui doutent de la vérité de cette supposition; puisque ceux-là même qui veulent imposer aux autres la nécessité de croire qu'il y a des propositions innées, ne nous disent point quelles sont ces propositions. Il est aisé de prévoir que si différentes personnes, attachées à différentes sectes, entreprennent de nous donner une liste des principes de pratique qu'ils regardent comme innés, ils ne mettroient dans ce rang que ceux qui, s'accordant avec leurs hypothèses, seroient propres à faire valoir les opinions qui regnent dans leurs écoles ou dans leurs églises particulières: preuve évidente qu'il n'y a point de telles vérités *innées*. Bien plus, une grande partie des hommes sont si éloignés de trouver en eux-mêmes de tels principes de morale *innés*, que dépouillant les hommes de leur liberté, & les changeant par-là en autant de

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 203
machines, ils détruisent non-seulement les regles de morale qu'on veut faire passer pour innées, mais toutes les autres, quelles qu'elles soient, sans laisser aucun moyen de croire qu'il y en ait aucune, à tous ceux qui ne sauroient concevoir qu'une loi puisse convenir à autre chose qu'à un agent libre : de sorte que sur ce fondement on est obligé de rejeter tout principe de vertu, pour ne pouvoir allier la morale avec la nécessité d'agir en machine : deux choses qu'il n'est pas effectivement fort aisé de concilier, ou de faire subsister ensemble.

Examen des principes innés, que propose mylord Herbert.

§. 15. Comme je venois d'écrire ceci, l'on m'apprit que mylord *Herbert* avoit indiqué les principes de morale qu'on prétend être innés, dans son ouvrage intitulé, *DE VERITATE, de la vérité.* J'allai d'abord le consulter, espérant qu'un si habile homme auroit dit quelque chose qui pourroit me satisfaire & terminer toutes mes recherches sur cet article. Dans le chapitre où il traite de l'instinct naturel, *de instinctu*

naturali, page 76, édit. 1656. Voici les six marques auxquelles il dit qu'on peut reconnoître, ce qu'il appelle *notions communes* : 1. *Prioritas*, ou l'avantage de précéder toutes les autres connoissances; 2. *Independentia*, l'indépendance; 3. *Universalitas*, l'universalité; 4. *Certitudo*, la certitude; 5. *Necessitas*, la nécessité, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, ce qui sert à la conservation de l'homme, *quæ faciunt ad hominis conservationem*; 6. *Modus conformationis*, id est, *Affensus nullâ interpositâ morâ*; la maniere dont on reçoit une certaine vérité, c'est-à-dire un prompt consentement qu'on donne sans hésiter le moins du monde. Et sur la fin de son petit traité, (1) *de religione laïci*; il parle ainsi de ces principes innés, page 3 : *Adeo ut non uniuscujusvis religionis confinio arctentur quæ ubique vigent veritates. Sunt enim in ipsâ mente cœlitus descriptæ, nullisque traditionibus, sive scriptis, sive non scriptis obnoxia*; c'est-à-dire, « ainsi ces vé-
 » rités qui sont reçues par-tout, ne sont
 » point resserrées dans les bornes d'une
 » religion particuliere; car, étant gra-

(1) De la religion du laïque.

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 205

» vées dans l'ame, même par le doigt
» de Dieu, elles ne dépendent d'au-
» cune tradition, écrite ou non écrite. »
Et, un peu plus bas, il ajoute : *veritates*
nostra catholica, quæ tanquam indubia Dei
effata, in foro interiori descripta; c'est-
à-dire, « nos vérités catholiques, qui
» sont écrites dans la conscience,
» comme autant d'oracles infailibles
» émanés de Dieu. » Mylord Herbert,
ayant ainsi proposé les caractères des
principes innés ou notions communes,
& ayant assuré que ces principes ont été
gravés dans l'ame des hommes par le
doigt de Dieu, il vient à les proposer,
& les réduit à ces cinq (1) : le premier
est, qu'il y a un Dieu suprême ; le se-
cond, que ce Dieu doit être servi ; le
troisième, que la vertu, jointe avec la
piété, est le culte le plus excellent qu'on
puisse rendre à la Divinité ; le quatrième,
qu'il faut se repentir de ses péchés ; le
cinquième, qu'il y a des peines ou des
récompenses, après cette vie, selon qu'on

(1) 1. Esse aliquod supremum numen ; 2. Numen illud coli debere ; 3. Virtutem cum pietate conjunctam optimam esse rationem cultus divini ; 4. Resipiscendum esse à peccatis ; 5. Dari præmium vel pœnam post hanc vitam transactam.

aura bien ou mal vécu. Quoique je tombe d'accord que ce sont-là des vérités évidentes & d'une telle nature , qu'étant bien expliquées, une créature raisonnable ne peut gueres éviter d'y donner son consentement : je crois pourtant qu'il s'en faut beaucoup que cet auteur fasse voir que ce sont des impressions *innées*, naturellement gravées dans la conscience de tous les hommes : *in foro interiori descripta*. Je me fonde sur quelques observations que j'ai pris la liberté de faire contre son hypothese.

§. 16. Je remarque , en premier lieu , que ces cinq propositions ne sont pas toutes des notions communes, gravées dans nos ames par le doigt de Dieu , ou bien , qu'il y en a beaucoup d'autres qu'il faudroit mettre dans ce rang , si l'on étoit fondé à croire qu'il y en eût aucune qui fût gravée de cette maniere. Car , il y a d'autres propositions , qui , suivant les propres regles de mylord Herbert , ont pour le moins autant de droit à une telle origine , & peuvent aussi bien passer pour *innées*, que quelques-unes de ces cinq qu'il rapporte , comme , par exemple , cette regle de morale : *faites comme vous voudriez qu'il*

7
de pratique ne sont innés. CHAP. II. 207
vous fût fait ; & peut-être cent autres ,
si l'on prenoit la peine de les chercher.

§. 17. En second lieu , toutes les
marques qu'il donne d'un principe *inné* ,
ne sauroient convenir à chacune de ces
cinq propositions. Ainsi , la première ,
la seconde & la troisième de ces mar-
ques ne conviennent pas parfaitement
à aucune de ces propositions : & la pre-
mière , la seconde , la troisième , la qua-
trième & la sixième , quadrent fort mal
à la troisième proposition , à la qua-
trième & à la cinquième. On pourroit
ajouter que nous savons certainement ,
par l'histoire , non-seulement que plu-
sieurs personnes , mais des nations en-
tières regardent quelques-unes de ces
propositions , ou même toutes , comme
douteuses ou comme fausses. Mais , cela
mis à part , je ne saurois voir comment
on peut mettre au nombre des principes
innés la troisième proposition , dont
voici les propres termes : *la vertu , jointe
avec la piété , est le culte le plus excellent
qu'on puisse rendre à la divinité* ; tant le
mot de *vertu* est difficile à entendre ,
tant la signification en est équivoque ,
& la chose qu'il exprime , disputée &
mal-aisée à connoître. D'où il s'ensuit

qu'une telle regle de pratique ne peut qu'être fort peu utile à la conduite de notre vie ; & que , par conséquent , elle n'est nullement propre à être mise au nombre des principes de pratique qu'on prétend être *innés*.

§. 18. Considérons , pour cet effet , cette proposition selon le sens qu'elle peut recevoir ; car , ce qui constitue & doit constituer un principe ou une notion commune , c'est le sens de la proposition & non pas le son des termes qui servent à l'exprimer. Voici la proposition : *la vertu est le culte le plus excellent qu'on puisse rendre à Dieu* , c'est-à-dire ; qui lui est le plus agréable. Or , si l'on prend le mot de *vertu* dans le sens qu'on lui donne le plus communément , je veux dire pour les actions qui passent pour louables selon les différentes opinions qui regnent en différens pays ; tant s'en faut que cette proposition soit évidente , qu'elle n'est pas même véritable. Que si on appelle *vertu* , les actions qui sont conformes à la volonté de Dieu , ou à la regle qu'il a prescrite lui-même , qui est le véritable & le seul fondement de la vertu , à entendre , par ce terme , ce qui est bon & droit en lui-

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 209

même : en ce cas-là rien n'est plus vrai ni plus certain que cette proposition : *la vertu est le culte le plus excellent qu'on puisse rendre à Dieu.* Mais, elle ne sera pas d'un grand usage dans la vie humaine, puisqu'elle ne signifiera autre chose, si-non que *Dieu se plaît à voir pratiquer ce qu'il commande* ; vérité dont un homme peut être entièrement convaincu sans savoir ce que c'est que Dieu commande ; de sorte que, faute d'une connoissance plus déterminée, il se trouvera tout aussi éloigné d'avoir une règle ou un principe de conduite, que si cette vérité-là lui étoit tout-à-fait inconnue. Or, je ne pense pas qu'une proposition qui n'emporte autre chose si-non que *Dieu se plaît à voir pratiquer ce qu'il commande*, soit reçue de bien des gens pour un principe de morale, gravé naturellement dans l'esprit de tous les hommes, quelque véritable & quelque certaine qu'elle soit, puisqu'elle enseigne si peu de chose. Mais, quiconque lui attribuera ce privilège, sera en droit de regarder cent autres propositions comme des principes innés ; car, il y en a plusieurs que personne ne s'est encore avisé de mettre dans ce rang,

qui peuvent y être placées avec autant de fondement que cette première proposition.

On continue d'examiner les principes innés, proposés par mylord Herbert.

§. 19. La quatrième proposition, qui porte que *tous les hommes doivent se repentir de leurs péchés*, n'est pas plus instructive, jusqu'à ce qu'on ait expliqué quelles sont les actions qu'on appelle des *péchés*. Car le mot de *péché*, étant pris (comme il l'est ordinairement) pour signifier en général de mauvaises actions qui attirent quelque châtiment sur ceux qui les commettent : nous donne-t-on un grand principe de morale, en nous disant que nous devons être affligés d'avoir commis, & que nous devons cesser de commettre ce qui ne peut que nous rendre malheureux, si nous ignorons quelles sont ces actions particulières, que nous ne pouvons commettre sans nous réduire dans ce triste état ? Cette proposition est sans doute très-véritable. Elle est aussi très propre à être inculquée dans l'esprit de ceux qu'on suppose avoir ap-

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 211

pris quelles actions sont des péchés dans les différentes circonstances de la vie ; & elle doit être reçue de tous ceux qui ont acquis ces connoissances. Mais, on ne sauroit concevoir que cette proposition ni la précédente, soient des principes *innés*, ni qu'elles soient d'aucun usage, quand bien elles seroient innées ; à moins que la mesure & les bornes précises de toutes les vertus & de tous les vices, n'eussent aussi été gravées dans l'ame des hommes, & ne fussent autant des principes innés ; de quoi l'on a, je pense, grand sujet de douter. D'où je conclus, qu'il ne semble presque pas possible que Dieu ait imprimé, dans l'ame des hommes, des principes conçus en termes vagues, tels que ceux de *vertu* & de *péché*, qui, dans l'esprit de différentes personnes, signifient des choses fort différentes. On ne sauroit, dis-je, supposer que ces sortes de principes puissent être attachés à certains mots, parce qu'ils sont, pour la plupart, composés de termes généraux qu'on ne sauroit entendre, avant que de connoître les idées particulières qu'ils renferment. Car, à l'égard des exemples de pratique, on ne peut en bien juger

que par la connoissance des actions mêmes ; & les regles sur lesquelles ces actions sont fondées doivent être indépendantes des mots , & précéder la connoissance du langage : de sorte qu'un homme doit connoître ces regles , quelle langue qu'il apprenne , le françois , l'anglois , ou le japonnois , dût-il même n'apprendre aucune langue & n'entendre jamais l'usage des mots , comme il arrive aux sourds & aux muets. Quand on aura fait voir que des hommes qui n'entendent aucun langage , & qui n'ont pas appris , par le moyen des loix & des coutumes de leur pays , qu'une partie du culte de Dieu consiste à ne tuer personne , à n'avoir de commerce qu'avec une seule femme , à ne pas faire périr des enfans dans le ventre de leur mere , à ne pas les exposer , à n'ôter point aux autres ce qui leur appartient , quoiqu'on en ait besoin soi-même , mais au contraire à les secourir dans leurs nécessités ; & lorsqu'on vient à violer ces regles , à en rémoigner du repentir , à en être affligé , & à prendre une ferme résolution de ne pas le faire une autre fois ; quand , dis-je , on aura prouvé que ces gens-là connoissent & reçoivent

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 213
actuellement pour regle de leur conduite tous ces préceptes & mille autres semblables , qui sont compris sous ces deux mots *vertu* & *péché*, on sera mieux fondé à regarder ces regles & autres semblables , comme des notions communes & des principes de pratique. Mais, avec tout cela , quand il seroit vrai que tous les hommes s'accorderoient sur les principes de morale, ce consentement universel , donné à des vérités qu'on peut connoître autrement que par le moyen d'une impression naturelle, ne prouveroit pas fort bien que ces vérités fussent effectivement innées ; & c'est-là tout ce que je prétends soutenir.

On objecte que les principes innés peuvent être corrompus.

Réponse à cette objection.

§. 20. Ce seroit inutilement qu'on opposeroit ici ce qu'on a accoutumé de dire : *Que la coutume, l'éducation & les opinions générales de ceux avec qui l'on converse, peuvent obscurcir ces principes de morale qu'on suppose innés, & enfin les effacer entièrement de l'esprit des hommes.*

Car si cette réponse est bonne, elle anéantit la preuve qu'on prétend tirer du consentement universel en faveur des principes innés, à moins que ceux qui parlent ainsi ne s'imaginent que leur opinion particulière, ou celle de leur parti, doit passer pour un consentement général; ce qui arrive assez souvent à ceux qui, se croyant les seuls arbitres du vrai & du faux, ne comptent pour rien les suffrages de tout le reste du genre humain. De sorte que le raisonnement de ses gens-là se réduit à ceci :

« Les principes que tout le genre humain reconnoît pour véritables sont
 » innés: Ceux que les personnes de bon
 » sens reconnoissent sont admis par
 » tout le genre humain: nous & ceux de
 » notre parti sommes des gens de bon
 » sens: donc nos principes sont innés». Plaisante maniere de raisonner qui va tout droit à l'infailibilité! Cependant si l'on ne prend la chose de ce biais, il sera fort difficile de comprendre comment il y a certains principes que tous les hommes reconnoissent d'un commun consentement, quoiqu'il n'y ait aucun de ces principes que la coutume ou l'éducation n'ait effacé de l'esprit de bien des

gens. Ce qui se réduit à ceci, que tous les hommes reçoivent ces principes ; mais que cependant plusieurs personnes les rejettent & refusent d'y donner leur consentement. Et dans le fond, la supposition de ces sortes de premiers principes ne sauroit nous être d'un grand usage ; car, que ces principes soient innés ou non, nous serons dans un égal embarras, s'ils peuvent être altérés ou entièrement effacés de notre esprit par quelque moyen humain, comme par la volonté de nos maîtres & par les sentimens de nos amis ; & tout l'étalage qu'on nous fait de ces premiers principes & de cette *lumière innée*, n'empêchera pas que nous ne nous trouvions dans des ténèbres aussi épaisses, & dans une aussi grande incertitude que s'il n'y avoit point de semblable lumière. Il vaut autant n'avoir aucune règle que d'en avoir une fautive par quelque endroit, ou de ne pas connoître, parmi plusieurs règles différentes & contraires les unes aux autres, quelle est celle qui est droite. Mais, je voudrois bien que les partisans des idées innées me disent si ces principes peuvent ou ne peuvent pas être effacés par l'éducation & par la

coutume. S'ils ne peuvent l'être, nous devons les trouver dans tous les hommes ; & il faut qu'ils paroissent clairement dans l'esprit de chaque homme en particulier. Et s'ils peuvent être altérés par des notions étrangères, ils doivent paroître plus distinctement & avec plus d'éclat, lorsqu'ils sont plus près de leur source, je veux dire dans les enfans & les ignorans, sur qui les opinions étrangères ont fait le moins d'impression. Qu'ils prennent tel parti qu'ils voudront, ils verront clairement qu'il est démenti par des faits constans, & par une continuelle expérience.

On reçoit dans le monde des principes qui se détruisent les uns les autres.

§. 21. J'avouerai sans peine que des personnes de différens pays, d'un tempéramment différent, & qui n'ont pas été élevées de la même manière, s'accordent à recevoir un fort grand nombre d'opinions, comme premiers principes, comme principes irréfragables, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui ne sauroient être véritables, tant à cause de leur absurdité, que parce qu'elles
sont

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 217

sont directement contraires les unes aux autres. Mais , quelque'opposées qu'elles soient à la raison, elles ne laissent pas d'être reçues dans quelque'endroit du monde avec un si grand respect, qu'il se trouve des gens de bon sens en toute autre chose qui aimeroient mieux perdre la vie & tout ce qu'ils ont de plus cher , que de les révoquer en doute , ou de permettre à d'autres de les contester.

Par quels degrés les hommes viennent communément à recevoir certaines choses pour principes.

§. 22. Quelqu'étrange que cela paroisse , c'est ce que l'expérience confirme tous les jours ; & l'on n'en sera pas si fort surpris , si l'on considère par quels degrés il peut arriver que des doctrines qui n'ont pas de meilleures sources que la superstition d'une nourrice ou l'autorité d'une vieille femme , deviennent , avec le tems , & par le consentement des voisins , autant de principes de religion & de morale. Car , ceux qui ont soin de donner , comme ils parlent , de bons principes à leurs enfans , (& il y

Tome I.

K

en a peu qui n'aient fait provision, pour eux-mêmes, de ces sortes de principes, qu'ils regardent comme autant d'articles de foi) leur inspirent les sentimens qu'ils veulent leur faire retenir & professer durant tout le cours de leur vie; & les esprits des enfans, étant alors sans connoissance & indifférens à toute sorte d'opinions, reçoivent les impressions qu'on leur veut donner, semblable à du papier blanc sur lequel on écrit tels caracteres qu'on veut. Etant ainsi imbus de ces doctrines, dès qu'ils commencent à entendre ce qu'on leur dit, ils y sont confirmés dans la suite, à mesure qu'ils avancent en âge, soit par la profession ouverte ou le consentement tacite de ceux parmi lesquels ils vivent, soit par l'autorité de ceux dont la sagesse, la science & la piété, leur sont en singulière recommandation, & qui ne permettent pas qu'on parle jamais de ces doctrines, que comme de vrais fondemens de la religion & des bonnes mœurs. Et voilà comment ces sortes de principes passent enfin pour des vérités incontestables, évidentes, & nées avec nous.

§. 23. A quoi nous pouvons ajouter

que ceux qui ont été instruits de cette maniere , venant à réfléchir sur eux-mêmes , lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison , & ne trouvant rien dans leur esprit de plus vieux que ces opinions , qui leur ont été enseignées avant que leur mémoire tînt , pour ainsi dire , registre de leurs actions , & marquât la date du tems auquel quelque chose de nouveau commençoit à se montrer à eux , ils s'imaginent que *ces pensées , dont ils ne peuvent découvrir en eux la première source , sont assurément des impressions de Dieu & de la nature , & non des choses que les autres hommes leur aient apprises.* Prévenus de cette imagination , ils conservent ces pensées dans leur esprit , & les reçoivent avec la même vénération que plusieurs ont accoutumé d'avoir pour leurs parens , non en vertu d'une impression naturelle , (car , en certains lieux où les enfans sont élevés d'une autre maniere , cette vénération leur est inconnue ;) mais , parce qu'ayant été constamment élevés dans ces idées , & ne se souvenant plus du tems auquel ils ont commencé de concevoir ce respect , ils croient qu'il est naturel.

§. 24. C'est ce qui paroîtra fort vrai-

semblable & presqu'inévitable, si l'on fait réflexion sur la nature de l'homme & sur la constitution des affaires de cette vie. De la maniere que les choses sont établies dans ce monde, la plupart des hommes sont obligés d'employer presque tout leur tems à travailler à leur profession pour gagner leur vie, & ne sauroient néanmoins jouir de quelque repos d'esprit, sans avoir des principes qu'ils regardent comme indubitables, & auxquels ils acquiescent entièrement. Il n'y a personne qui soit d'un esprit si superficiel ou si flottant, qu'il ne se déclare pour certaines propositions qu'il tient pour fondamentales, sur lesquelles il appuie ses raisonnemens, & qu'il prend pour regle du vrai & du faux, du juste & de l'injuste. Les uns n'ont ni assez d'habileté, ni assez de loisir pour les examiner; les autres en sont détournés par la paresse; & il y en a qui s'en abstiennent parce qu'on leur a dit, depuis leur enfance, qu'ils se devoient bien garder d'entrer dans cet examen: de sorte qu'il y a peu de personnes que l'ignorance, la foiblesse d'esprit, les distractions, la paresse, l'éducation ou la légèreté, n'engagent

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 121
à embrasser les principes qu'on leur a
appris, sur la foi d'autrui, sans les exa-
miner.

§. 25. C'est-là, visiblement, l'état
où se trouvent tous les enfans & tous
les jeunes gens; & la coutume, plus
forte que la nature, ne manquant guere
de leur faire adorer, comme autant
d'oracles émanés de Dieu, tout ce qu'elle
a fait entrer une fois dans leur esprit,
pour y être reçu avec un entier acquies-
cement, il ne faut pas s'étonner si, dans
un âge plus avancé, qu'ils sont ou em-
barrassés des affaires indispensables de
cette vie, ou engagés dans les plaisirs,
ils ne pensent jamais sérieusement à
examiner les opinions dont ils sont pré-
venus, particulièrement si l'un de leurs
principes est que *les principes ne doivent
pas être mis en question.* Mais, supposé
même que l'on ait du tems, de l'esprit
& de l'inclination pour cette recherche;
qui est assez hardi pour entreprendre
d'ébranler les fondemens de tous ses
raisonnemens & de toutes ses actions
passées? Qui peut soutenir une pensée
aussi mortifiante qu'est celle de soupçon-
ner que l'on a été pendant long-tems
dans l'erreur? Combien de gens y a-t-il

qui aient assez de hardiesse & de fermeté pour envisager sans crainte les reproches que l'on fait à ceux qui osent s'éloigner du sentiment de leur pays, ou du parti dans lequel ils sont nés ? Et où est l'homme qui puisse se résoudre patiemment à porter les noms odieux de Pyrrhonien, de Déïste & d'Athée, dont il ne peut manquer d'être régalé, s'il témoigne seulement qu'il doute de quelqu'une des opinions communes ? Ajoutez qu'il ne peut qu'avoir encore plus de répugnance à mettre en question ces sortes de principes, s'il croit, comme font la plupart de tous les hommes, que Dieu a gravé ces principes dans son ame pour être la règle & la pierre de touche de toutes ses autres opinions. Et qu'est-ce qui pourroit l'empêcher de regarder ces principes comme sacrés ; puisque de toutes les pensées qu'il trouve en lui, ce sont les plus anciennes, & celles qu'il voit que les autres hommes reçoivent avec le plus de respect ?

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 223

*Comment les hommes viennent , pour
l'ordinaire , à se faire des principes.*

§. 26. Il est aisé de s'imaginer, après cela, comment il arrive que les hommes viennent à adorer les idoles qu'ils ont faites eux-mêmes , à se passionner pour les idées qu'ils se sont rendus familières pendant long-tems, & à regarder, comme des vérités divines , des erreurs & de pures absurdités ; zélés adorateurs de finges & de veaux d'or , je veux dire , de vaines & ridicules opinions , qu'ils regardent avec un souverain respect , jusqu'à disputer , se battre , & mourir pour les défendre :

(1) — quum solos credat habendos,
Esse Deos , quos ipse colit.

« chacun s'imaginant que les dieux qu'il
» sert , sont seuls dignes de l'adoration
» des hommes. » Car , comme les facultés de raisonner , dont on fait presque toujours quelque usage , quoique presque toujours sans aucune circonspection , ne peuvent être mises en ac-

(1) Juvénalis , sat. XV , v. 37 & 38.

tion , faute de fondement & d'appui , dans la plupart des hommes , qui , par paresse ou par distraction , ne découvrent point les véritables principes de la connoissance , ou qui , faute de tems ou de bons secours , ou pour quelque autre raison que ce soit , ne peuvent point les découvrir pour aller chercher eux-mêmes la vérité jusques dans sa source ; il arrive naturellement & d'une manière presqu'inévitable , que ces sortes de gens s'attachent à certains principes qu'ils embrassent sur la foi d'autrui ; de sorte que venant à les regarder comme des preuves de quelque autre chose , ils s'imaginent que ces principes n'ont aucun besoin d'être prouvés. Or , quiconque a admis une fois dans son esprit quelques-uns de ces principes , & les y conserve avec tout le respect qu'on a accoutumé d'avoir pour des principes , c'est-à-dire , sans se hasarder jamais de les examiner , mais en se faisant une habitude de les croire parce qu'il faut les croire ; ceux , dis-je , qui sont dans cette disposition d'esprit , peuvent se trouver engagés par l'éducation & par les coutumes de leur pays , à recevoir pour des *principes innés* les plus grandes

de pratique ne sont innés. CHAP. II. 225
absurdités du monde ; & à force d'avoir
les yeux long tems attachés sur les mê-
mes objets , ils peuvent s'offusquer
la vue jusqu'à prendre des monstres
qu'ils ont forgés dans leur cerveau , pour
des images de la divinité , & l'ouvrage
même de ses mains.

Les principes doivent être examinés.

§. 27. On peut voir aisément , par
ce progrès insensible , comment , dans
cette grande diversité de principes op-
posés , que des gens de tout ordre &
de toute profession reçoivent & défen-
dent comme incontestables , il y en a
tant qui passent pour *innés*. Que si quel-
qu'un s'avise de nier que ce soit-là le
moyen par où la plupart des hommes
viennent à s'assurer de la vérité & de
l'évidence de leurs principes , il aura
peut-être bien de la peine à expliquer ,
d'une autre manière , comment ils em-
brassent des opinions tout-à-fait oppo-
sées , qu'ils croient fortement , qu'ils
soutiennent avec une extrême confiance ,
& qu'ils sont prêts , pour la plupart , de
sceller de leur propre sang. Et , dans le
fond , si c'est-là le privilège des princi-

pes *innés*, d'être reçus sur leur propre autorité, sans aucun examen, je ne vois pas qu'il y ait rien qu'on ne puisse croire, ni comment les principes, que chacun s'est choisis en particulier, pourroient être révoqués en doute. Mais, si l'on dit qu'on peut & qu'on doit examiner les principes, & les mettre, pour ainsi dire, à l'épreuve, je voudrois bien savoir comment des premiers principes, des principes gravés naturellement dans l'ame, peuvent être mis à l'épreuve? Ou du moins qu'il me soit permis de demander à quelles marques & par quels caractères on peut distinguer les véritables principes, les principes *innés*, d'avec ceux qui ne le sont pas, afin que, parmi le grand nombre de principes auxquels on attribue ce privilège, je puisse être à l'abri de l'erreur, dans un point aussi important que celui-là. Cela fait, je serai tout prêt à recevoir avec joie ces admirables propositions, qui ne peuvent être que d'une grande utilité; mais, jusques-là, je suis en droit de douter qu'il y ait aucun principe véritablement *inné*, parce que je crains que le consentement universel, qui est le seul caractère qu'on ait encore produit

de pratique ne sont innés. СНАР. II. 227
pour discerner les principes *innés*, ne
soit pas une marque assez sûre pour me
déterminer en cette occasion, & pour
me convaincre de l'existence d'aucun
principe *inné*. Par tout ce que je viens
de dire, il paroît clairement, à mon
avis, qu'il n'y a point de principe de
pratique dont tous les hommes con-
viennent; & qu'il n'y en a, par consé-
quent, aucun qu'on puisse appeler *inné*

CHAPITRE III.

Autres considérations touchant les principes innés , tant ceux qui regardent la spéculation que ceux qui appartiennent à la pratique.

Des principes ne sauroient être innés , à moins que les idées dont ils sont composés ne le soient aussi.

§. I.

SI ceux qui nous veulent persuader qu'il y a des principes *innés* , ne les eussent pas considérés en gros , mais eussent examiné à part les diverses parties dont sont composées les propositions qu'ils nomment *principes innés* , ils n'auroient pas été , peut-être , si prompts à croire que ces propositions sont effectivement innées ; parce que si les idées dont ces propositions sont composées , ne sont pas *innées* , il est impossible que les propositions elles-mêmes

soient *innées*, ou que la connoissance que nous en avons soit née avec nous. Car, si ces idées ne sont point innées, il y a eu un tems auquel l'ame ne connoissoit point ces principes, qui, par conséquent ne sont point *innés*, mais viennent de quelque autre source. Or, où il n'y a point d'idées, il ne peut y avoir aucune connoissance, aucun assentiment, aucunes propositions mentales ou verbales concernant ces idées.

Les idées, & sur-tout celles qui composent les propositions qu'on appelle principes, ne sont point nées avec les enfans.

§. 2. Si nous considérons avec soin les enfans nouvellement nés, nous n'aurons pas grand sujet de croire qu'ils apportent beaucoup d'idées avec eux en venant au monde. Car, excepté, peut-être, quelques foibles idées de faim, de soif, de chaleur & de douleur qu'ils peuvent avoir senti dans le sein de leur mere, il n'y a nulle apparence qu'ils aient aucune idée établie, & sur-tout de celles qui répondent aux termes dont sont composées ces propositions géné-

rales, qu'on veut faire passer pour *innées*. On peut remarquer comment différentes idées leur viennent ensuite par degrés dans l'esprit, & qu'ils n'en acquièrent justement que celles que l'expérience & l'observation des choses qui se présentent à eux, excitent dans leur esprit; ce qui peut suffire pour nous convaincre que ces idées ne sont pas des caractères gravés originairement dans l'ame.

Preuve de la même vérité.

§. 3. S'il y a quelque principe *inné*, c'est, sans contredit, celui-ci : *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*. Mais, qui pourra se persuader, ou qui osera soutenir que les idées d'*impossibilité* & d'*identité* soient innées? Est-ce que tous les hommes ont ces idées, & qu'ils les portent avec eux en venant au monde? Se trouvent-elles les premières dans les enfans, & précédent-elles dans leur esprit toutes leurs autres connoissances, car, c'est ce qui doit arriver nécessairement si elles sont *innées*? Dira-t-on qu'un enfant a les idées d'*impossibilité* & d'*identité*, avant

que d'avoir celles du *blanc* ou du *noir*, du *doux* ou de l'*amer*, & que c'est de la connoissance de ce principe, qu'il conclut que l'absinthe, dont on frotte le bout des mammelles de sa nourrice, n'a pas le même goût que celui qu'il avoit accoutumé de sentir auparavant, lorsqu'il tettoit? Est-ce la connoissance qu'il a, qu'une chose ne peut pas être, & n'être pas en même-tems; est-ce, dis-je, la connoissance actuelle de cette maxime qui fait qu'il distingue sa nourrice d'avec un étranger, qu'il aime celle-là & évite l'approche de celui-ci? Ou bien, est-ce que l'ame regle sa conduite & la détermination de ses jugemens, sur des idées qu'elle n'a jamais eues? Et l'entendement tire-t-il des conclusions de principes qu'il n'a point encore connus ni compris? Ces mots d'*impossibilité* & d'*identité* marquent deux idées, qui sont si éloignées d'être *innées* & gravées naturellement dans notre ame, que nous avons besoin, à mon avis, d'une grande attention pour les former comme il faut dans notre entendement; & bien loin de naître avec nous, elles sont si fort éloignées des pensées de l'enfance & de la première jeunesse, que si l'on y prend

bien garde, je crois qu'on trouvera qu'il y a bien des hommes faits à qui elles sont inconnues.

L'idée de l'identité n'est point innée.

§. 4. Si l'idée de l'identité (pour ne parler que de celle-ci) est naturelle , & par conséquent si évidente & si présente à notre esprit, que nous devions la connoître dès le berceau, je voudrois bien qu'un enfant de sept ans , ou même un homme de soixante-dix ans, me dît si un homme , qui est une créature composée de corps & d'ame , est le même lorsque son corps est changé: si *Euphorbe* & *Pythagore* , qui avoient eu la même ame, n'étoient qu'un même homme quoiqu'ils eussent vécu éloignés de plusieurs siècles l'un de l'autre : Et, si le coq, dans lequel cette même ame passa ensuite, étoit le même qu'*Euphorbe* & *Pythagore*? Il paroîtra peut-être par l'embarras où il sera de résoudre cette question, que l'idée d'*identité* n'est pas si établie ni si claire , qu'elle mérite de passer pour *innée*. Or, si ces idées, qu'on prétend être *innées*, ne sont ni assez claires ni assez distinctes pour être uni-

verfellement connues & reçues naturellement , elles ne fauroient fervir de fondement à des vérités univerfelles & indubitables ; mais elles feront au contraire une occafion certaine d'une perpétuelle incertitude. Car , fupposé que tout le monde n'ait pas la même idée de l'*identité* que Pythagore & mille de fes feftateurs en ont eu ; quelle eft donc la véritable idée de l'*identité* , celle qui nous eft naturelle & qui eft proprement née avec nous ? Ou bien , y a-t-il deux idées d'*identité* , différentes l'une de l'autre , qui foient pourtant toutes deux innées ?

§. 5. C'eft en vain qu'on répliqueroit à cela que les queftions que je viens de propofer fur l'*identité* de l'homme , ne font que de vaines spéculations : car , quand cela feroit , on ne laifferoit pas d'en pouvoir conclure qu'il n'y a aucune idée innée de l'*identité* dans l'efprit des hommes. D'ailleurs , quiconque confidérera , avec un peu d'attention , la réfurrección des morts , où Dieu fera fortir du tombeau les mêmes hommes qui feront morts auparavant , pour les juger & les rendre heureux ou malheureux , felon qu'ils auront bien ou mal

vécu dans cette vie ; quiconque , dis-je , fera quelque réflexion sur ce qui doit arriver alors à tous les hommes , aura peut-être assez de difficulté à déterminer en lui-même ce qui fait le *même homme* , ou en quoi consiste l'*identité* , & n'aura garde de s'imaginer que lui ou quelqu'autre que ce soit , & les enfans eux-mêmes , en aient naturellement une idée claire & distincte.

Les idées de tout & de partie ne sont point innées.

§. 6. Examinons ce principe mathématique : *le tout est plus grand que sa partie*. Je suppose qu'on le met au nombre des principes *innés* , & je suis assuré qu'il peut y être mis avec autant de raison qu'aucun autre principe que ce soit. Cependant , personne ne peut regarder ce principe comme *inné* , s'il considère que les idées de *tout* & de *partie* qu'il renferme , sont parfaitement relatives , & que les idées positives , auxquelles elles se rapportent proprement & immédiatement , sont celles d'*extension* & de *nombre* , dont ce qu'on nomme *tout* & *partie* ne sont que de simples relations ;

de sorte que si les idées de tout & de partie étoient *innées*, il faudroit que celles d'extension & de nombre le fussent aussi, car il est impossible d'avoir l'idée d'une relation, sans en avoir aucune de la chose même à laquelle cette relation appartient, & sur quoi elle est fondée. Du reste, je laisse à examiner aux partisans des *principes innés*, si les idées d'extension & de nombre sont naturellement gravées dans l'ame de tous les hommes.

L'idée d'adoration n'est pas innée.

§. 7. Une autre vérité, qui est, sans contredit, l'une des plus importantes qui puissent entrer dans l'esprit des hommes, & qui mérite de tenir le premier rang parmi tous les principes de pratique, c'est *que Dieu doit être adoré*. Cependant, elle ne peut en aucune manière passer pour innée, à moins que les idées de *Dieu* & d'*adoration* ne soient aussi innées. Or, que l'idée, signifiée par le terme d'*adoration*, ne soit pas, dans l'entendement des enfans, comme un caractère originairement empreint dans leur ame; c'est de quoi l'on con-

viendra, je pense, fort aisément, si l'on considère qu'il se trouve bien peu d'hommes faits qui en aient une idée claire & distincte. Cela posé, je ne vois pas qu'on puisse imaginer rien de plus ridicule que de dire que les enfans ont une connoissance innée de ce principe de pratique, *Dieu doit être adoré*; mais que pourtant ils ignorent quelle est cette adoration qu'il faut rendre à Dieu, en quoi consiste tout leur devoir. Mais, sans appuyer davantage sur cela, passons outre.

L'idée de Dieu n'est point innée.

§. 8. Si aucune idée peut-être regardée comme *innée*, on doit pour plusieurs raisons recevoir en cette qualité l'idée de Dieu, préférablement à toute autre: car, il est difficile de concevoir comment il pourroit y avoir des principes de morale *innés*, sans une idée innée de ce qu'on nomme *divinité*; parce qu'ôté l'idée d'un législateur, il n'est plus possible d'avoir l'idée d'une loi, & de se croire obligé de l'observer. Or, sans parler des Athées dont les anciens ont fait mention, & qui sont flétris de ce

titre odieux sur la foi de l'histoire, n'a-t-on pas découvert, dans ces derniers siècles, par le moyen de la navigation, des nations entières qui n'avoient aucune idée de Dieu, à (1) la baie de *Soldanie*, dans (2) le *Bresil*, & dans les (3) isles *Caribes*, &c. Voici les propres termes de *Nicolas del Techo*, dans les lettres qu'il écrit (4) du *Paraguay*, touchant la conversion des *Caaigues* : *Reperi eam gentem* (5) *nullum nomen habere, quod Deum & hominis animam significet, nulla sacra habet, nulla idola*; c'est-à-dire, « J'ai trouvé que cette nation n'a aucun mot qui signifie Dieu & l'ame » de l'homme; qu'elle n'observe aucun culte religieux, & n'a aucune idole. » Ces exemples sont pris de nations où la nature inculte a été abandonnée à elle-même sans avoir reçu aucun secours des lettres, de la discipline & de la culture des arts & des

(1) *Rhoe* apud *Thevenot*, pag. 2. *Terry*, p. 17 — 545. *Ovington*, p. 489 — 605.

(2) *Jean de Lery*, chap. 16.

(3) Dans le *Boranday*, *Voyage des Pays Septentrionaux*, par le sieur de la *Martinierre*, p. 310 — 332.

(4) *Ex Paraquaria de Caaiguarum conversione*.

(5) *Relatio triplex de rebus indicis Caaiguarum*.

sciences. Mais, il se trouve d'autres peuples qui, ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-considérable, ne laissent pas d'être privés de l'idée & de la connoissance de Dieu. Bien des gens seront sans doute surpris, comme je l'ai été, de voir que les Siamois sont de ce nombre. Il ne faut, pour s'en assurer, que consulter *la Loubere* (1), Envoyé du Roi de France, *Louis XIV*, dans ce pays-là, lequel (2) ne nous donne pas une idée plus avantageuse à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et si nous ne voulons pas l'en croire, les Missionnaires de la Chine, sans en excepter même les Jésuites, grands Panégyristes des Chinois, qui tous s'accordent unanimement sur cet article, nous convaincront que la secte des *Lettrés*, qui sont le parti dominant, & se tiennent attachés à l'ancienne religion du pays, ils sont tous Athées. Voyez *Navarrette*, & le livre intitulé, *Historia cultûs Sinensium*; Histoire du culte des Chinois.

(1) Du royaume de Siam, tom. 1, part. II, ch. 9, sect. 15, & part. III, ch. 20, sect. 21, & chap. 22, sect. 6.

(2) *Ibid*, part. III, chap. 20, sect. 4, & ch. 23.

Et peut-être que si nous examinions avec soin la vie & les discours de bien des gens , qui ne sont pas si loin d'ici , nous n'aurions que trop de sujet d'appréhender que dans les pays les plus civilisés , il ne se trouve plusieurs personnes qui ont des idées fort foibles & fort obscures d'une divinité , & que les plaintes qu'on fait en chaire du progrès de l'athéisme , ne soient que trop bien fondées. De sorte que , bien qu'il n'y ait que quelques scélérats entièrement corrompus qui aient l'impudence de se déclarer Athées , nous en entendrions , peut être , beaucoup plus qui tiendroient le même langage , si la crainte de l'épée du Magistrat ou les censures de leurs voisins ne leur fermoient la bouche ; tout prêts d'ailleurs à publier aussi ouvertement leur athéisme par leurs discours , qu'ils le font par les déréglemens de leur vie , s'ils étoient délivrés de la crainte du châtiment , & qu'ils eussent étouffé toute pudeur.

§. 9. Mais , supposé que tout le genre humain eût quelque idée de Dieu dans tous les endroits du monde , (quoique l'histoire nous enseigne directement le contraire) il ne s'ensuivroit nulle-

ment de-là que cette idée fût *innée*. Car, quand il n'y auroit aucune nation qui ne désignât Dieu par quelque nom, & qui n'eût quelques notions obscures de cet Etre suprême, cela ne prouveroit pourtant pas que ces notions fussent autant de caracteres gravés naturellement dans l'ame; non plus que les mots de *feu*, de *soleil*, de *chaleur*, ou de *nombre*, ne prouvent point que les idées que ces mots signifient soient *innées*, parce que les hommes connoissent & reçoivent universellement les noms & les idées de ces choses. Comme, au contraire, de ce que les hommes ne désignent Dieu par aucun nom, & n'en ont aucune idée, on n'en peut rien conclure contre l'existence de Dieu, non plus que ce ne seroit pas une preuve qu'il n'y a point d'aimant dans le monde, parce qu'une grande partie des hommes n'ont aucune idée d'une telle chose, ni aucun nom pour la désigner; ou qu'il n'y a point d'especes différentes & distinctes d'anges ou d'êtres intelligens au-dessus de nous, par la raison que nous n'avons point d'idée de ces especes distinctes, ni aucuns noms pour en parler. Comme c'est par le langage ordinaire de chaque
pays

pays que les hommes viennent à faire provision de mots, ils ne peuvent guere éviter d'avoir quelque espece d'idée des choses dont ceux avec qui ils conversent ont souvent occasion de les entretenir sous certains noms : & si c'est une chose qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui intéresse, par quelque endroit, & qui s'imprime dans l'esprit sous l'idée d'une puissance absolue & irrésistible qu'on ne puisse s'empêcher de craindre, une telle idée doit, suivant toutes les apparences, faire de plus fortes impressions & se répandre plus loin qu'aucune autre, sur-tout si c'est une idée qui s'accorde avec les plus simples lumieres de la raison, & qui découle naturellement de chaque partie de nos connoissances. Or, telle est l'idée de Dieu ; car, les marques éclatantes d'une sagesse & d'une puissance extraordinaires paroissent si visiblement dans tous les ouvrages de la création, que toute créature raisonnable qui voudra y faire une sérieuse réflexion, ne sauroit manquer de découvrir l'auteur de toutes ces merveilles ; & l'impression que la

découverte d'un tel être doit faire nécessairement sur l'ame de tous ceux qui en ont entendu parler une seule fois, est si grande & entraîne avec elle une suite de pensées d'un si grand poids, & si propres à se répandre dans le monde, qu'il me paroît tout-à-fait étrange, qu'il puisse se trouver sur la terre une nation entiere d'hommes assez stupides pour n'avoir aucune idée de Dieu : cela, dis-je, me semble aussi surprenant que d'imaginer des hommes qui n'auroient aucune idée des nombres ou du feu.

§. 10. Le nom de Dieu ayant été une fois employé en quelque endroit du monde pour signifier un être suprême, tout-puissant, tout-sage, & invisible, la conformité qu'une telle idée a avec les principes de la raison, & l'intérêt des hommes qui les portera toujours à faire souvent mention de cette idée, doivent la répandre nécessairement fort loin, & la faire passer dans toutes les générations suivantes. Mais supposé que *ce mot soit généralement connu*, & que cette partie du genre humain, qui est peu accoutumée à penser, y ait attaché *quelques idées vagues & imparfaites*, il

de principes innés. CHAP. III. 243
ne s'ensuit nullement de-là que l'idée de Dieu soit innée. Cela prouveroit tout au plus, que ceux qui auroient fait cette découverte, se feroient servis comme il faut de leur raison, qu'ils auroient fait des réflexions sérieuses sur les causes des choses, & les auroient rapportées à leur véritable origine; de sorte que cette importante notion ayant été communiquée par leur moyen à d'autres hommes moins spéculatifs, & ceux-ci l'ayant une fois reçue, il ne pouvoit guere arriver qu'elle se perdît jamais.

Que l'idée de Dieu n'est point innée.

§. II. C'est-là tout ce qu'on pourroit conclure de l'idée de Dieu, s'il étoit vrai qu'elle se trouvât universellement répandue dans l'esprit de tous les hommes, & que dans tous les pays du monde, elle fût généralement reçue de tout homme qui seroit parvenu à un âge mûr; car le consentement général de tous les hommes à reconnoître un Dieu, ne s'étend pas plus loin, à mon avis. Que si l'on soutient qu'un tel consentement suffit pour prouver que l'idée de Dieu est innée, on en pourra tout

aussi-bien conclure que l'idée du *feu* est innée; parce qu'on peut, à ce que je crois, assurer positivement qu'il n'y a personne dans le monde qui ait quelque idée de *Dieu*, qui n'ait aussi l'idée du *feu*. Or je suis certain qu'une colonie de jeunes enfans qu'on enverroit dans une isle où il n'y auroit point de feu, n'auroient absolument aucune idée du feu, ni aucun nom pour le désigner, quoique ce fût une chose généralement connue par-tout ailleurs. Et peut-être ces enfans seroient-ils aussi éloignés d'avoir aucun nom ou aucune idée pour exprimer la divinité, jusqu'à ce que quelqu'un d'entr'eux s'avisât d'appliquer son esprit à la considération de ce monde & des causes de tout ce qu'il contient, par où il parviendroit aisément à l'idée d'un Dieu. Après quoi il n'auroit pas plutôt fait part aux autres de cette découverte que la raison & le penchant naturel qui les porteroit à réfléchir sur un tel objet, la répandroient ensuite, & la provigneroient, pour ainsi dire, au milieu d'eux.

Il est convenable à la bonté de Dieu que tous les hommes aient une idée de cet Etre suprême : donc, Dieu a gravé cette idée dans l'ame de tous les hommes.

Réponse à cette objection.

§. 12. Mais on réplique à cela que c'est une chose convenable à la bonté de Dieu, d'imprimer dans l'ame des hommes des caractères & des idées de lui-même, pour ne les pas laisser dans les ténèbres & dans l'incertitude à l'égard d'un article qui les touche de si près, comme aussi pour s'assurer à lui-même les respects & les hommages qu'une créature intelligente, telle que l'homme, est obligée de lui rendre. D'où l'on conclut qu'il n'a pas manqué de le faire.

Si cet argument a quelque force, il prouvera beaucoup plus que ceux qui s'en servent en cette occasion ne se l'imaginent. Car si nous pouvons conclure que Dieu a fait pour les hommes tout ce que les hommes jugeront leur être le plus avantageux, parce qu'il est convenable à sa bonté d'en user ainsi ; il s'en-

suivra de-là, non-seulement que Dieu a imprimé dans l'ame des hommes une idée de lui-même ; mais qu'il y a empreint nettement & en beaux caracteres tout ce que les hommes doivent savoir ou croire de cet être suprême, tout ce qu'ils doivent faire pour obéir à ses ordres, & qu'il leur a donné une volonté & des affections qui y sont entièrement conformes ; car tout le monde conviendra sans peine, qu'il est beaucoup plus avantageux aux hommes de se trouver dans cet état, que d'être dans les ténèbres à chercher la lumière & la connoissance comme à tâtons, ainsi que *S. Paul* nous représente tous les Gentils *act. XVII, 27*, & que d'éprouver une perpétuelle opposition entre leur volonté & leur entendement, entre leurs passions & leur devoir. Je crois pour moi que c'est raisonner fort juste que de dire, *Dieu qui est infiniment sage, a fait une chose d'une telle maniere : donc elle est très-bien faite.* Mais il me semble que c'est présumer un peu trop de notre propre sagesse, que de dire *Je crois que cela seroit mieux ainsi : donc Dieu l'a ainsi fait.* Et à l'égard du point en question, c'est en vain qu'on prétend prouver sur

ce fondement, que Dieu a gravé certaines idées dans l'ame de tous les hommes, puisque l'expérience nous montre clairement qu'il ne l'a point fait. Mais Dieu n'a pourtant pas négligé les hommes, quoiqu'il n'ait pas imprimé dans leur ame ces idées & ces caracteres originaux de connoissance, parce qu'il leur a donné d'ailleurs des facultés qui fussent pour leur faire découvrir toutes les choses nécessaires à un être tel que l'homme, par rapport à sa véritable destination. Et je me fais fort de montrer qu'un homme peut, sans le secours d'aucuns principes innés, parvenir à la connoissance d'un Dieu & des autres choses qu'il lui importe de connoître, s'il fait un bon usage de ses facultés naturelles. Dieu ayant doué l'homme des facultés de connoître qu'il possède n'étoit pas plus obligé par sa bonté, à graver dans son ame les notions innées dont nous avons parlé jusqu'ici, qu'à lui bâtir des ponts ou des maisons après lui avoir donné la raison des mains & des matériaux. Cependant il y a des peuples dans le monde qui, quoique ingénieux d'ailleurs, n'ont ni ponts, ni maisons, ou qui en font

fort mal pourvus , comme il y en a d'autres qui n'ont absolument aucune idée de Dieu , ni aucuns principes de morale , ou qui , du moins , n'en ont que de fort mauvais. La raison de cette ignorance , dans ces deux rencontres , vient de ce que les uns & les autres n'ont pas employé leur esprit , leurs facultés & leurs forces avec toute l'industrie dont ils étoient capables ; mais qu'ils se sont contentés des opinions , des coutumes & des usages établis dans leurs pays , sans regarder plus loin. Si vous ou moi étions nés dans la Baye de *Soldanie* , nos pensées & nos idées n'auroient pas été peut-être plus parfaites que les idées & les pensées grossières des *Hottentos* qui y habitent ; & si *Apo-chancana* , roi de *Virginie* eût été élevé en Angleterre , peut-être auroit-il été aussi habile théologien & aussi grand mathématicien que qui que ce soit dans ce royaume. Toute la différence qu'il y a entre ce roi & un anglois plus intelligent , consiste simplement en ce que l'exercice de ses facultés a été borné aux manieres , aux usages & aux idées de son pays , sans que son esprit ait été jamais poussé plus loin , ni appliqué à

d'autres recherches ; de sorte que s'il n'a eu aucune idée de Dieu , ce n'est que pour n'avoir pas suivi le fil des pensées qui l'y auroient conduit infailiblement.

Les idées de Dieu sont différentes en différentes personnes.

§. 13. Je conviens que s'il y avoit quelque idée naturellement empreinte dans l'ame des hommes , nous avons droit de penser que ce devroit être l'idée de celui qui les a faits , laquelle feroit comme une marque que Dieu auroit imprimée lui-même sur son propre ouvrage , pour faire souvenir les hommes qu'ils sont dans sa dépendance , & qu'ils doivent obéir à ses ordres. C'est par-là , dis-je , que devroient éclater les premiers rayons de la connoissance humaine. Mais combien se passe-t-il de temps avant qu'une telle idée puisse paroître dans les enfans ? Et lorsqu'on vient à la découvrir , qui ne voit qu'elle ressemble beaucoup plus à une opinion ou une idée qui vient du maître de l'enfant , qu'à une notion qui représente directement le véritable

Dieu ? Quiconque observera le progrès par lequel les enfans parviennent à la connoissance qu'ils ont , ne manquera pas de reconnoître que les objets qui se présentent premièrement à eux , & avec qui ils ont , pour ainsi dire , le plus de familiarité , sont les premières impressions dans leur entendement , sans qu'on puisse y trouver la moindre trace d'aucune autre impression que ce soit. Il est aisé de remarquer , outre cela , comment leurs pensées ne se multiplient qu'à mesure qu'ils viennent à connoître une plus grande quantité d'objets sensibles , à en conserver les idées dans leur mémoire , & à se faire une habitude de les assembler , de les étendre & de les combiner en différentes manieres. Je montrerai dans la suite comment par ces différens moyens ils viennent à former dans leur esprit l'idée *d'un Dieu*.

§. 14. Peut-on se figurer que les idées que les hommes ont de Dieu soient autant de caracteres de cet être suprême qu'il ait gravés dans leur ame de son propre doigt , quand on voit que dans un même pays les hommes qui le désignent par un seul & même nom , ne

laissent pas d'en avoir des idées fort différentes, souvent diamétralement opposées, & tout-à-fait incompatibles? Dira-t-on qu'ils ont une idée innée de Dieu, dès-là seulement qu'ils s'accordent sur le nom qu'ils lui donnent?

§. 15. Mais quelle vraie ou même supportable idée de Dieu pourroit-on trouver dans l'esprit de ceux qui reconnoissoient & adoroient deux ou trois cent Dieux? Dès-là qu'ils en reconnoissoient plus d'un, ils faisoient voir d'une manière claire & incontestable que Dieu leur étoit inconnu, & qu'ils n'avoient aucune véritable idée de cet être suprême, puisqu'ils lui ôtoient l'unité, l'infinité & l'éternité. Si nous ajoutons à cela les idées grossières qu'ils avoient d'un Dieu corporel, idées qu'ils exprimoient par les images & les représentations qu'ils faisoient de leurs Dieux; si nous considérons les amours, les mariages, les impudicités, les débauches, les querelles & les autres bassesses qu'ils attribuoient à leurs divinités, quelle raison pourrons-nous avoir de croire que le monde payen, c'est-à-dire, la plus grande partie du genre humain, ait eu dans l'esprit des

idées de Dieu, que Dieu lui-même ait eu soin d'y graver, de peur qu'ils ne tombassent dans l'erreur sur son sujet? Que si ce consentement universel qu'on presse si fort, prouve qu'il y a quelque idée innée de Dieu, elle ne signifiera autre chose, sinon que Dieu a gravé dans l'ame de tous les hommes qui parlent le même langage, un nom pour le désigner, mais sans attacher à ce nom aucune idée de lui-même : puisque ces peuples qui conviennent du nom ont en même tems des idées fort différentes touchant la chose signifiée. Si l'on m'oppose que par cette diversité de dieux que les payens adoroient, ils n'avoient en vue que d'exprimer figurément les différens attributs de cet être incompréhensible, ou les différens emplois de sa providence : je réponds que, sans m'amuser ici à rechercher ce qu'étoient ces différens dieux dans leur première origine, je ne crois pas que personne ose dire que le vulgaire les ait regardés comme de simples attributs d'un seul Dieu. Et en effet, sans recourir à d'autres témoignages, on n'a qu'à consulter le voyage de l'évêque de *Berite*) chap. XIII.) pour être convaincu que la théo-

logie des *Siamois* admet ouvertement la pluralité des dieux, ou plutôt, comme le remarque judicieusement *l'abbé de Choisy* dans son * *Journal du voyage de Siam*, qu'elle consiste proprement à ne reconnoître aucun Dieu.

§. 16. Si l'on dit que parmi toutes les nations du monde, les sages ont eu de véritables idées de l'unité & de l'infinité de Dieu, j'en tombe d'accord. Mais sur cela je remarque deux choses.

La première, c'est que cela exclut l'universalité de consentement à l'égard de tout ce qui concerne Dieu, excepté son nom; car ces sages étant en fort petit nombre, un-peut-être entre mille, cette universalité se trouve resserrée dans des bornes fort étroites.

Je dis en second lieu, qu'il s'ensuit clairement de-là que les idées les plus parfaites que les hommes aient de Dieu, n'ont pas été naturellement gravées dans leur ame, mais qu'ils les ont acquises par leur méditation, & par un légitime usage de leurs facultés; puisqu'en différens lieux du monde les personnes sages

& appliquées à la recherche de la vérité, se sont fait des idées justes sur ce point, aussi-bien que sur plusieurs autres, par le soin qu'ils ont pris de faire un bon usage de leur raison, pendant que d'autres, croupissant dans une lâche négligence, (& ç'a toujours été le plus grand nombre) ont formé leurs idées au hasard, sur la commune tradition, & sur les notions vulgaires, sans se mettre fort en peine de les examiner. Ajoutez à cela, que si l'on a droit de conclure que l'idée de Dieu soit innée, de ce que tous les gens sages en ont eu cette idée, la vertu doit aussi être innée, parce que les gens sages en ont toujours eu une véritable idée.

Tel étoit visiblement le cas où se trouvoient tous les payens : & quelque soin qu'on ait pris parmi les juifs, les chrétiens & les mahométans qui ne reconnoissent qu'un seul Dieu, de donner de véritables idées de ce souverain être, cette doctrine n'a pas si fort prévalu sur l'esprit des peuples, imbus de ces différentes religions, pour faire qu'ils aient une véritable idée de Dieu & qu'ils en aient tous la même idée. Combien trouveroit-on de gens, même

parmi nous, qui se représentent Dieu assis dans les cieux sous la figure d'un homme, & qui s'en forment plusieurs autres idées absurdes & tout-à-fait indignes de cet être souverainement parfait? Il y a eu parmi les chrétiens, aussi bien que parmi les turcs, des sectes entières qui ont soutenu fort sérieusement que Dieu étoit corporel & de forme humaine; & quoiqu'à présent on ne trouve guere de personnes parmi nous qui fassent profession ouverte d'être *Antropomorphites*, (j'en ai pourtant vu qui me l'ont avoué) (1) je crois que, qui voudroit s'appliquer à le rechercher, trouveroit parmi les chrétiens ignorans & mal instruits, bien des gens de cette opinion. Vous n'avez qu'à vous

(1) Cette réflexion de M. Locke, me fait souvenir de ce que me dit, il y a quelque tems une personne de bonne maison, dont l'éducation n'a point été négligée, & qui ne manque pas d'esprit. Étant venu à parler, devant elle, de la toute-présence de Dieu, elle s'avisa de me soutenir que Dieu n'étoit pas sur la terre pendant le déluge de Noé. Cette objection me surprit; & je lui demandai sur quoi elle étoit fondée. C'est, me repliqua-t-on, que si Dieu eût été alors sur la terre, il se seroit noyé. Suivant cette personne, Dieu a certainement un corps, & qui ressemble si fort au nôtre, qu'il ne sauroit se conserver dans l'eau comme celui des poissons.

entretenir sur cet article avec le simple peuple de la campagne , sans presque aucune distinction d'âge, & avec les jeunes gens , sans faire presque aucune différence de condition, & vous trouverez que, bien qu'ils aient fort souvent le nom de DIEU dans la bouche, les idées qu'ils attachent à ce mot sont pourtant si étranges, si grotesques, si basses & si pitoyables, que personne ne pourroit se figurer qu'ils les aient apprises d'un homme raisonnable; tant s'en faut que ce soient des caractères qui aient été gravés dans leur ame par le propre doigt de Dieu. Et dans le fond, je ne vois pas que Dieu déroge plus à sa bonté en n'ayant point imprimé dans nos ames des idées de lui-même qu'en nous envoyant tout nus dans ce monde sans nous donner des habits, ou en nous faisant naître sans la connoissance innée d'aucun art. Car, étant doués des facultés nécessaires pour apprendre à pourvoir nous mêmes à tous nos besoins, c'est faute d'industrie & d'application de notre part, & non un défaut de bonté de la part de Dieu, si nous en ignorons les moyens. Il est aussi certain qu'il y a un Dieu, qu'il est certain que

les angles opposés , qui se font par l'intersection de deux lignes droites , sont égaux. Et il n'y eut jamais de créature raisonnable qui se soit appliquée sincèrement à examiner la vérité de ces deux propositions , qui ait manqué d'y donner son consentement. Cependant , il est hors de doute qu'il y a bien des hommes qui , n'ayant pas tourné leurs pensées de ce côté-là , ignorent également ces deux vérités. Que si quelqu'un juge à propos de donner à cette disposition où sont tous les hommes de découvrir un Dieu, s'ils s'appliquent à rechercher les preuves de son existence , le nom de consentement universel , qui , sûrement , n'emporte autre chose dans cette rencontre , je ne m'y oppose pas. Mais , un tel consentement ne sert non plus à prouver que l'idée de Dieu soit innée , qu'il le prouve à l'égard de l'idée de ces angles dont je viens de parler.

Si l'idée de Dieu n'est pas innée, aucune autre idée ne peut-être regardée en cette qualité.

§. 17. Puis donc que, quoique la connoissance de Dieu soit l'une des découvertes qui se présentent le plus naturellement à la raison humaine, l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas innée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour *innée*. Car, si Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame, autant que notre foible entendement est capable de recevoir l'impression d'un objet infini & qui est si fort au-dessus de notre portée. Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire passer pour *innés*. Et,

pour moi, je ne puis m'empêcher de dire que je n'en saurois voir aucun de cette espece, quelque soin que j'aie pris pour cela; & que je serois bien-aïse que quelqu'un voulût m'apprendre sur ce point, ce que je n'ai pu découvrir de moi-même.

L'idée de la substance n'est pas innée.

§. 18. J'avoue qu'il y a une autre idée qu'il seroit généralement avantageux aux hommes d'avoir, parce que c'est le sujet général de leurs discours, où ils font entrer cette idée comme s'ils la connoissoient effectivement : je veux parler de l'idée de la *substance*, que nous n'avons ni ne pouvons avoir par voie de *sensation* ou de *réflexion*. Si la nature se chargeoit du soin de nous donner quelques idées, nous aurions sujet d'espérer que ce seroient celles que nous ne pouvons point acquérir nous-mêmes par l'usage de nos facultés. Mais, nous voyons, au contraire, que parce que cette idée ne nous vient pas par les mêmes voies que les autres idées, nous ne la connoissons point du tout d'une maniere distincte : de sorte que

le mot de *substance* n'emporte autre chose à notre égard, qu'un certain sujet indéterminé que nous ne connoissons point, c'est-à-dire, quelque chose dont nous n'avons aucune idée particulière, distincte & positive, mais que nous regardons comme le (1) *soutien* des idées que nous connoissons.

Nulles propositions ne peuvent être innées, parce qu'il n'y a point d'idées qui soient innées.

§. 19. Quoi qu'on dise donc des *principes innés*, tant de ceux qui regardent la *spéculation*, que de ceux qui appartiennent à la *pratique*, on seroit aussi bien fondé à soutenir qu'un homme auroit cent francs dans sa poche, argent comptant, quoiqu'on niât qu'il n'y eût ni denier, ni sou, ni écu, ni aucune piece de monnoie qui pût faire cette somme; on seroit, dis-je, tout aussi bien

(1) *Substratum* : L'auteur a employé ce mot latin dans cet endroit, ne croyant pas trouver un mot anglois qui exprimât si bien sa pensée. Le françois n'en fournit pas non plus de si propre à mon avis; c'est pourquoi je le conserve ici pour faire mieux comprendre ce que j'ai mis dans le texte.

fondé à dire cela, qu'à se figurer que certaines propositions sont *innées*, quoiqu'on ne puisse supposer en aucune maniere que les idées dont elles sont composées soient *innées* ; car, en plusieurs rencontres, d'où que viennent les idées, on reçoit nécessairement des propositions qui expriment la *convenance* ou la *disconvenance* de certaines idées. Quiconque a, par exemple, une véritable idée de Dieu & du culte qu'on lui doit rendre, donnera son consentement à cette proposition, *Dieu doit être servi*, si elle est exprimée dans un langage qu'il entende ; & tout homme raisonnable, qui n'y a pas fait réflexion aujourd'hui, sera prêt à la recevoir demain sans aucune difficulté. Or, nous pouvons fort bien supposer qu'un million d'hommes manquent aujourd'hui de l'une de ces idées ou de toutes deux ensemble. Car, posé le cas que les sauvages, & la plus grande partie des paysans, aient effectivement des idées de Dieu & du culte qu'on lui doit rendre, (ce qu'on n'osera jamais soutenir, si on entre en conversation avec eux sur ces matieres) je crois du moins qu'on ne sauroit supposer qu'il y ait beaucoup

d'enfans qui aient ces idées. Cela étant, il faut que les enfans commencent à les avoir dans un certain tems, quel qu'il soit; & ce sera alors qu'ils commenceront aussi à donner leur consentement à cette proposition, pour n'en plus douter. Mais, un tel consentement, donné à une proposition dès qu'on l'entend pour la première fois, ne prouve pas plus que les idées qu'elle contient sont *innées*; qu'il prouve qu'un aveugle de naissance, à qui on lèvera demain les cataractes, avoit des idées *innées* du soleil, de la lumière, du safran ou du jaune, parce que dès que sa vue sera éclaircie, il ne manquera pas de donner son consentement à ces deux propositions : *le soleil est lumineux, le safran est jaune*. Or, si un tel consentement ne prouve point que les idées dont ces propositions sont composées soient *innées*, il prouve encore moins que ces propositions le soient. Que si quelqu'un a des idées *innées*, je serois bien-aise qu'il voulût prendre la peine de me dire quelles sont ces idées, & combien il en connoît de cette espèce.

Il n'y a point d'idées innées dans la mémoire.

§. 20. A quoi j'ajouterai que s'il y a des idées *innées*, qui soient dans l'esprit, sans que l'esprit y pense actuellement, il faut, du moins, qu'elles soient dans la mémoire, d'où elles doivent être tirées par voie de réminiscence, c'est-à-dire, être connues, lorsqu'on en rappelle le souvenir, comme autant de perceptions qui ont été auparavant dans l'ame, à moins que la réminiscence ne puisse subsister sans réminiscence. Car, se ressouvenir d'une chose, c'est l'apercevoir par mémoire ou par une conviction intérieure, qui nous fasse sentir que nous avons eu auparavant une connoissance ou une perception particulière de cette chose. Sans cela, toute idée, qui vient dans l'esprit, est nouvelle, & n'est point aperçue par voie de réminiscence; car, cette persuasion où l'on est intérieurement qu'une telle idée a été auparavant dans notre esprit, est proprement ce qui distingue la réminiscence de toute autre manière de penser. Toute idée que l'es-

prit n'a jamais apperçue, n'a jamais été dans l'esprit; & toute idée qui est dans l'esprit, est, ou une perception actuelle, ou bien, ayant été actuellement apperçue, elle est en telle sorte dans l'esprit qu'elle peut redevenir une perception actuelle par le moyen de la mémoire. Lorsqu'il y a dans l'esprit une perception actuelle de quelque idée sans mémoire, cette idée paroît tout-à-fait nouvelle à l'entendement : & lorsque la mémoire rend quelque idée actuellement présente à l'esprit, c'est en faisant sentir intérieurement que cette idée a été actuellement dans l'esprit, & qu'elle ne lui étoit pas tout-à-fait inconnue. J'en appelle à ce que chacun observe en soi-même, pour savoir si cela n'est pas ainsi; & je voudrois bien qu'on me donnât un exemple de quelque idée, prétendue *innée*, que quelqu'un pût rappeler dans son esprit comme une idée déjà connue, avant que d'en avoir reçu aucune impression par les voies dont nous parlerons dans la suite : car, encore un coup, sans ce sentiment intérieur d'une perception qu'on ait déjà eue, il n'y a point de réminiscence, & on ne sauroit dire d'aucune idée qui
vient

vient dans l'esprit sans cette conviction qu'on s'en ressouvienne, ou qu'elle forte de la mémoire, ou qu'elle soit dans l'esprit avant qu'elle commence de se montrer actuellement à nous. Lorsqu'une idée n'est pas actuellement présente à l'esprit ou en réserve, pour ainsi dire, dans la mémoire, elle n'est point du tout dans l'esprit, & c'est comme si elle n'y avoit jamais été. Supposons un enfant qui ait l'usage de ses yeux jusqu'à ce qu'il connoisse & distingue les couleurs, mais qu'alors les cataractes, venant à fermer l'entrée à la lumière, il soit quarante ou cinquante ans sans rien voir absolument, & que pendant tout ce tems-là il perde entièrement le souvenir des idées des couleurs qu'il avoit eues auparavant. C'étoit-là justement le cas où se trouvoit un aveugle auquel j'ai parlé une fois, qui, dès l'enfance, avoit été privé de la vue par la petite vérole, & n'avoit aucune idée des couleurs, non plus qu'un aveugle né. Je demande si un homme, dans cet état-là, a dans l'esprit quelque idée des couleurs, plutôt qu'un aveugle né? Je ne crois pas que personne dise que l'un ou l'autre en aient absolument

aucune. Mais, qu'on leve les cataractes de celui qui est devenu aveugle, il aura de nouveau des idées des couleurs, qu'il ne se souvient nullement d'avoir eues : idées que la vue qu'il vient de recouvrer, fera passer dans son esprit, sans qu'il soit convaincu en lui-même de les avoir connues auparavant : après quoi, il pourra les rappeler & se les rendre comme présentes à l'esprit au milieu des ténèbres. Et c'est à l'égard de toutes ces idées des couleurs qu'on peut rappeler dans l'esprit, quoiqu'elles ne soient pas présentes aux yeux, qu'on dit qu'étant dans la mémoire elles sont aussi dans l'esprit. D'où je conclus : que toute idée qui est dans l'esprit, sans être actuellement présente à l'esprit, n'y est qu'en tant qu'elle est dans la mémoire : que si elle n'est pas dans la mémoire, elle n'est point dans l'esprit ; & que si elle est dans la mémoire, elle ne peut devenir actuellement présente à l'esprit, sans une perception qui fasse connoître que cette idée procède de la mémoire, c'est-à-dire, qu'on l'a auparavant connue, & qu'on s'en ressouvient présentement. Si donc il y a des idées *innées*, elles doivent être dans la mémoire, ou bien on

ne sauroit dire qu'elles soient dans l'esprit ; & si elles sont dans la mémoire, elles peuvent être retracées à l'esprit sans qu'aucune impression extérieure précède ; & toutes les fois qu'elles se présentent à l'esprit, elles produisent un sentiment de réminiscence, c'est-à-dire, qu'elles portent avec elles une perception qui convainc intérieurement l'esprit, qu'elles ne lui sont pas entièrement nouvelles. Telle étant la différence qui se trouve constamment entre ce qui est & ce qui n'est pas dans la mémoire ou dans l'esprit, tout ce qui n'est pas dans la mémoire est regardé comme une chose entièrement nouvelle, & qui étoit auparavant tout-à-fait inconnue, lorsqu'il vient à se présenter à l'esprit : au contraire, ce qui est dans la mémoire ou dans l'esprit ne paroît point nouveau, lorsqu'il vient à paroître par l'intervention de la mémoire ; mais l'esprit le trouve en lui-même, & connoît qu'il y étoit auparavant. On peut éprouver par-là s'il y a aucune idée dans l'esprit avant l'impression faite par *sensation* ou par *réflexion*. Du reste, je voudrois bien voir un homme qui, étant parvenu à l'âge de raison, ou dans quel-

que autre tems que ce soit, se ressouvînt de quelqu'une de ces idées qu'on prétend être *innées*; & auquel elles n'auroient jamais paru nouvelles depuis sa naissance. Que si quelqu'un prétend soutenir qu'il y a dans l'esprit des idées qui ne sont pas dans la mémoire, je le prierai de s'expliquer, & de me faire comprendre ce qu'il entend par-là.

Les principes qu'on veut faire passer pour innés, ne le sont pas parce qu'ils sont de peu d'usage ou d'une évidence peu sensible.

§. 21. Outre ce que j'ai déjà dit, il y a une autre raison qui me fait douter si ces principes, que je viens d'examiner, ou quelque'autre que ce soit, sont véritablement *innés*. Comme je suis pleinement convaincu que Dieu, qui est infiniment sage, n'a rien fait qui ne soit parfaitement conforme à son infinie sagesse, je ne saurois voir pourquoi l'on devroit supposer que Dieu imprime certains principes universels dans l'ame des hommes, puisque *les principes de spéculation qu'on prétend être innés, ne sont pas d'un fort grand usage, & que*

ceux qui concernent la pratique ne sont point évidens par eux-mêmes ; & que les uns ni les autres ne peuvent être distingués de quelques autres vérités qui ne sont pas reconnues pour innées. Car, pourquoi Dieu auroit-il gravé de son propre doigt, dans l'ame des hommes, des caracteres qui n'y paroissent pas plus nettement que ceux qui y sont introduits dans la suite, ou qui même ne peuvent être distingués de ces derniers ? Que si quelqu'un est persuadé qu'il y a effectivement des idées & des propositions innées, qui, par leur clarté & leur utilité, peuvent être distinguées de tout ce qui vient de dehors dans l'esprit, & dont on a une connoissance acquise, il n'aura pas de peine à nous dire quelles sont ces propositions & ces idées, & alors tout le monde sera capable de juger si elles sont véritablement *innées* ou non. Car, s'il y a de telles idées qui soient visiblement différentes de toute autre perception ou connoissance, chacun pourra s'en convaincre par lui-même. J'ai déjà parlé de l'évidence des maximes qu'on suppose innées ; & j'aurai occasion de parler plus au long de leur utilité.

La différence des découvertes que font les hommes , dépend du différent usage qu'ils font de leurs facultés.

§. 22. Pour conclure : il y a quelques idées qui se présentent d'abord comme d'elles-mêmes à l'entendement de tous les hommes, & certaines vérités qui résultent de quelques idées, dès que l'esprit joint ces idées ensemble pour en faire des propositions. Il y a d'autres vérités qui dépendent d'une suite d'idées disposées en bon ordre, de l'exakte comparaison qu'on en fait, & de certaines déductions faites avec soin, sans quoi l'on ne peut les découvrir, ni leur donner son consentement. Certaines vérités de la première espèce ont été regardées mal-à-propos comme *innées*, parce qu'elles sont reçues généralement & sans peine. Mais la vérité est, que les idées, quelles qu'elles soient, ne sont pas plus nées avec nous, que les arts & les sciences, quoiqu'il y en ait effectivement quelques-unes qui se présentent plus aisément à notre esprit que d'autres, & qui, par conséquent, sont plus généralement reçues, bien qu'au

reste elles ne viennent à notre connoissance, qu'en conséquence de l'usage que nous faisons des organes de notre corps & des facultés de notre ame; *Dieu ayant donné aux hommes des facultés & des moyens pour découvrir, recevoir & retenir certaines vérités, selon qu'ils se servent de ces facultés & de ces moyens dont il les a pourvus.* L'extrême différence qu'on trouve entre les idées des hommes, vient du différent usage qu'ils font de leurs facultés. Les uns, recevant les choses sur la foi d'autrui, (& ceux-là font le plus grand nombre) abusent de ce pouvoir qu'ils ont de donner leur consentement à telle ou telle chose, en soumettant lâchement leur esprit à l'autorité des autres, dans des points qu'il est de leur devoir d'examiner eux-mêmes avec soin, au lieu de les recevoir aveuglément avec une foi implicite. D'autres n'appliquent leur esprit qu'à un certain petit nombre de choses dont ils acquierent une assez grande connoissance; mais ils ignorent toute autre chose, pour ne s'être jamais attachés à d'autres recherches. Ainsi rien n'est plus certain que cette vérité, *trois angles*

d'un triangle sont égaux à deux droits. Elle est, non-seulement très-certaine, mais même plus évidente, à mon avis, que plusieurs de ces propositions, qu'on regarde comme des principes. Cependant, il y a des millions d'hommes, qui, quoiqu'habiles en d'autres choses, ignorent entièrement celle-là, parce qu'ils n'ont jamais appliqué leur esprit à l'examen de ces sortes d'angles. D'ailleurs, celui qui connoît très-certainement cette proposition, peut néanmoins ignorer entièrement la vérité de plusieurs autres propositions de mathématique, qui sont aussi claires & aussi évidentes que celle-là, parce qu'il n'a pas poussé ses recherches jusqu'à l'examen de ces vérités mathématiques. La même chose peut arriver à l'égard des idées que nous avons de Dieu : car, quoiqu'il n'y ait point de vérité que l'homme puisse connoître plus évidemment par lui-même que l'existence de Dieu ; cependant, quiconque regardera les choses de ce monde, selon qu'elles servent à ses plaisirs & au contentement de ses passions, sans se mettre autrement en peine d'en rechercher les causes, les

diverses fins, & l'admirable disposition, pour s'attacher avec soin à en tirer les conséquences qui en naissent naturellement, un tel homme peut vivre longtemps sans avoir aucune idée de Dieu. Et s'ils s'en trouve d'autres qui viennent à mettre cette idée dans leur tête pour en avoir ouï parler en conversation, peut-être croiront-ils l'existence d'un tel Etre : mais, s'ils n'en ont jamais examiné les fondemens, la connoissance qu'ils en auront ne sera pas plus parfaite que celle qu'une personne peut avoir de cette vérité, *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits* ; s'il la reçoit sur la foi d'autrui, par la seule raison qu'il en a ouï parler comme d'une vérité certaine, sans en avoir jamais examiné lui-même la démonstration. Auquel cas ils peuvent regarder l'existence de Dieu comme une opinion probable ; mais ils n'en voient pas la vérité, quoiqu'ils aient des facultés capables de leur en donner une connoissance claire & évidente, s'ils les employoient soigneusement à cette recherche. Ce qui soit dit en passant pour montrer *combien nos connoissances dé-*

pendent du bon usage des facultés que la nature nous a données ; & combien peu elles dépendent de ces principes , qu'on suppose sans raison avoir été imprimés dans l'ame de tous les hommes pour être la regle de leur conduite : principes que tous les hommes connoïtroient nécessairement s'ils étoient dans leur esprit , ou qui , leur étant inconnus , y feroient fort inutilement. Or , puisque tous les hommes ne les connoissent pas , & ne peuvent même les distinguer des autres vérités , dont la connoissance leur vient certainement de dehors , nous sommes en droit de conclure qu'il n'y a point de tels principes.

Les hommes doivent penser & connoître les choses par eux-mêmes.

§. 23. Je ne saurois dire à quelles censures je puis m'être exposé , en révoquant en doute qu'il y ait des principes innés ; & si on ne dira point que je renverse par-là les anciens fondemens de la connoissance & de la certitude : mais , je crois du moins que la méthode que j'ai suivie , étant conforme à la

vérité , rend ces fondemens plus inébranlables. Une autre chose , dont je suis fortement persuadé , c'est que dans le discours suivant , je ne me suis point fait une affaire d'abandonner ou de suivre l'autorité de qui que ce soit. La vérité a été mon unique but : par-tout où elle a paru me conduire , je l'ai suivie sans aucune prévention , & sans me mettre en peine si quelqu'autre avoit suivi ou non le même chemin. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup de respect pour les sentimens des autres hommes : mais , la vérité doit être respectée par-dessus tout ; & j'espère qu'on ne me taxera pas de vanité si je dis que nous ferions peut-être de plus grands progrès dans la connoissance des choses , si nous allions à la source , je veux dire à l'examen des choses mêmes , & que nous nous fissions une affaire de chercher la vérité en suivant nos propres pensées , plutôt que celles des autres hommes. Car , je crois que nous pouvons espérer avec autant de fondement , de voir par les yeux d'autrui , que de connoître les choses par l'entendement des autres hommes. Plus nous connoissons la vé-

rité & la raison par nous-mêmes , plus nos connoissances sont réelles & véritables. Pour les opinions des autres hommes , si elles viennent à rouler & flotter , pour ainsi dire , dans notre esprit , elles ne contribuent en rien à nous rendre plus intelligens , quoique d'ailleurs elles soient conformes à la vérité. Tandis que nous n'embrassons ces opinions que par respect pour le nom de leurs auteurs , & que nous n'employons point notre raison comme eux à comprendre ces vérités , dont la connoissance les a rendu si illustres dans le monde , ce qui en eux étoit véritable science , n'est en nous que pur entêtement. *Aristote* étoit sans doute un très-habile homme , mais personne ne s'est encore avisé de le juger tel , parce qu'il embrassoit aveuglément & soutenoit avec confiance les sentimens d'autrui. Et s'il n'est pas devenu philosophe en recevant sans examen les principes des savans qui l'ont précédé , je ne vois pas que personne puisse le devenir par ce moyen-là. Dans les sciences , chacun ne possède qu'autant qu'il a de connoissances réelles , dont il comprend lui-

même les fondemens. C'est-là son véritable trésor, le fonds qui lui appartient en propre, & dont il se peut dire le maître. Pour ce qui est des choses qu'il croit, & reçoit simplement sur la foi d'autrui, elles ne sauroient entrer en ligne de compte : ce ne sont que des lambeaux entièrement inutiles à ceux qui les ramassent, quoiqu'ils vaillent leur prix étant joints à la piece d'où ils ont été détachés. Monnoie d'emprunt, toute pareille à ces pieces enchantées qui paroissent de l'or entre les mains de celui dont on les reçoit, mais qui deviennent des feuilles ou de la cendre dès qu'on vient à s'en servir.

D'où vient l'opinion qui établit des principes innés.

§. 24. Les hommes ayant une fois trouvé certaines propositions générales, qu'on ne sauroit révoquer en doute dès qu'on les comprend, je vois bien que rien n'étoit plus court & plus aisé que de conclure que ces propositions étoient *innées*. Cette conclusion, une fois reçue, a délivré les paresseux de la peine de

faire des recherches sur tout ce qui étoit déclaré *inné*, & a empêché ceux qui doutoient, de songer à s'en instruire par eux-mêmes. D'ailleurs, ce n'est pas un petit avantage pour ceux qui sont les maîtres & les docteurs, de poser, pour principe de tous les principes, *que les principes ne doivent point être mis en question*; car, ayant une fois établi qu'il y a des *principes innés*, ils mettent leurs sectateurs dans la nécessité de recevoir certaines doctrines, comme innées, & leur ôtent, par ce moyen, l'usage de leur propre raison, en les engageant à croire & à recevoir ces doctrines sur la foi de leur maître sans aucun autre examen : de sorte que ces pauvres disciples, devenus esclaves d'une aveugle crédulité, sont bien plus aisés à gouverner, & deviennent beaucoup plus utiles à une certaine espèce de gens, qui ont l'adresse & la charge de leur dicter des principes, & de se rendre maître de leur conduite. Or, ce n'est pas un petit pouvoir que celui qu'un homme prend sur un autre, lorsqu'il a l'autorité de lui inculquer tels principes qu'il veut, comme autant de vérités

qu'il ne doit jamais révoquer en doute , & de lui faire recevoir comme un principe inné tout ce qui peut servir à ses propres fins. Mais si , au lieu d'en user ainsi , l'on eût examiné les moyens par où les hommes viennent à la connoissance de plusieurs vérités universelles , on auroit trouvé qu'elles se forment dans l'esprit par la considération exacte des choses mêmes ; & qu'on les découvre par l'usage de ses facultés , qui , par leur destination sont très-propres à nous faire recevoir ces vérités , & à nous en faire juger droitement , si nous les appliquons comme il faut à cette recherche.

Conclusion.

§. 25. Tout le dessein que je me propose dans le livre suivant, c'est de montrer comment l'entendement procede dans cette affaire. Mais, j'avertirai d'avance, qu'afin de me frayer le chemin à la découverte de ces fondemens, qui sont les seuls, à ce que je crois, sur lesquels les notions que nous pouvons avoir de nos propres connoissances, puissent être solidement établies, j'ai été obligé de rendre compte des raisons que j'avois de douter qu'il y ait des principes *innés*. Et parce que, parmi les argumens qui combattent ce sentiment, il y en a quelques-uns qui sont fondés sur les opinions vulgaires, j'ai été contraint de supposer plusieurs choses, ce qu'on ne peut guere éviter lorsqu'on s'attache uniquement à montrer la fausseté ou l'inconsistance de quelque sentiment particulier. Dans les controverses, il arrive la même chose que dans le siège d'une ville, où, pourvu que la terre, sur laquelle on veut dresser les batteries, soit ferme, on ne se met

point en peine d'où elle est prise , ni à qui elle appartient ; suffit qu'elle serve au besoin présent. Mais , comme je me propose , dans la suite de cet ouvrage , d'élever un bâtiment uniforme , & dont toutes les parties soient bien jointes ensemble , autant que mon expérience & les observations que j'ai faites me le pourront permettre , j'espère de le construire de telle manière sur ses propres fondemens , qu'il ne faudra ni piliers , ni arc-boutans pour le soutenir. Que si l'on montre , en le minant , que c'est un château bâti en l'air , je ferai du moins en sorte qu'il soit tout d'une piece , & qu'il ne puisse être enlevé que tout à la fois. Au reste , j'avertirai ici mon lecteur de ne pas s'attendre à des démonstrations incontestables , à moins qu'on ne m'accorde le privilège que d'autres s'attribuent assez souvent , de supposer mes principes comme autant de vérités reconnues , auquel cas je ne ferai pas en peine de faire aussi des démonstrations. Tout ce que j'ai à dire en faveur des principes sur lesquels je vais fonder mes raisonnemens , c'est que j'en appelle uniquement à l'expérience &

282 LIV. I. *Qu'il n'y a point, &c.*

aux observations que chacun peut faire par soi-même sans aucun préjugé, pour savoir s'il sont vrais ou faux : & cela suffit pour une personne qui ne fait profession que d'exposer sincèrement & librement ses propres conjectures sur un sujet assez obscur, sans autre dessein que de chercher la vérité avec un esprit dépouillé de toute prévention.

Fin du livre premier.



ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE SECOND.
DES IDÉES.

CHAPITRE PREMIER.

*Où l'on traite des idées en général
& de leur origine; & où l'on exa-
mine, par occasion, si l'ame de
l'homme pense toujours.*

*Ce qu'on nomme idée, est l'objet de
la pensée.*

§. 1.

CHACUN homme étant convaincu en
lui-même qu'il pense, & ce qui est dans

son esprit lorsqu'il pense , étant des idées qui l'occupent actuellement , il est hors de doute que les hommes ont plusieurs idées dans l'esprit , comme celles qui sont exprimées par ces mots : *blancheur , dureté , douceur , pensée , mouvement , homme , éléphant , armée , meurtre , & plusieurs autres.* Cela posé , la première chose qui se présente à examiner , c'est *comment l'homme vient à avoir toutes ces idées ?* Je sais que c'est un sentiment généralement établi , que tous les hommes ont des *idées innées* , certains caractères originaux qui ont été gravés dans leur ame dès le premier moment de leur existence. J'ai déjà examiné au long ce sentiment ; & je m'imagine que ce que j'ai dit , dans le livre précédent , pour le réfuter , sera reçu avec beaucoup plus de facilité , lorsque j'aurai fait voir d'où l'entendement peut tirer toutes les idées qu'il a , par quels moyens & par quels degrés elles peuvent venir dans l'esprit ; sur quoi j'en appellerai à ce que chacun peut observer & éprouver en soi même.

*Toutes les idées viennent par sensation
ou par réflexion.*

§. 2. Supposons donc qu'au commencement l'ame est ce qu'on appelle une *table rase* (1), vuide de tous caracteres, sans aucune idée quelle qu'elle soit : comment vient-elle à recevoir des idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme , toujours agissante & sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-elle tous ces matériaux, qui sont comme le fonds de tous ses raisonnemens & de toutes ses connoissances ? A cela je réponds en un mot de l'*expérience* : c'est-là le fondement de toutes nos connoissances ; & c'est de-là qu'elles tirent leur premiere origine. *Les observations que nous faisons sur les objets extérieurs & sensibles, ou sur les opérations intérieures de notre ame, que nous appercevons, & sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées.* Ce sont-là

(1) *Tabula rasa.*

les deux sources d'où découlent toutes les idées que nous avons, ou que nous pouvons avoir naturellement.

Objets de la sensation , premiere source de nos idées.

§. 3. Et premièrement nos sens étant frappés par certains objets extérieurs , font entrer dans notre ame plusieurs perceptions distinctes des choses , selon les diverses manieres dont ces objets agissent sur nos sens. C'est ainsi que nous acquérons les idées que nous avons du *blanc* , du *jaune* , du *chaud* , du *froid* , du *dur* , du *mou* , du *doux* , de l'*amer* , & de tout ce que nous appelons *qualités sensibles*. Nos sens, dis - je , font entrer toutes ces idées dans notre ame , par où j'entends qu'ils font passer des objets extérieurs dans l'ame , ce qui y produit ces sortes de *perceptions*. Et comme cette grande source de la plupart des idées que nous avons , dépend entièrement de nos sens , & se communique à l'entendement par leur moyen , je l'appelle *sensation*.

*Les opérations de notre esprit , autre
source d'idées.*

§. 4. L'autre source, d'où l'entendement vient à recevoir des idées, c'est la perception des opérations de notre ame sur les idées qu'elle a reçues par les sens : opérations qui, devenant l'objet des réflexions de l'ame, produisent dans l'entendement une autre espece d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pu lui fournir : telles que sont les idées de ce qu'on appelle *appercevoir, penser, douter, croire, raisonner, connoître, vouloir*, & toutes les différentes actions de notre ame, de l'existence desquelles, étant pleinement convaincus parce que nous les trouvons en nous-mêmes, nous recevons par leur moyen des idées aussi distinctes que celles que les corps produisent en nous lorsqu'ils viennent à frapper nos sens. C'est-là une source d'idées que chaque homme a toujours en lui-même; & quoique cette faculté ne soit pas un sens, parce qu'elle n'a rien à faire avec les objets extérieurs, elle en approche beaucoup, & le nom de *sens intérieur* ne

288 LIV. II. *De l'origine des idées.*

lui conviendrait pas mal. Mais, comme j'appelle l'autre source de nos idées *sensation*, je nommerai celle-ci *réflexion*, parce que l'ame ne reçoit par son moyen que les idées qu'elle acquiert en réfléchissant sur ses propres opérations. C'est pourquoi, je vous prie de remarquer que, dans la suite de ce discours, j'entends par *réflexion* la connoissance que l'ame prend de ses différentes opérations, par où l'entendement vient à s'en former des idées. Ce sont-là, à mon avis, les seuls principes d'où toutes nos idées tirent leur origine; savoir, les choses extérieures & matérielles qui sont les objets de la *sensation*, & les opérations de notre esprit, qui sont les objets de la *réflexion*. J'emploie ici le mot d'*opération* dans un sens étendu, non-seulement pour signifier les actions de l'ame concernant ses idées; mais encore certaines passions qui sont produites quelquefois par ces idées, comme le plaisir ou la douleur que cause quelque pensée que ce soit.

Toutes

Toutes nos idées viennent de l'une de ces deux sources.

§. 5. L'entendement ne me paroît avoir absolument aucune idée, qui ne lui vienne de l'une de ces deux sources. *Les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, c'est-à-dire, toutes ces différentes perceptions que ces qualités produisent en nous : & l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations.* Si nous faisons une exacte revue de toutes ces idées, & de leurs différens modes, combinaisons & relations, nous trouverons que c'est à quoi se réduisent toutes nos idées; & que nous n'avons rien dans l'esprit qui n'y vienne par l'une de ces deux voies. Que quelqu'un prenne seulement la peine d'examiner ses propres pensées, & de fouiller exactement dans son esprit pour considérer tout ce qui s'y passe; & qu'il me dise, après cela si toutes les idées originales qui y sont, viennent d'ailleurs que des objets de ses sens, ou des opérations de son ame, considérés comme des objets de la réflexion qu'elle fait sur les idées qui lui sont venues par

les sens. Quelque grand amas de connoissances qu'il y découvre, il verra, je m'assure, après y avoir bien pensé, qu'il n'a d'autres idées dans l'esprit, que celles qui y ont été produites par ces deux voies ; quoique peut-être combinées & détenuës par l'entendement avec une variété infinie, comme nous le verrons dans la suite.

Ce qu'on peut observer dans les enfans.

§. 6. Quiconque considérera avec attention l'état où se trouve un enfant dès qu'il vient au monde, n'aura pas grand sujet de se figurer qu'il ait dans l'esprit ce grand nombre d'idées qui sont la matière des connoissances qu'il a dans la suite. C'est par degrés qu'il acquiert toutes ces idées : & quoique celles des qualités qui sont le plus exposées à sa vue & qui lui sont le plus familières, s'impriment dans son esprit, avant que la mémoire commence de tenir registre du tems & de l'ordre des choses, il arrive néanmoins assez souvent que certaines qualités peu communes se présentent si tard à l'esprit, qu'il y a peu de gens qui ne

puissent rappeler le souvenir du tems auquel ils ont commencé à les connoître : & si cela en valoit la peine , il est certain qu'un enfant pourroit être conduit de telle sorte qu'il auroit fort peu d'idées , même des plus communes , avant que d'être homme fait. Mais tous ceux qui viennent dans ce monde , étant d'abord environnés de corps qui frappent leurs sens continuellement & en différentes manieres , une grande diversité d'idées se trouvent gravées dans l'ame des enfans , soit qu'on prenne soin de leur en donner la connoissance ou non. La lumiere & les couleurs sont toujours en état de faire impression partout où l'œil est ouvert pour leur donner entrée. Les sons , & certaines qualités qui concernent l'attouchement , ne manquent pas non plus d'agir sur les sens qui leur sont propres , & de s'ouvrir un passage dans l'ame. Je crois pourtant qu'on m'accordera sans peine que si un enfant étoit retenu dans un lieu où il ne vît que du blanc & du noir , jusqu'à ce qu'il devînt homme fait , il n'auroit pas plus d'idée de l'écarlate ou du vert , que celui qui , dès son enfance ,

n'a jamais goûté ni huître ni (1) ananas ;
connoît le goût particulier de ces deux
choses.

*Les hommes reçoivent plus ou moins de
ces idées , selon que différens objets se
présentent à eux.*

§. 7. Par conséquent , les hommes
reçoivent de dehors plus ou moins
d'idées simples , selon que les objets ,
qui se présentent à eux , leur en four-
nissent une diversité plus ou moins
grande , comme ils en reçoivent aussi
des opérations intérieures de leur esprit
selon qu'ils y réfléchissent plus ou moins.
Car , quoique celui qui examine les
opérations de son esprit , ne puisse qu'en
avoir des idées claires & distinctes , il
est pourtant certain , que s'il ne tourne
pas ses pensées de ce côté-là , pour faire
une attention particulière sur ce qui se
passe dans son ame , il sera aussi éloigné

(1) L'un des meilleurs fruits des Indes , assez sem-
blable à une pomme de Pin par la figure : relation du
Voyage de M. de Gennes , page 79 , de l'édition
d'Amsterdam.

d'avoir des idées distinctes de toutes les opérations de son esprit, que celui qui prétendrait avoir toutes les idées particulières qu'on peut avoir d'un certain paysage ou des parties & des divers mouvemens d'une horloge, sans avoir jamais jeté les yeux sur ce paysage ou sur cette horloge, pour en considérer exactement toutes les parties. L'horloge ou le tableau peuvent être placés d'une telle manière, quoiqu'ils se rencontrent tous les jours sur son chemin, il n'aura que des idées fort confuses de toutes leurs parties, jusqu'à ce qu'il se soit appliqué avec attention à les considérer chacune en particulier.

Les idées qui viennent par réflexion sont plus tard dans l'esprit, parce qu'il faut de l'attention pour les découvrir.

§. 8. Et de-là nous voyons pourquoi il se passe bien du tems avant que la plupart des enfans aient des idées des opérations de leur propre esprit, & pourquoi certaines personnes n'en connoissent ni fort clairement, ni fort parfaitement la plus grande partie, pendant tout le cours de leur vie.

La raison de cela est que quoique ces opérations soient continuellement excitées dans l'ame, elles n'y paroissent que comme des visions flottantes, & n'y font pas d'assez fortes impressions pour en laisser dans l'ame des idées claires, distinctes & durables, jusqu'à ce que l'entendement vienne à se replier, pour ainsi dire, sur soi-même, à réfléchir sur ses propres opérations, & à se proposer lui-même pour l'objet de ses propres contemplations. Les enfans ne sont pas plutôt au monde, qu'ils se trouvent environnés d'une infinité de choses nouvelles, qui, par l'impression continuelle qu'elles font sur leurs sens, s'attirent l'attention de ces petites créatures, que leur penchant porte à connoître tout ce qui leur est nouveau, & à prendre du plaisir à la diversité des objets qui les frappent en tant de différentes manieres. Ainsi, les enfans emploient ordinairement leurs premières années à voir & à observer ce qui se passe au-dehors; de sorte que, continuant à s'attacher constamment à tout ce qui frappe les sens, ils font rarement aucune sérieuse réflexion sur ce qui se passe au-dedans d'eux-mêmes, jusqu'à

ce qu'ils soient parvenus à un âge plus avancé ; & il s'en trouve qui, devenus hommes, n'y pensent presque jamais.

L'ame commence d'avoir les idées , lorsqu'elle commence d'appercevoir.

§. 9. Du reste , demander *en quel tems l'homme commence d'avoir quelques idées* , c'est demander en quel tems il commence d'*appercevoir* ; car , avoir des idées & avoir des perceptions , c'est une seule & même chose. Je fais bien que certains philosophes (1) assurent que *l'ame pense toujours* ; qu'elle a constamment en elle-même une perception actuelle de certaines idées , aussi long-tems qu'elle existe ; & que la pensée actuelle est aussi inséparable de l'ame que l'extension actuelle est inséparable du corps ; de sorte que , si cette opinion est véritable , rechercher en quel tems un homme commence d'avoir des idées , c'est la même chose que de rechercher quand son ame a commencé d'exister. Car , à ce compte , l'ame & ses idées

(1) Les Cartésiens.

commencent à exister dans le même-tems, tout de même que le corps & son étendue.

L'ame ne pense pas toujours, parce qu'on ne sauroit le prouver.

§. 10. Mais, soit qu'on suppose que l'ame existe avant, après, ou dans le même-tems que le corps commence d'être grossièrement organisé ou d'avoir les principes de la vie (ce que je laisse discuter à ceux qui ont mieux médité sur cette matiere que moi), quelque supposition, dis-je, qu'on fasse à cet égard, j'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces ames pesantes, qui ne se sentent pas toujours occupées de quelque idée, & qui ne sçauroient concevoir qu'il soit plus nécessaire à l'ame *de penser toujours*, qu'au corps d'être *toujours en mouvement*; la perception des idées étant à l'ame, comme je crois, ce que le mouvement est au corps, savoir, une de ses opérations, & non pas ce qui en constitue l'essence. D'où il s'enfuit que, quoique la pensée soit regardée comme l'action la plus propre à l'ame, il n'est pourtant pas nécessaire

de supposer que l'ame pense toujours , & qu'elle soit toujours en action. C'est-là peut-être le privilège de l'auteur & du conservateur de toutes choses , qui , étant infini dans ses perfections , *ne dort ni ne sommeille jamais* ; ce qui ne convient point à aucun être fini , ou du moins à un être tel que l'ame de l'homme. Nous savons certainement par expérience que nous pensons quelquefois ; d'où nous tirons cette conclusion infailible , qu'il y a en nous quelque chose qui a la puissance de penser. Mais de savoir si cette substance pense continuellement ou non , c'est de quoi nous ne pouvons nous assurer qu'autant que l'expérience nous en instruit. Car dire , que penser actuellement est une propriété essentielle à l'ame , c'est poser visiblement ce qui est en question , sans en donner aucune preuve , de quoi l'on ne sauroit pourtant se dispenser , à moins que ce ne soit une proposition évidente par elle-même. Or , j'en appelle à tout le genre humain , pour savoir s'il est vrai que cette proposition , *l'ame pense toujours* , soit évidente par elle-même , de sorte que chacun y donne son consentement dès qu'il l'entend pour la pre-

miere fois. Je doute si j'ai pensé la nuit précédente ou non. Comme c'est une question de fait, c'est la décider gratuitement & sans raison, que d'alléguer en preuve une supposition qui est la chose même dont on dispute. Il n'y a rien qu'on ne puisse prouver par cette méthode. Je n'ai qu'à supposer que toutes les pendules pensent tandis que le balancier est en mouvement ; & dès-là j'ai prouvé suffisamment & d'une manière incontestable que ma pendule a pensé durant toute la nuit précédente. Mais , quiconque veut éviter de se tromper soi-même , doit établir son hypothèse sur un point de fait , & en démontrer la vérité par des expériences sensibles , & non pas se prévenir sur un point de fait en faveur de son hypothèse , c'est à-dire , juger qu'un fait est vrai parce qu'il le suppose tel ; maniere de prouver qui se réduit à ceci : il faut nécessairement que j'aie pensé pendant toute la nuit précédente , parce qu'un autre a supposé que je pense toujours , quoique je ne puisse pas appercevoir moi-même que je pense effectivement toujours.

Je ne puis m'empêcher de remar-

quer ici , que des gens passionnés pour leurs sentimens sont non-seulement capables d'alléguer en preuve une pure supposition de ce qui est en question , mais encore de faire dire à ceux qui ne sont pas de leur avis , toute autre chose que ce qu'ils ont dit effectivement. C'est ce que j'ai éprouvé dans cette occasion ; car il s'est trouvé un auteur qui ayant lu la première édition de cet ouvrage , & n'étant pas satisfait de ce que je viens d'avancer contre l'opinion de ceux qui soutiennent que *l'ame pense toujours* , me fait dire , qu'une chose cesse d'exister parce que nous ne sentons pas qu'elle existe pendant notre sommeil. Étrange conséquence , qu'on ne peut m'attribuer sans avoir l'esprit rempli d'une aveugle préoccupation ! Car je ne dis pas , qu'il n'y ait point d'ame dans l'homme , parce que durant le sommeil , l'homme n'en a aucun sentiment ; mais je dis que l'homme ne sauroit penser , en quelque tems que ce soit , qu'il veille ou qu'il dorme , sans s'en appercevoir. Ce sentiment n'est nécessaire à l'égard d'aucune chose , excepté nos pensées , auxquelles il est & fera toujours nécessairement attaché jus-

qu'à ce que nous puissions penser , sans être convaincus en nous-mêmes que nous pensons.

L'ame ne sent pas toujours qu'elle pense.

§. 11. Je conviens que l'ame n'est jamais sans penser dans un homme qui veille , parce que c'est ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé. Mais de savoir s'il ne peut pas convenir à tout l'homme , y compris l'ame aussi-bien que le corps , de dormir sans avoir aucun songe , c'est une question qui vaut la peine d'être examinée par un homme qui veille : car il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser , & ne point sentir qu'elle pense. Que si l'ame pense dans un homme qui dort sans en avoir une perception actuelle , je demande si pendant qu'elle pense de cette manière , elle sent du plaisir ou de la douleur , si elle est capable de félicité ou de misère ? Pour l'homme , je suis assuré qu'il n'en est pas plus capable dans ce tems-là que le lit ou la terre où il est couché. Car d'être heureux ou malheureux sans en avoir aucun sentiment , c'est une chose qui me

paroît tout-à-fait incompatible. Que si l'on dit, qu'il peut être, que, tandis que le corps est accablé de sommeil, l'ame ait ses pensées, ses sentimens, ses plaisirs & ses peines, séparément & en elle-même, sans que l'homme s'en aperçoive & y prenne aucune part. Il est certain, que *Socrate* dormant, & *Socrate* éveillé n'est pas la même personne, & que l'ame de *Socrate* lorsqu'il dort, & *Socrate* qui est un homme composé de corps & d'ame lorsqu'il veille, sont deux personnes; parce que *Socrate* éveillé n'a aucune connoissance du bonheur ou de la misere de son ame qui y participe toute seule pendant qu'il dort, auquel état il ne s'en aperçoit point du tout, & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la misere d'un homme qui est aux Indes & qui lui est absolument inconnu. Car si nous séparons de nos actions & de nos sensations, & sur-tout du plaisir & de la douleur, le sentiment intérieur que nous en avons & l'intérêt qui l'accompagne, il sera bien mal-aisé de savoir (1) ce qui fait *la même personne*

(1) C'est une question que M. Locke examine fort au long dans le chap. 27 de ce livre 2.

*Si un homme endormi pense sans le savoir :
un homme qui dort , & qui ensuite veille ,
ce sont deux personnes.*

§. 12. L'ame pense , disent ces gens-là , pendant le plus profond sommeil. Mais lorsque l'ame pense , & qu'elle a des perceptions , elle est , sans doute , aussi capable de recevoir des idées de plaisir ou de douleur qu'aucune autre idée que ce soit , & elle doit nécessairement sentir en elle-même ses propres perceptions. Cependant si l'ame a toutes ses perceptions à part , il est visible , que l'homme qui est endormi , n'en a aucun sentiment en lui-même. Supposons donc que *Castor* étant endormi , son ame est séparée de son corps pendant qu'il dort : supposition , qui ne doit point paroître impossible à ceux avec qui j'ai présentement affaire , lesquels accordent si librement la vie à tous les autres animaux différens de l'homme , sans leur donner une ame qui connoisse & qui pense ; ces gens là , dis-je , ne peuvent trouver aucune impossibilité ou contradiction à dire que le corps puisse vivre sans

ame, ou que l'ame puisse subsister, penser, ou avoir des perceptions, même celles de plaisir ou de douleur, sans être jointe à un corps. Cela étant, supposons que l'ame de *Castor*, séparée de son corps pendant qu'il dort, a ses pensées à part. Supposons encore, qu'elle choisit pour théâtre de ses pensées, le corps d'un autre homme, celui de *Pollux*, par exemple, qui dort sans ame; car si, tandis que *Castor* est endormi, son ame peut avoir des pensées dont il n'a aucun sentiment en lui-même, n'importe quel lieu son ame choisisse pour penser: nous avons par ce moyen les corps de deux hommes, qui n'ont entr'eux qu'une seule ame, & que nous supposons endormis & éveillés tour-à-tour; de sorte que l'ame pense toujours dans celui des deux qui est éveillé, de quoi celui qui est endormi n'a jamais aucun sentiment en lui-même, ni aucune perception quelle qu'elle soit. Je demande présentement, si *Castor* & *Pollux* n'ayant qu'une seule ame qui agit en eux par tour; de sorte qu'elle a, dans l'un, des pensées & des perceptions, dont l'autre n'a jamais aucun sentiment &

auxquelles il ne prend jamais aucun intérêt , je demande , dis-je , si dans ce cas-là *Castor & Pollux* ne sont pas deux personnes aussi distinctes , que *Castor & Hercule* , ou que *Socrate & Platon* ; & si l'un deux ne pourroit point être fort heureux , & l'autre tout-à-fait misérable ? C'est justement par la même raison que ceux qui disent , que l'ame a en elle-même des pensées dont l'homme n'a aucun sentiment , séparent l'ame d'avec l'homme , & divisent l'homme même en deux personnes distinctes : car je suppose qu'on ne s'avisera pas de faire consister l'*identité* des personnes dans l'union de l'ame avec certaines particules de matiere qui soient les mêmes en nombre , parce que si cela étoit nécessaire pour constituer l'*identité* de la personne , il seroit impossible dans ce flux perpétuel où sont les particules de notre corps , qu'aucun homme pût être la même personne , deux jours , ou même deux momens de suite.

Il est impossible de convaincre ceux qui dorment sans faire aucun songe, qu'ils pensent pendant leur sommeil.

§. 13. Ainsi le moindre assoupissement où nous jette le sommeil, suffit, ce me semble pour renverser la doctrine de ceux qui soutiennent que l'ame pense toujours. Du moins ceux à qui il arrive de dormir sans faire aucun songe, ne peuvent jamais être convaincus que leurs pensées soient en action, quelquefois pendant quatre heures, sans qu'ils en sachent rien; & si on les éveille au milieu de cette *contemplation dormante*, & qu'on les prenne, pour ainsi dire, sur le fait, il ne leur est pas possible de rendre compte de ces prétendues contemplations.

C'est en vain qu'on oppose que les hommes font des songes dont ils ne se souviennent point.

§. 14. On dira peut-être, que dans le plus profond sommeil l'ame a des pensées, que la mémoire ne retient point. Mais il paroît bien mal-aisé à

concevoir que dans ce moment l'ame pense dans un homme endormi, & le moment suivant dans un homme éveillé, sans qu'elle se ressouvienne ni qu'elle soit capable de rappeler la mémoire de la moindre circonstance de toutes les pensées qu'elle vient d'avoir en dormant. Pour persuader une chose qui paroît si inconcevable, il faudroit la prouver autrement que par une simple affirmation. Car qui peut se figurer, sans en avoir d'autre raison que l'assertion magistrale de la personne qui l'affirme; qui peut, dis-je, se persuader sur un aussi foible fondement, que la plus grande partie des hommes pensent durant toute leur vie, plusieurs heures chaque jour, à des choses dont ils ne peuvent se ressouvenir le moins du monde, si dans le tems même que leur esprit en est actuellement occupé, on leur demande ce que c'est. Je crois pour moi que la plupart des hommes passent une grande partie de leur sommeil sans songer; & j'ai su d'un homme qui dans sa jeunesse s'étoit appliqué à l'étude, & avoit la mémoire assez heureuse, qu'il n'avoit jamais fait aucun songe, avant que

d'avoir eu la fièvre dont il venoit d'être guéri dans le temps qu'il me parloit. Il avoit alors vingt-cinq ou vingt-six ans. On pourroit je crois , trouver plusieurs exemples semblables dans le monde. Il n'y a du moins personne qui parmi ceux de sa connoissance n'en trouve assez qui passent la plus grande partie des nuits sans songer.

Selon cette hypothèse , les pensées d'un homme endormi devroient être plus conformes à la raison.

§. 15. D'ailleurs , penser souvent , & ne pas conserver un seul moment le souvenir de ce qu'on pense , c'est penser d'une manière bien inutile. L'ame dans cet état-là n'est que fort peu , ou point du tout au-dessus de la condition d'un miroir qui, recevant constamment diverses images ou idées, n'en retient aucune. Ces images s'évanouissant & disparoissant sans qu'il y en reste aucune trace , le miroir n'en devient pas plus parfait , non plus (1) que

(1) Le raisonnement que M. Locke fait ici sur l'inutilité de ces pensées, prouve trop en lui-même ,

l'ame , par le moyen de ces sortes de pensées dont elle ne sauroit conserver le souvenir un seul instant. On dira peut-être , que lorsqu'un homme éveillé pense , son corps a quelque part à cette action , & que le souvenir de ses pensées se conserve par le moyen des im-

puisqu'on en pourroit conclure qu'il est fort inutile que l'ame soit occupée de cette foule innombrable de songes , dont tant de gens sont amusés durant une bonne partie de leur vie , lesquels pour l'ordinaire ils oublient bien-tôt , & souvent même dans l'instant de leur réveil , ou dont ils ne se souviennent guere que d'une maniere très-confuse & très-imparfaite. Car , à quoi bon tous ces songes ? Il ne semble pas qu'ils soient d'un plus grand usage à l'homme que ces pensées que les philosophes , à qui M. Locke en veut ici , attribuent à l'ame de l'homme enséveli dans un profond sommeil , desquelles il ne sauroit rappeler le moindre souvenir lorsqu'il vient à s'éveiller. Quant à l'inutilité de cette maniere de penser , je ne sais si elle est constamment aussi réelle que le dit M. Locke. Voici du moins une expérience très-commune qui semble prouver le contraire. Un enfant est obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze vers de Virgile : il les lit trois ou quatre fois immédiatement avant de s'endormir , & il les récite fort bien le lendemain , à son réveil. Son ame a-t-elle pensé à ces vers , pendant qu'il étoit enséveli dans un profond sommeil ? L'enfant n'en fait rien. Cependant , si son ame a effectivement ruminé sur ces vers , comme on pourroit , je pense , le soupçonner avec quelque apparence de raison , voilà des pensées qui ne sont pas inutiles à l'homme , quoiqu'il ne puisse point se souvenir que son ame en ait été occupée un seul moment.

pressions qui se font dans le cerveau & des traces qui y restent après qu'il a pensé, mais qu'à l'égard des pensées que l'homme n'apperçoit point lorsqu'il dort, l'ame les roule à part en elle-même, sans faire aucun usage des organes du corps; c'est pourquoi elle n'y laisse aucune impression, ni par conséquent aucun souvenir de ces sortes de pensées. Mais sans répéter ici ce que je viens de dire de l'absurdité qui suit d'une telle supposition, savoir que le même homme se trouve par-là divisé en deux personnes distinctes; je réponds outre cela, que quelques idées que l'ame puisse recevoir & considérer sans l'intervention du corps, il est raisonnable de conclure, qu'elle peut aussi en conserver le souvenir sans l'intervention du corps, ou bien, la faculté de penser ne sera pas d'un grand avantage à l'ame & à tout autre esprit séparé du corps. Si l'ame ne se souvient pas de ses propres pensées; si elle ne peut point les mettre en réserve, ni les rappeler pour les employer dans l'occasion; si elle n'a pas le pouvoir de réfléchir sur le passé & de se servir des expériences, des rai-

sonnemens & des réflexions qu'elle a faites auparavant , à quoi lui sert de penser ? Ceux qui réduisent l'ame à penser de cette maniere , n'en font pas un être beaucoup plus excellent , que ceux qui ne la regardent que comme un assemblage des parties les plus subtiles de la matiere , gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant de hauteur. Car enfin des caractères tracés sur la poussiere que le premier soufle de vent efface , ou bien des impressions faites sur un amas d'atômes ou d'esprits animaux , sont aussi utiles & rendent le sujet aussi excellent que les pensées de l'ame qui s'évanouissent à mesure qu'elle pense , ces pensées n'étant pas plutôt hors de sa vue , qu'elles se dissipent pour jamais , sans laisser aucun souvenir après elles. La nature ne fait rien en vain , ou pour des fins peu considérables : & il est bien mal-aisé de concevoir que notre divin créateur dont la sagesse est infinie , nous ait donné la faculté de penser , qui est si admirable , & qui approche le plus de l'excellence de cet être incompréhensible , pour être employée , d'une maniere si inutile , la quatrieme partie

du temps qu'elle est en action , pour le moins ; en sorte qu'elle pense constamment durant tout ce tems-là , sans se souvenir d'aucune de ses pensées , sans en retirer aucun avantage pour elle-même , ou pour les autres , & sans être par-là d'aucune utilité à quoi que ce soit dans ce monde. Si nous pensons bien à cela , nous ne trouverons pas , je m'assure , que le mouvement de la matiere , toute brute & insensible qu'elle est , puisse être , nulle part dans le monde , si inutile & si absolument hors d'œuvre.

§. 16. A la vérité , nous avons quelquefois des exemples de certaines perceptions qui nous viennent en dormant , & dont nous conservons le souvenir ; mais y a-t-il rien de plus extravagant & de plus mal lié , que la plupart de ces pensées ? Combien peu de rapport ont-elles avec la perfection qui doit convenir à un être raisonnable ? C'est ce que savent fort bien tous ceux qui sont accoutumés à faire des songes , sans qu'il soit nécessaire de les en avertir. Surquoi je voudrois bien qu'on me dît , si lorsque l'ame pense

ainsi à part , & comme (1) séparée du corps, elle agit moins raisonnablement

(1) Je ne pense pas que ceux que M. Locke combat ici , se soient jamais avisés de soutenir , que l'ame de l'homme soit plus séparée du corps pendant que l'homme dort , que pendant qu'il veille. A l'égard des songes qu'on fait en dormant , qu'ils soient aussi frivoles & aussi absurdes qu'on voudra , ces philosophes ne s'en mettront pas fort en peine : mais ils en pourront inférer contre M. Locke , que de cela même que nos songes sont si frivoles , il s'ensuit que l'ame pourroit bien avoir d'autres pensées , ou plus , ou moins , ou aussi peu importantes que ces songes ; & qu'on ne sauroit conclure de leur peu d'importance , qu'elles n'ont jamais existé. Car les songes qui existent , de l'aveu de M. Locke , ne sont pas d'un fort grand poids ; & il arrive tous les jours qu'on oublie des songes dont on a été amusé en dormant , sans qu'il soit possible d'en rappeler autre chose qu'un souvenir très-confus , *qu'on a songé* : Quelquefois même on ne rappelle le souvenir d'un songe que long-tems après qu'on s'est éveillé : ce qui donne lieu de croire , qu'il est fort possible , que l'ame soit amusée par des songes dont elle ne conserve absolument aucun souvenir , & que par conséquent elle ait des pensées dont elle ne rappelle jamais le souvenir. Tout cela , je l'avoue , ne prouve point que l'ame pense actuellement toujours : mais on en pourroit fort bien conclure , ce me semble , & contre *Descartes* , & contre *M. Locke* , qu'à la rigueur on ne peut ni affirmer ni nier positivement , que *l'ame pense toujours*. Sur un point comme celui-là dont la décision dépend d'une connoissance exacte & distincte de la nature de l'ame , connoissance qui nous manque absolument , un peu de pyrrhonisme ne seroit point mal , à mon avis. C'est ce qu'on vient de reconnoître fort ingénument dans un petit ouvrage , écrit en anglois , intitulé * *Défense du docteur*

* *A Defense of docteur CLARK'S Demonstration of the being & attributes of GOD*, &c. London : printed An. 1732.

. que

que lorsqu'elle agit conjointement avec le corps, ou non. Si les pensées qu'elle a dans ce premier état, sont moins raisonnables, ces gens-là doivent donc dire, que c'est du corps que l'ame tient la faculté de penser raisonnable.

CLARKE sur l'existence & les attributs de Dieu, &c.
L'auteur venant à raisonner sur la nature de l'ame, & en particulier sur son *extension*, nous dit: » Que toute la difficulté qu'il y a à se déterminer sur l'attitude de son extension, semble fondée sur l'incapacité où nous sommes de concevoir ce que c'est que penser, & en quoi il consiste. Que ce soit, dit-il, une opération de l'ame, & non son essence, c'est, je crois, ce qui est assez certain, quoiqu'il ne paroisse pas, comme le suppose M. LOCKE, que penser soit à l'ame comme le mouvement est au corps. Car ce peut fort bien être une opération qui ne sauroit cesser. » Ce que cet auteur prouve immédiatement après, par un raisonnement fort subtil à la vérité; mais qui est aussi probable que le sujet peut le permettre. Et de tout cela il conclut, que de savoir si l'ame pense toujours, c'est une question fort disputable, & que nous sommes peut-être tout-à-fait incapables de décider. Comme il y a présentement bien des savans en Europe qui entendent l'Anglois, je crois qu'ils seront bien aises de trouver ici les propres termes de l'auteur: *The whole difficulty whether a Thinking Being is extended or no, seems to arise from our inability in conceiving what Thinking is, & wherein it consists. That it is an operation of the Soul, & not its essence, I think is pretty certain, tho it does not appear to be as Motion is to the Body, as M. Locke supposes. For it may be an operation which cannot cease, & will appear to be very likely so upon consideration. . . . Whether the soul always thinks, is a very disputable Question, & perhaps incapable of being determined.* Pag. 44. 45.

ment. Que si ses pensées ne sont pas alors moins raisonnables que lorsqu'elle agit avec le corps, c'est une chose étonnante que nos songes soient pour la plupart si frivoles & si absurdes, & que l'ame ne retienne aucun de ses *Soliloques*, aucune de ses méditations les plus raisonnables.

Suivant cette hypothèse, l'ame doit avoir des idées qui ne viennent ni par sensation ni par réflexion, à quoi il n'y a nulle apparence.

§. 17. Je voudrois aussi que ceux qui assurent avec tant de confiance, que l'ame pense actuellement toujours, nous disent quelles sont les idées qui se trouvent dans l'ame (1) d'un en-

(1) Un enfant n'est point enfant avant que d'avoir un corps, & par conséquent, dès qu'il a une ame, cette ame est actuellement unie à son corps. De savoir si cette ame a subsisté avant que d'être l'ame d'un enfant, c'est une question qui n'est point, je pense, du ressort de la philosophie. Ceux à qui M. Locke en veut en cet endroit, pourroient fort bien dire sans contredire leur hypothèse, que l'ame commence à penser dans le temps de son union avec le corps, & même qu'il lui vient des idées par voie de Sensation.

fant , avant qu'elle soit unie au corps , ou justement dans le tems de son union , avant qu'elle ait reçu aucune idée par voie de *Sensation*. Les songes d'un homme endormi ne sont composés à mon avis , que des idées que cet homme a eu en veillant , quoique pour la plupart jointes bizarrement ensemble. Si l'ame a des idées par elle-même , qui ne lui viennent ni par sensation ni par réflexion , comme cela doit être , supposé qu'elle pense avant que d'avoir reçue aucune impression par le moyen du corps , c'est une chose bien étrange , que plongée dans ces méditations particulières , qui le sont à tel point que l'homme lui-même ne s'en apperçoit pas , elle ne puisse jamais en retenir aucune dans le même moment qu'elle vient à en être retirée par le dégourdissement du corps , pour donner par-là à l'homme le plaisir d'avoir fait quelque nouvelle découverte. Et qui pourroit trouver la raison pourquoi pendant tant d'heures qu'on passe dans le sommeil , l'ame recueillie en elle-même & ne cessant de penser durant tout ce tems-là , ne rencontre pourtant jamais aucune de ses idées qu'elle n'a reçu ni

par sensation ni par réflexion , ou du moins , n'en conserve dans sa mémoire absolument aucune autre , que celles qui lui viennent à l'occasion du corps & qui dès-là doivent nécessairement être moins naturelles à l'esprit ? C'est une chose bien surprenante , que pendant la vie d'un homme , son ame ne puisse pas rappeler , une seule fois , quelqu'une de ces pensées pures & naturelles , quelqu'une de ces idées qu'elle a eues avant que d'en emprunter aucune du corps , & que jamais elle ne lui présente , lorsqu'il est éveillé , aucunes autres idées que celles qui retiennent l'odeur du vase où elle est renfermée , je veux dire , qui tirent manifestement leur origine de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps. Si l'ame (1) pense toujours , & qu'ainsi elle ait eu des idées avant que d'avoir été unie au corps , ou que d'en avoir

(1) De ce que l'ame penseroit toujours dans l'homme , il ne s'ensuivroit nullement qu'elle eût eu des idées avant que d'avoir été unie au corps , puisqu'elle pourroit avoir commencé d'exister justement dans le tems qu'elle a été unie au corps ; & si je ne me trompe , c'est là l'opinion de la plupart des philosophes q. M. Locke attaque dans ce chapitre.

reçu aucune par le corps , on ne peut s'empêcher de supposer , que durant le sommeil elle ne rappelle ses idées naturelles , & que pendant cette espèce de séparation d'avec le corps , il n'arrive , au moins quelquefois , que parmi toutes ces idées dont elle est occupée en se recueillant ainsi en elle-même , il s'en présente quelques-unes purement naturelles & qui soient justement du même ordre que celles qu'elle avoit eues autrement que par le corps , ou par ses réflexions sur les idées qui lui sont venues des objets extérieurs. Or comme jamais homme ne rappelle le souvenir d'aucune de ces sortes d'idées lorsqu'il est éveillé , nous devons conclure de cette hypothèse , ou que l'ame se ressouvient de quelque chose dont l'homme ne fauroit se ressouvenir , ou bien que la mémoire ne s'étend que sur les idées qui viennent du corps , ou des opérations de l'ame sur ses idées.

Personne ne peut connoître que l'ame pense toujours , sans en avoir des preuves ; parce que ce n'est pas une proposition évidente par elle-même.

§. 18. Je voudrois bien aussi que ceux qui soutiennent avec tant de confiance , que l'ame de l'homme , ou ce qui est la même chose , que l'homme pense toujours , me disent , comment ils le savent , & par quel moyen ils viennent à connoître qu'ils pensent eux-mêmes , lors même , qu'ils ne s'en apperçoivent point. Pour moi , je crains fort que ce ne soit une affirmation destituée de preuves , & une connoissance sans perception , ou plutôt , une notion très-confuse qu'on s'est formée pour défendre une hypothèse , bien-loin d'être une de ces vérités claires que leur propre évidence nous force de recevoir , ou qu'on ne peut nier sans contredire grossièrement la plus commune expérience. Car ce qu'on peut dire tout au-plus sur cet article , c'est , qu'il est possible que l'ame pense toujours ; mais qu'elle ne conserve pas toujours le souvenir de ce qu'elle pense :

& moi, je dis qu'il est aussi possible, que l'ame ne pense pas toujours ; & qu'il est beaucoup⁽¹⁾ plus probable qu'elle ne pense pas quelquefois, qu'il n'est probable qu'elle pense souvent & pendant un assez long-tems tout de suite, sans pouvoir être convaincue, un moment après, qu'elle ait eu aucune pensée.

§. 19. Supposer que l'ame pense &

(1) Si M. Locke vouloit s'en tenir à cette espece de pyrronisme qui paroît fort raisonnable sur cet article, la plupart des raisonnemens qu'il fait ici, prouveroient trop ; car ils tendent presque tous à faire voir, non qu'il est plus probable, mais tout-à-fait certain, que l'ame de l'homme ne pense pas toujours. Mais qu'auroit répondu M. Locke, si on lui eût dit qu'il s'ensuit de sa doctrine, que l'homme ne pense point un instant avant que d'être endormi, parce que nul homme ne peut distinguer par sentiment cet instant-là d'avec celui qui le suit immédiatement. Cependant selon M. Locke, l'homme pense pendant qu'il est éveillé ; & il ne pense jamais qu'il ne soit convaincu qu'il pense ; & par conséquent il ne pense jamais qu'il ne puisse distinguer le tems auquel il pense d'avec celui auquel il ne pense pas, tel qu'est, selon M. Locke, le tems auquel l'homme est enseveli dans un profond sommeil. Je ne sais si la question que je fais ici n'est point trop subtile ; mais elle l'est moins certainement que celle que M. Locke fait lui-même à ceux qui assument positivement que l'ame pense actuellement toujours, lorsqu'il dit au commencement du paragraphe qui précède immédiatement celui-ci, qu'il voudroit bien savoir d'eux, *quelles sont les idées qui se trouvent dans l'ame d'un enfant avant qu'elle soit unie au corps.*

que l'homme ne s'en apperçoit point , c'est , comme j'ai déjà dit , faire deux personnes d'un seul homme ; & c'est de quoi l'on aura sujet de soupçonner ces Messieurs , si l'on prend bien garde à la manière dont ils s'expriment en cette occasion. Car il ne me souvient pas d'avoir remarqué , que ceux qui nous disent , que *l'ame pense toujours* , disent jamais que *l'homme pense toujours*. Or l'ame peut-elle penser , sans que l'homme pense ? Ou bien , l'homme peut-il penser sans en être convaincu en lui-même ? Cela passeroit apparemment pour galimathias , si d'autres le disoient. S'ils soutiennent que l'homme pense toujours , mais qu'il n'en est pas toujours convaincu en lui-même ; ils peuvent tout aussi bien dire , que le corps est étendu sans avoir des parties. Car dire que le corps est étendu sans avoir des parties , & qu'une chose pense sans connoître & sans appercevoir qu'elle pense , ce sont deux assertions également intelligibles. Et ceux qui parlent ainsi , seront tout aussi-bien fondés à soutenir , si cela peut servir à leur hypothèse , que l'homme a toujours faim , mais qu'il n'a pas toujours

un sentiment de faim ; puisque la faim ne sauroit être sans ce sentiment-là , non-plus que la pensée sans une conviction qui nous assure intérieurement que nous pensons. S'ils disent , que l'homme a toujours cette conviction , je demande d'où ils le savent , puisque cette conviction n'est autre chose que la perception de ce qui se passe dans l'ame de l'homme. Or un autre homme peut-il s'assurer que je sens en moi ce que je n'apperçois pas moi-même ? C'est ici que la connoissance de l'homme ne sauroit s'étendre au-delà de sa propre expérience. Réveillez un homme d'un profond sommeil , & demandez-lui à quoi il pensoit dans ce moment. S'il ne sent pas lui-même qu'il ait pensé à quoique ce soit dans ce tems-là , il faut être grand devin pour pouvoir l'assurer qu'il n'a pas laissé de penser effectivement. Ne pourroit-on pas lui soutenir avec plus de raison , qu'il n'a point dormi ? C'est-là sans doute une affaire qui passe la Philosophie : & il n'y a qu'une révélation expresse qui puisse découvrir à un autre , qu'il y a dans mon ame des pensées , lorsque je ne puis point y en découvrir

moi-même. Il faut que ces gens-là aient la vue bien perçante pour voir certainement que je pense, lorsque je ne le saurois voir moi-même, & que je déclare expressément que je ne le vois pas. Et ce qu'il y a de plus admirable, des mêmes yeux qu'ils pénètrent en moi ce que je n'y saurois voir même, (1) ils voyent que les chiens & les éléphants ne pensent point, quoique ces animaux en donnent toutes les démonstrations imaginables, excepté qu'ils ne nous le disent pas eux-mêmes. Il y a en tout cela plus de mystère, au jugement de certaines personnes, que dans tout ce qu'on rapporte des *freres de la Rose-Croix*; car enfin il paroît plus aisé de se rendre invisible aux autres, que de faire que les pensées d'un autre me soient connues, tandis qu'il ne les connoît pas lui-même. Mais pour cela il ne faut que définir l'ame, *une substance qui pense toujours*, & l'affaire est faite. Si une telle définition est de quelqu'au-

(1) Il paroît visiblement par cet endroit, que c'est à Descartes & à ses disciples qu'en veut M. Locke dans tout ce chapitre.

torité, je ne vois pas qu'elle puisse servir à autre chose qu'à faire soupçonner à plusieurs personnes, qu'ils n'ont point d'ame, puisqu'ils éprouvent qu'une bonne partie de leur vie se passe sans qu'ils aient aucune pensée. Car je ne connois point de définitions ni de suppositions d'aucune secte qui soient capables de détruire une expérience constante; & c'est sans doute une pareille affectation, de vouloir savoir plus que nous ne pouvons comprendre, qui fait tant de fracas & cause tant de vaines disputes dans le monde.

*L'ame n'a aucune idée que par sensation
ou par réflexion.*

§. 20. Je ne vois donc aucune raison de croire, (1) que l'ame pense

(1) Dès le moment que l'ame est unie au corps, les sens peuvent lui fournir des idées, par l'impression qu'ils reçoivent des objets extérieurs, laquelle impression étant communiquée à l'ame, y produit ce qu'on appelle *perception* ou *pensée*. C'est ce que doivent soutenir ceux qui croient que l'ame pense toujours : philosophes trop décisifs sur cet article, mais que M. Locke combat à son tour par des raisonnemens qui ne sont pas toujours démonstratifs, comme j'ai pris la liberté de le faire voir.

324 LIV. II. *De l'origine des idées.*

avant que les sens lui aient fourni des idées pour être l'objet de ses pensées ; & comme le nombre de ces idées augmente , & qu'elles se conservent dans l'esprit , il arrive que l'ame perfectionnant , par l'exercice , sa faculté de penser dans ses différentes parties , en combinant diversement ses idées , & en réfléchissant sur ses propres opérations , augmente le fond de ses idées , aussi-bien que la facilité d'en acquérir de nouvelles par le moyen de la mémoire , de l'imagination , du raisonnement , & des autres manieres de penser.

C'est ce que nous pouvons éviter, évidemment dans les enfans.

§. 21. Quiconque voudra prendre la peine de s'instruire par observation & par expérience , au lieu d'assujettir la conduite de la nature à ses propres hypothèses , n'a qu'à considérer un enfant nouvellement né , & il ne trouvera pas , je m'assure , que son ame donne de grandes marques d'être accoutumée à penser beaucoup , & moins encore (1)

(1) Je ne sais pourquoi M. Locke mêle ici le raisonnement à la pensée. Cela ne sert qu'à embarrasser la ques-

à former aucun raisonnement. Cependant il est bien mal-aisé de concevoir, qu'une ame raisonnable puisse penser beaucoup, sans raisonner en aucune maniere. D'ailleurs, qui considérera que les enfans nouvellement nés, passent la plus grande partie du tems à dormir, & qu'ils ne sont guere éveillés que lorsque la faim leur fait souhaiter le tetton, ou que la douleur, (qui est la plus importune de nos sensations) ou quelqu'autre violente impression, faite sur le corps, forcent l'ame à en prendre connoissance, & à y faire attention : quiconque, dis-je, considérera cela, aura sans doute raison de croire, que *le fœtus dans le ventre de la mere, ne differe pas beaucoup de l'état d'un végétale* ; & qu'il passe la plus grande partie du tems sans perception ou pensée, ne faisant guere autre chose que dormir dans un lieu, où il n'a pas besoin de tetter pour se nourrir, & où

tion. Il est certain qu'un enfant qui, en naissant voit une chandelle allumée, a l'idée de la lumiere, & par conséquent il pense dans le tems qu'il voit une chandelle allumée. Dût-il ne raisonner jamais sur la lumiere, il ne laisseroit pourtant pas de penser durant tout le tems que son esprit seroit frappé de cette perception. Il en est de même de toute autre perception.

il est environné d'une liqueur, toujours également fluide, & presque toujours également tempérée, où les yeux ne sont frappés d'aucune lumière, où les oreilles ne sont guere en état de recevoir aucun son; & où il n'y a que peu, ou point de changement d'objets qui puissent émouvoir les sens.

§. 22. Suivez un enfant depuis sa naissance, observez les changemens que le tems produit en lui; & vous trouverez que l'ame venant se fournir de plus en plus d'idées par le moyen des sens, se reveille, pour ainsi dire, de plus en plus, & pense davantage à mesure qu'elle a plus de matiere pour penser. Quelque-tems après, elle commence à connoître les objets qui ont fait sur elle de fortes impressions à mesure qu'elle est plus familiarisée avec eux. C'est ainsi qu'un enfant vient, par degrés, à connoître les personnes avec qui il est tous les jours, & à les distinguer d'avec les étrangers, ce qui montre en effet qu'il commence à retenir & à distinguer les idées qui lui viennent par les sens. Nous pouvons voir par le même moyen comment

l'ame se perfectionne par degrés de ce côté-là , aussi-bien que dans l'exercice des autres facultés qu'elle a d'*étendre* ses idées , de les *composer* , d'en former des *abstractions* , de raisonner & de réfléchir sur toutes ses idées, de quoi j'aurai occasion de parler plus particulièrement dans la suite de ce livre.

§. 23. Si donc on demande : *Quand c'est que l'homme commence d'avoir des idées* , je crois que la véritable réponse qu'on puisse faire , c'est de dire , *dès qu'il a quelque sensation*. Car puisqu'il ne paroît aucune idée dans l'ame , avant que les sens y en aient introduit, je conçois que l'entendement commence à recevoir des idées , justement dans le tems qu'il vient à recevoir des sensations : & par conséquent que les idées commencent d'y être produites dans le même-tems que la *sensation* , qui est une impression , ou un mouvement excité dans quelque partie du corps , qui produit quelque perception dans l'entendement.

Quelle est l'origine de toutes nos connoissances.

§. 24. Voici donc , à mon avis , les deux sources de toutes nos connoissances , l'impression que les objets extérieurs font sur nos sens , & les propres opérations de l'ame concernant ces impressions , sur lesquelles elle réfléchit comme sur les véritables objets de ses contemplations. Ainsi la première capacité de l'entendement humain consiste en ce que l'ame est propre à recevoir les impressions qui se font en elle , ou par les objets extérieurs à la faveur des sens , ou par ses propres opérations lorsqu'elle réfléchit sur ses opérations. C'est-là le premier pas que l'homme fait vers la découverte des choses quelles qu'elles soient. C'est sur ce fondement que sont établies toutes les notions qu'il aura jamais naturellement dans ce monde. Toutes ces pensées sublimes qui s'élevent au-dessus des nues & pénètrent jusques dans les cieux , tirent de-là leur origine : & dans toute cette grande étendue que l'ame parcourt par ses vastes spécula-

tions , qui semblent l'élever si haut , elle ne passe point au-delà des *idées* que la *sensation* ou la *réflexion* lui présentent pour être les objets de ses contemplations.

L'entendement est , pour l'ordinaire , passif dans la réception des idées simples.

§. 25. L'esprit est , à cet égard , purement passif ; & il n'est pas en son pouvoir d'avoir ou de n'avoir pas ces rudimens , & pour ainsi dire , ces matériaux de connoissances. Car les idées particulieres des objets des sens s'introduisent dans notre ame , soit que nous veuillions ou que nous ne veuillions pas ; & les opérations de notre entendement nous laissent pour le moins quelque notion obscure d'elles-mêmes , personne ne pouvant ignorer absolument ce qu'il fait lorsqu'il pense. Lors , dis-je , que ces idées particulieres se présentent à l'esprit , l'entendement n'a pas la puissance de les refuser , ou de les altérer lorsqu'elles ont fait leur impression , de les effacer , ou d'en produire de nouvelles en lui-

même , non plus qu'un miroir ne peut point refuser , altérer ou effacer les images que les objets produisent sur la glace devant laquelle ils sont placés. Comme les corps qui nous environnent , frappent diversement nos organes , l'ame est forcée d'en recevoir les impressions , & ne sauroit s'empêcher d'avoir la perception des idées qui sont attachées à ces impressions-là.

CHAPITRE II.

Des idées simples.

Idées qui ne sont pas composées.

§. 1.

Pour mieux comprendre quelle est la nature & l'étendue de nos connoissances, il y a une chose qui concerne nos idées à laquelle il faut bien prendre garde : c'est qu'il y a de deux sortes d'idées, les unes *simples* & les autres *composées*.

Bien que les qualités qui frappent nos sens, soient si fort unies, & si bien mêlées ensemble dans les choses mêmes, qu'il n'y ait aucune séparation ou distance entr'elles, il est certain néanmoins, que les idées que ces diverses qualités produisent dans l'ame, y entrent par les sens d'une manière simple & sans nul mélange. Car quoique la vue & l'attouchement excitent souvent

dans le même-tems différentes idées par le même objet , comme lorsqu'on voit le mouvement & la couleur tout à la fois , & que la main sent la mollesse & la chaleur d'un même morceau de cire , cependant les idées simples qui sont ainsi réunies dans le même sujet , sont aussi parfaitement distinctes que celles qui entrent dans l'esprit par divers sens. Par exemple , la froideur & la dureté qu'on sent dans un morceau de glace , sont des idées aussi distinctes dans l'ame , que l'odeur & la blancheur d'une fleur de lys , ou que la douceur du sucre & l'odeur d'une rose : & rien n'est plus évident à un homme que la perception claire & distincte qu'il a de ces idées simples , dont chacune prise à part , est exempte de toute composition & ne produit par conséquent dans l'ame qu'une conception entièrement uniforme , qui ne peut être distinguée en différentes idées.

L'esprit ne peut ni faire ni détruire des idées simples.

§. 2. Or ces idées simples , qui sont les matériaux de toutes nos connois-

fances , ne sont suggerées à l'ame , que par les deux voies dont nous avons parlé ci-dessus , je veux dire par la *sensation* , & par la *réflexion*. Lorsque l'entendement a une fois reçu ces *idées simples* , il a la puissance de les répéter , de les comparer , de les unir ensemble , avec une variété presque infinie , & de former par ce moyen de nouvelles idées complexes , selon qu'il le trouve à propos. Mais il n'est pas au pouvoir des esprits les plus sublimes , & les plus vastes , quelque vivacité & quelque fertilité qu'ils puissent avoir , de former dans leur entendement aucune nouvelle idée simple qui ne vienne par l'une de ces deux voies que je viens d'indiquer ; & il n'y a aucune force dans l'entendement qui soit capable de détruire celles qui y sont déjà. L'empire que l'homme a sur ce petit monde , je veux dire sur son propre entendement , est le même que celui qu'il exerce dans ce grand monde d'êtres visibles. Comme toute la puissance que nous avons sur ce monde matériel , ménagée avec tout l'art & toute l'adresse imaginable , ne s'étend dans le fond qu'à composer & à diviser les matériaux

qui sont à notre disposition, sans qu'il soit en notre pouvoir de faire la moindre particule de nouvelle matiere, ou de détruire un seul atôme de celle qui existe déjà ; de même nous ne pouvons pas former dans notre entendement aucune idée simple, qui ne nous vienne par les objets extérieurs à la faveur des sens, ou par les réflexions que nous faisons sur les propres opérations de notre esprit. C'est ce que chacun peut éprouver par lui-même. Et pour moi, je serois bien aise que quelqu'un voulût essayer de se donner l'idée de quelque goût dont son palais n'eût jamais été frappé, ou de se former l'idée d'une odeur qu'il n'eût jamais sentie : & lorsqu'il pourra le faire, j'en conclurai tout aussi-tôt qu'un aveugle a des idées des couleurs, & un sourd des notions distinctes des sons.

§. 3. Ainsi, bien que nous ne puissions pas nier qu'il ne soit aussi possible à Dieu de faire une créature qui reçoive dans son entendement la connoissance des choses corporelles, par des organes différens de ceux qu'il a donnés à l'homme, & en plus grand

nombre que ces derniers qu'on nomme les sens , & qui sont au nombre de cinq , selon l'opinion vulgaire , (1) je

(1) Montagne a exprimé tout cela à sa manière. Comme le passage est curieux , quoiqu'un peu long , je crois qu'on ne sera pas fâché de le voir ici. « La
» première considération , dir-il , que j'ai sur le sujet
» des sens , est que je mets en doute que l'homme soit
» pourveu de tous sens naturels. Je vois plusieurs animaux
» qui vivent une vie entière & parfaite , les uns sans la
» vue , les autres sans l'ouïe : qui sçait si à nous aussi il
» ne manque pas encore un , deux , trois , & plusieurs
» autres sens ? Car , s'il en manque quelqu'un , notre
» discours n'en peut découvrir le défaut. C'est le privilège
» des sens d'être l'extrême borne de notre appercevance :
» il n'y a rien , au-delà d'eux , qui nous puisse servir à les
» découvrir : voire ni l'un des sens ne peut découvrir
» l'autre.

« *An poterunt oculos aures reprehendere , an aures*

« *Tellus , an hunc porrò tactum sapor arguet oris ,*

« *An confutabunt nares , oculique revincunt ?*

« Ils sont trestous la ligne extrême de notre faculté.
« — Que sçait-on , si les difficultés que nous trouvons
» en plusieurs ouvrages de nature , viennent du défaut
» de quelques sens ? Et si plusieurs effets des animaux qui
» excèdent notre capacité , sont produits par la faculté
» de quelque sens que nous ayons à dire ? Et si aucuns
» d'entr'eux ont une vie plus pleine par ce moyen , & plus
» entière que la nôtre ? Nous saisissons la pomme quasi
» par tous nos sens : nous y trouverons de la rou-
» geur , de la polisseure , de l'odeur & de la douceur :
» outre cela elle peut avoir d'autres vertus , comme
» d'assécher ou retraindre , auxquelles nous n'avons point
» de sens qui se puisse rapporter. Les propriétés que
» nous appelons occultes en plusieurs choses , comme

crois pourtant que nous ne saurions imaginer ni connoître dans les corps, de quelque maniere qu'ils soient disposés, aucune qualité dont nous puissions avoir quelque connoissance, qui soient différentes des sons, des goûts, des odeurs, & des qualités qui concernent la vue & l'attouchement. Par la même raison, si l'homme n'avoit reçu que quatre de ces sens, les qualités qui sont les objets du cinquieme sens, auroient été aussi éloignées de notre connoissance, imagination & conception, que le sont présentement les qualités qui appartiennent au sixieme, septieme & huitieme sens, que nous supposons possibles, & dont on ne sauroit dire, sans une grande présomption que quelques autres créatures ne puissent être enrichies, dans quelque'autre partie de ce vaste univers. Car quiconque n'aura pas la vanité ridicule de s'élever au-dessus de tout ce qui est sorti de la main

» à l'aimant d'attirer le fer, n'est-il pas vraisemblable
 » qu'il y a des facultés sensitives en nature propres à les
 » juger & à les appercevoir, & que le défaut de telles
 » facultés nous apporte l'ignorance de la vraie essence de
 » telles choses? » *ESSAIS*, tom. II, liv. II, chap. XII,
 pag. 562 & 565; édition de la Haye, 1727.

du

du créateur ; mais considérera sérieusement l'immensité de ce prodigieux édifice , & la grande variété qui paroît sur la terre , cette petite & si peu considérable partie de l'univers sur laquelle il se trouve placé , sera porté à croire que dans d'autres habitations de cet univers , il peut y avoir d'autres êtres intelligens dont les facultés lui sont aussi peu connues , que les sens ou l'entendement de l'homme sont connus à un ver caché dans le fond d'un cabinet. Une telle variété & une telle excellence dans les ouvrages de Dieu , convient à la sagesse & à la puissance de ce grand ouvrier. Au reste , j'ai suivi dans cette occasion le sentiment commun qui ne donne que cinq sens à l'homme , quoique peut-être on eût droit d'en compter davantage. Mais ces deux suppositions servent également à mon dessein.

CHAPITRE III.

Des idées qui nous viennent par un seul sens.

Divisions des idées simples.

§. I.

Pour mieux connoître les idées que nous recevons par les sens, il ne sera pas inutile de les considérer par rapport aux différentes voies par où elles entrent dans l'ame, & se font connoître à nous.

I. Premièrement donc il y en a quelques-unes qui nous viennent par un seul sens.

II. En second lieu, il y en a d'autres qui entrent dans l'esprit par plus d'un sens.

III. D'autres y viennent par la seule réflexion.

IV. Et enfin il y en a d'autres que nous recevons par toutes les voies de la sensation , aussi-bien que par la réflexion.

Nous allons les considérer à part sous ces différens chefs.

Idees qui viennent dans l'esprit par un seul sens.

Premièrement , il y a des idées qui n'entrent dans l'esprit que par un seul sens , qui est particulièrement disposé à les recevoir. Ainsi , la lumière & les couleurs , comme le blanc , le rouge , le jaune , & le bleu , avec leurs mélanges & leurs différentes nuances qui forment le vert , l'écarlate , le pourpre , le vert de mer & le reste , entrent uniquement par les yeux ; toutes les sortes de bruits , de sons & de tons différens , entrent par les oreilles ; les différens goûts par le palais , & les odeurs par le nez. Et si les organes ou nerfs , qui après avoir reçu ces impressions de dehors les portent au cerveau , qui est , pour ainsi dire la chambre d'audience , où elles se présentent à l'âme , pour y produire différentes sensations ,

340 LIV. II. *Des idées qui nous viennent*
si, dis-je, quelques-uns de ses organes
viennent à être détraqués, en sorte
qu'ils ne puissent point exercer leur
fonction, ces sensations ne sauroient y
être admises par quelque fausse porte :
elles ne peuvent plus se présenter* à
l'entendement, & en être apperçues
par aucune autre voie.

Les plus considérables des qualités
tactiles, sont le *froid*, le *chaud* & la
solidité. Pour toutes les autres, qui ne
consistent presque en autre chose que
dans la configuration des parties sensi-
bles, comme est ce qu'on nomme *poli*
& *rude*, ou bien, dans l'union des par-
ties, plus ou moins forte, comme est
ce qu'on nomme *compacte*, & *mou*,
dur, & *fragile*, elles se présentent assez
d'elles-mêmes.

*Il y a peu d'idées simples qui aient des
noms.*

§. 2. Je ne crois pas qu'il soit néces-
saire de faire ici une énumération de
toutes les idées simples qui sont les ob-
jets particuliers des sens. Et on ne pour-
roit même en venir à bout quand on
voudroit, parce qu'il y en a beaucoup

plus que nous n'avons de noms pour les exprimer. Les odeurs, par exemple, qui sont peut-être en aussi grand nombre, ou même en plus grand nombre que les différentes especes de corps qui sont dans le monde, manquent de nom pour la plupart. Nous nous servons communément des mots *sentir bon*, ou *sentir mauvais*, pour exprimer ces idées, par où nous ne disons, dans le fond, autre chose si-non qu'elles nous sont agréables, ou désagréables, quoique l'odeur de la rose, & celle de la violette, par exemple, qui sont agréables l'une & l'autre, soient sans doute des idées fort distinctes. On n'a pas eu plus de soin de donner des noms aux différens goûts, dont nous recevons les idées par le moyen du palais. Le *doux*, l'*amer*, l'*aigre*, l'*âcre*, l'*acerbe*, & le *salé* sont presque les seuls termes que nous ayons pour désigner ce nombre infini de saveurs qui se peuvent remarquer distinctement, non-seulement dans presque toutes les especes d'êtres sensibles, mais dans les différentes parties de la même plante, ou du même animal. On peut dire la même chose des couleurs & des sons. Je me con-

tenterai donc sur ce que j'ai à dire des idées simples, de ne proposer que celles qui sont le plus à mon dessein, ou qui sont en elles-mêmes de nature à être moins connues quoique fort souvent elles fassent partie de nos idées complexes. Parmi ces idées simples, auxquelles on fait peu d'attention, il me semble qu'on peut fort bien mettre la *solidité*, dont je parlerai pour cet effet dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

De la solidité.

*C'est par l'attouchement que nous recevons
l'idée de la solidité.*

§. I.

L'IDÉE de la *solidité* nous vient par l'attouchement, & elle est causée par la résistance que nous trouvons dans un corps jusqu'à ce qu'il ait quitté le lieu qu'il occupe, lorsqu'un autre corps y entre actuellement. De toutes les idées qui nous viennent par sensation, il n'y en a point que nous recevions plus constamment que celle de la *solidité*. Soit que nous soyions en mouvement ou en repos, dans quelque situation que nous nous rencontrions, nous sentons toujours quelque chose qui nous soutient & qui nous empêche d'aller plus bas; & nous éprouvons tous les jours en maniant des corps, que tandis

qu'ils sont entre nos mains ils empêchent , par une force invincible , l'approche des parties de nos mains qui les pressent. Or ce qui empêche ainsi l'approche des deux corps lorsqu'ils se meuvent l'un vers l'autre , c'est ce que j'appelle *solidité*. Je n'examine point si le mot de *solide* , employé dans ces sens approche plus de sa signification originale , que dans le sens auquel s'en servent les mathématiciens : suffit que la notion ordinaire de la solidité doive , je ne dis pas justifier , mais autoriser l'usage de ce mot , au sens que je viens de marquer ; ce que je ne crois pas que personne veuille nier. Mais si quelqu'un trouve plus à propos d'appeller *impénétrabilité* , ce que je viens de nommer *solidité* , j'y donne les mains. Pour moi , j'ai cru le terme de *solidité* , beaucoup plus propre à exprimer cette idée , non-seulement à cause qu'on l'emploie communément en ce sens-là , mais aussi parce qu'il emporte quelque chose de plus positif que celui d'*impénétrabilité* , qui est purement négatif , & qui peut-être , est plutôt un effet de la solidité , que la solidité elle-même. Du reste , la solidité est de toutes les idées , celle

qui paroît la plus essentielle & la plus étroitement unie au corps , en sorte qu'on ne peut la trouver ou imaginer ailleurs que dans la matiere : & quoique nos sens ne la remarquent que dans des amas de matiere d'une grosseur capable de produire en nous quelque sensation , cependant l'ame ayant une fois reçu cette idée par le moyen de ces corps grossiers , la porte encore plus loin , la considérant aussi-bien que la figure dans la plus petite partie de matiere qui puisse exister , & la regardant comme inséparablement attachée au corps , où qu'il soit & de quel que maniere qu'il soit modifié.

La solidité remplit l'espace.

§. 2. Or , par cette idée qui appartient au corps , nous concevons que le corps remplit l'espace : autre idée qui emporte , que par - tout où nous imaginons quelque espace occupé par une substance solide , nous concevons que cette substance occupe de telle sorte cette espace , qu'elle en exclut toute autre substance solide ; & qu'elle empêchera à jamais deux autres corps qui

se meuvent en ligne droite l'un vers l'autre, de venir à se toucher, si elle ne s'éloigne d'entr'eux que par une ligne qui ne soit point parallèle à celle sur laquelle ils se meuvent actuellement. C'est-là une idée qui nous est suffisamment fournie par les corps que nous manions ordinairement.

La solidité est différente de l'espace.

§ 3. Or, cette résistance qui empêche que d'autres corps n'occupent l'espace dont un corps est actuellement en possession ; cette résistance, dis-je, est si grande qu'il n'y a point de force, quelque grande qu'elle soit, qui puisse la vaincre. Que tous les corps du monde pressent de tous côtés une goutte d'eau, ils ne pourront jamais surmonter la résistance qu'elle fera, quelque *molle* qu'elle soit, jusqu'à s'approcher l'un de l'autre, si auparavant ce petit corps n'est ôté de leur chemin : en quoi notre idée de la *solidité* est différente de celle de l'*espace dur*, (qui n'est capable ni de résistance ni de mouvement) & de l'idée de la *dureté*. Car un homme peut concevoir deux corps éloignés l'un de l'autre qui

s'approchent sans toucher ni déplacer aucune chose solide , jusqu'à ce que leurs surfaces viennent à se rencontrer. Et par-là nous avons , à ce que je crois , une idée nette de l'espace sans solidité. Car sans recourir à l'annihilation d'aucun corps particulier , je demande , si un homme ne peut point avoir l'idée du mouvement d'un seul corps , sans qu'aucun autre corps succède immédiatement à sa place. Il est évident , ce me semble , qu'il peut fort bien se former cette idée : parce que l'idée de mouvement dans un certain corps , ne renferme pas plutôt l'idée de mouvement dans un autre corps , que l'idée d'une figure quarrée dans un corps , renferme l'idée de cette figure dans un autre corps. Je ne demande pas si les corps existent de telle manière que le mouvement d'un seul corps ne puisse exister réellement sans le mouvement de quelqu'autre : déterminer cela , c'est soutenir ou combattre l'existence actuelle du vuide , à quoi je ne songe pas présentement. Je demande seulement si l'on ne peut point avoir l'idée d'un corps particulier qui soit en mouvement , pendant que les autres sont en repos.

Je ne crois pas que personne le nie. Cela étant, la place que le corps abandonne en se mouvant, nous donne l'idée d'un pur espace sans solidité, dans lequel un autre corps peut entrer sans qu'aucune chose s'y oppose, ou l'y pousse. Lorsqu'on tire le piston d'une pompe, l'espace qu'il remplit dans le tube, est visiblement le même, soit qu'un autre corps suive le piston à mesure qu'il se meut, ou non : & lorsqu'un corps vient à se mouvoir, il n'y a point de contradiction à supposer qu'un autre corps qui lui est seulement contigu, ne le suive pas. La nécessité d'un tel mouvement n'est fondée que sur la supposition, que le monde est plein ; mais nullement sur l'idée distincte de l'espace & de la solidité, qui sont deux idées aussi différentes que la résistance & la non-résistance, l'impulsion & la non-impulsion. Les disputes mêmes que les hommes ont sur *le vuide*, montrent clairement, qu'ils ont des idées d'un espace sans corps, comme je le ferai voir ailleurs.

En quoi la solidité differe de la dureté.

§. 4. Il s'ensuit encore de-là que la *solidité* differe de la *dureté*, en ce que la solidité d'un corps n'emporte autre chose, si ce n'est que ce corps remplit l'espace qu'il occupe, de telle sorte qu'il en exclut absolument tout autre corps : au lieu que la *dureté* consiste dans une forte union de certaines parties de matiere, qui composent des amas d'une grosseur sensible, de sorte que toute la masse ne change pas aisément de figure. En effet, le *dur* & le *mou* sont des noms que nous donnons aux choses, seulement par rapport à la constitution particuliere de nos corps. Ainsi, nous donnons le nom de *dur* à tout ce que nous ne pouvons sans peine faire changer de figure en le pressant avec quelque partie de notre corps ; & au contraire, nous appellons *mou* ce qui change la situation de ses parties, lorsque nous venons à le toucher sans faire aucun effort considérable & pénible.

Mais la difficulté qu'il y a à faire changer de situation aux différentes par-

ties sensibles d'un corps, ou à changer la figure de tout le corps, cette difficulté, dis-je, ne donne pas plus de solidité aux parties les plus dures de la matière qu'aux plus molles; & un diamant n'est point plus solide que l'eau. Car quoique deux plaques de marbre soient plus aisément jointes l'une à l'autre, lorsqu'il n'y a que de l'eau ou de l'air entre deux, que s'il y avoit un diamant: ce n'est pas à cause que les parties du diamant sont plus solides que celles de l'eau, ou qu'elles résistent davantage, mais parce que les parties de l'eau pouvant être plus aisément séparées les unes des autres, elles sont écartées plus facilement par un mouvement oblique, & laissent aux deux pièces de marbre le moyen de s'approcher l'une de l'autre. Mais si les parties de l'eau pouvoient n'être point chassées de leur place par ce mouvement oblique, elles empêcheroient éternellement l'approche de ces deux pièces de marbre, tout aussi-bien que le diamant; & il seroit aussi impossible de surmonter leur résistance par quelque force que ce fût, que de vaincre la résistance des parties du diamant. Car que les parties de matière

les plus molles & les plus pliables qu'il y ait au monde , soient entre deux corps quels qu'ils soient , si on ne les chasse point de-là , & qu'elles restent toujours entre deux , elles résisteront aussi invinciblement à l'approche de ces corps , que le corps le plus dur qu'on puisse trouver ou imaginer. On n'a qu'à bien remplir d'eau ou d'air un corps souple & mou , pour sentir bientôt de la résistance en le pressant : & quiconque s'imagine qu'il n'y a que les corps durs qui puissent l'empêcher d'approcher ses mains l'une de l'autre , peut se convaincre aisément du contraire par le moyen d'un ballon rempli d'air. L'expérience que j'ai ouï dire avoir été faite à *Florence* , avec un globe d'or concave , qu'on remplit d'eau , & qu'on referma exactement , fait voir la solidité de l'eau , toute liquide qu'elle est. Car ce globe ainsi rempli étant mis sous une presse , qu'on serra à toute force autant que les vis le purent permettre , l'eau se fit chemin elle-même à travers les pores de ce métal si compacte. Comme les particules ne trouvoient point de place dans le creux du globe pour se resserrer davantage , elles échap-

perent au-dehors, où elles s'exhalerent en forme de rosée, & tomberent ainsi goutte à goutte, avant qu'on pût faire céder les côtés du globe à l'effort de la machine qui les pressoit avec tant de violence.

§. 5. Selon cette idée de la *solidité*, l'*étendue du corps* est distincte de l'*étendue de l'espace*. Car l'*étendue du corps* n'est autre chose qu'une union ou continuité de parties solides, divisibles, & capables de mouvement : au lieu que l'*étendue de l'espace* (1) est une conti-

(1) *The continuity of unsolid, unseparable & immovable parts* : ce sont les propres termes de l'original : par où il paroît que M. Locke donne des parties à l'espace, parties non-solides, inséparables & incapables d'être mises en mouvement. De savoir s'il est possible de concevoir, sous l'idée de partie, ce qui ne peut être conçu comme séparable de quelqu'autre chose, à qui l'on donne le nom de partie dans le même sens, c'est ce qui me passe, & dont je laisse la détermination à des esprits plus subtils & plus pénétrants. De plus, l'espace qu'occupe la ville de Rome, est-il le même que celui qu'occupe Paris ? Et l'espace qu'occupe Rome, n'est-il pas séparé de l'espace où se trouve Paris, par celui qu'occupent plusieurs villes, Florence, Milan, Turin, les Montagnes des Alpes, &c. ? Il me souvient d'avoir proposé ces questions à M. Locke. Je ne vous dirai pas la réponse qu'il y fit ; car, il n'eut pas plutôt cessé de parler que sa réponse m'échappa de l'esprit. *Non datur omnibus habere nasum*, entre lesquels

nuité de parties non - solides , indivisibles & immobiles. C'est d'ailleurs de la solidité des corps que dépend leur impulsion mutuelle , leur résistance & leur simple impulsion. Cela posé , il y a bien des gens au nombre desquels je me range , qui croient avoir des idées claires & distinctes du pur espace & de la solidité , & qui s'imaginent pouvoir penser à l'espace sans y concevoir quoi que ce soit qui résiste ou qui soit capable d'être poussé par aucun corps. C'est-là, dis - je , l'idée de l'*espace pur* , qu'ils croient avoir aussi nettement dans l'esprit , que l'idée qu'on peut se former de l'étendue du corps : car l'idée de la distance qui est entre les parties opposées d'une surface concave , est tout aussi claire , selon eux , sans l'idée d'aucune partie solide qui soit entre deux , qu'avec cette idée. D'un autre côté , ils se persuadent qu'outre l'idée de l'*espace pur* , ils en ont une autre tout-à-fait différente de quelque chose

je me range sans peine , pleinement convaincu que la plupart des subtilités philosophiques , dont on amuse le monde depuis si long-tems , ne sauroient nous rendre meilleurs ni plus éclairés.

qui remplit cet espace , & qui peut en être chassé par l'impulsion de quel-qu'autre corps , ou résister à ce mouvement. Que s'il se trouve d'autres gens qui n'aient pas ces deux idées distinctes , mais qui les confondent , & des deux n'en fassent qu'une , je ne vois pas que des personnes qui ont la même idée sous différens noms , ou qui donnent le même nom à des idées différentes , puissent non-plus s'entretenir ensemble , qu'un homme qui n'étant ni aveugle ni sourd , & ayant des idées distinctes , de la couleur nommée écarlate , & du son de la trompette , voudroit discourir de l'écarlate avec cet aveugle , dont je parle ailleurs , qui s'étoit figuré que l'idée de l'écarlate ressembloit au son d'une trompette.

§. 6. Si , après cela , quelqu'un me demande , ce que c'est que la *solidité* , je le renverrai à ses sens pour s'en instruire. Qu'il mette entre ses mains un caillou ou un ballon ; qu'il tâche de joindre ses mains , & il connoîtra bientôt ce que c'est que la solidité. S'il croit que cela ne suffit pas pour expliquer ce que c'est que la solidité , & en quoi

elle consiste , je m'engage de le lui dire , lorsqu'il m'aura appris ce que c'est que la pensée , & en quoi elle consiste , ou , ce qui est peut-être plus aisé , lorsqu'il m'aura expliqué ce que c'est que l'étendue , ou le mouvement. Les idées simples sont telles précisément que l'expérience nous les fait connoître. Mais si non contents de cela , nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'esprit , nous n'avancerons pas davantage , que si nous entreprenions de dissiper par de simples paroles les ténèbres dont l'ame d'un aveugle est environnée , & d'y produire par le discours des idées de la lumière & des couleurs , j'en donnerai la raison dans un autre endroit.

C H A P I T R E V.

*Des idées simples qui nous viennent
par divers sens.*

LE S idées qui viennent à l'esprit par plus d'un sens, sont celles de l'*espace* ou de l'*étendue*, de la *figure*, du *mouvement* & du *repos*. Car toutes ces choses sont des impressions sur nos yeux & sur les organes de l'attouchement; de sorte que nous pouvons également, par le moyen de la vue & de l'attouchement, recevoir & faire entrer dans notre esprit les idées de l'*étendue*, de la *figure*, du *mouvement*, & du *repos* des corps. Mais comme j'aurai occasion de parler ailleurs plus au long, de ces idées-là, il suffira d'en avoir fait ici l'énumération.

CHAPITRE VI.

*Des idées simples qui nous viennent
par réflexion.*

§. 1.

LES objets extérieurs ayant fourni à l'esprit les idées dont nous avons parlé dans les chapitres précédens, l'esprit faisant réflexion sur lui-même, & considérant ses propres opérations par rapport aux idées qu'il vient de recevoir, tire de-là d'autres idées qui sont aussi propres à être les objets de ses contemplations, qu'aucune de celles qu'il reçoit de dehors.

*Les idées de la perception & de la volonté
nous viennent par la réflexion.*

§. 2. Il y a deux grandes & principales actions de notre ame dont on parle le plus ordinairement, & qui sont en effet si fréquentes, que chacun peut les découvrir aisément en lui-même,

s'il veut en prendre la peine. C'est la *perception* ou la puissance de penser, & la *volonté* ou la puissance de vouloir.

La puissance de penser est ce qu'on nomme l'*entendement*, & la puissance de vouloir est ce qu'on nomme la *volonté* : deux puissances ou dispositions de l'ame auxquelles on donne le nom de *facultés*. J'aurai occasion de parler dans la suite de quelques - uns des modes de ces idées simples produites par la réflexion, comme est *se ressouvenir* des idées, les *discerner* ou *distinguer*, *raisonner*, *juger*, *connoître*, *croire*, &c. &c.

CHAPITRE VII.

Des idées simples qui viennent par sensation & par réflexion.

§. 1.

IL y a d'autres idées simples qui s'introduisent dans l'esprit par toutes les voies de la sensation, & par la réflexion; savoir

Le plaisir, & son contraire,

La douleur ou l'inquiétude,

La puissance,

L'existence, &

L'unité.

Du plaisir & de la douleur.

§. 2. *Le plaisir & la douleur* sont deux idées dont l'une ou l'autre se trouve jointe à presque toutes nos idées, tant à celles qui nous viennent par sensation qu'à celles que nous recevons par ré-

flexion ; & à peine y a-t-il aucune perception excitée en nous par l'impression des objets extérieurs sur nos sens , ou aucune pensée renfermée dans notre esprit, qui ne soit capable de produire en nous du plaisir ou de la douleur. J'entends par *plaisir* & *douleur* tout ce qui nous plaît ou nous incommode , soit qu'il procède des pensées de notre esprit, ou de quelque chose qui agisse sur nos corps. Car soit que nous l'appellions d'un côté *satisfaction* , *contentement* , *plaisir* , *bonheur* , &c. ou de l'autre , *inquiétude* , *peine* , *douleur* , *tourment* , *affliction* , *misère* , &c. ce ne sont dans le fond que différens degrés de la même chose , lesquels se rapportent à des idées de plaisir & de douleur , de contentement ou d'inquiétude : termes dont je me servirai le plus ordinairement pour désigner ces deux sortes d'idées.

§. 3. Le souverain auteur de notre être , dont la sagesse est infinie , nous a donné la puissance de mouvoir différentes parties de notre corps, ou de les tenir en repos , comme il nous plaît ; & par ce mouvement , que nous leur imprimons

imprimons, de nous mouvoir nous-mêmes, & de mouvoir les autres corps contigus, en quoi consiste toutes les actions de notre corps. Il a aussi accordé à notre esprit le pouvoir de choisir, en différentes rencontres entre ses idées, celle dont il veut faire le sujet de ses pensées, & de s'appliquer, avec une attention particulière, à la recherche de tel ou tel sujet. Et afin de nous porter à ces mouvemens & à ces pensées, qu'il est en notre pouvoir de produire quand nous voulons, il a eu la bonté d'attacher un sentiment de plaisir à différentes pensées & à diverses sensations. Rien ne pouvoit être plus sagement établi : car, si ce sentiment étoit entièrement détaché de toutes nos sensations extérieures, & de toutes les pensées que nous avons en nous-mêmes, nous n'aurions aucun sujet de préférer une pensée ou une action à une autre ; de préférer, par exemple, l'attention à la nonchalance, & le mouvement au repos. Et ainsi nous ne songerions point à mettre notre corps en mouvement, ou à occuper notre esprit ; mais laissant aller nos pensées à l'aventure, sans les diriger vers aucun but particulier,

nous ne ferions aucune attention sur nos idées , qui dès - là semblables à de vaines ombres , viendroient se montrer à notre esprit , sans que nous nous en missions autrement en peine. Dans cet état , l'homme , quoique doué des facultés de l'entendement & de la volonté , ne feroit qu'une créature inutile , plongée dans une parfaite inaction , passant toute sa vie dans une lâche & continuelle léthargie. Il a donc plu à notre sage créateur d'attacher à plusieurs objets , & aux idées que nous recevons par leur moyen , aussi - bien qu'à la plupart de nos pensées , certain plaisir qui les accompagne ; & cela en différens degrés , selon les différens objets dont nous sommes frappés , afin que nous ne laissions pas ces facultés , dont il nous a entichés , dans une entière inaction , & sans en faire aucun usage.

§. 4. La douleur n'est pas moins propre à nous mettre en mouvement que le plaisir : car nous sommes tout aussi prêts , à faire usage de nos facultés pour éviter la douleur , que pour rechercher le plaisir. La seule chose qui mérite d'être remarquée en cette

occasion , c'est que la douleur est souvent produite par les mêmes objets , & par les mêmes idées , qui nous causent du plaisir. L'étroite liaison qu'il y a entre l'un & l'autre , & qui nous cause souvent de la douleur par les mêmes sensations , d'où nous attendons du plaisir , nous fournit un nouveau sujet d'admirer la sagesse & la bonté de notre créateur , qui , pour la conservation de notre être , a établi que certaines choses venant à agir sur nos corps , nous causassent de la douleur , pour nous avertir par-là du mal qu'elles nous peuvent faire , afin que nous songions à nous en éloigner. Mais , comme il n'a pas eu seulement en vue la conservation de nos personnes en général , mais la conservation entière de toutes les parties & de tous les organes de notre corps en particulier , il a attaché , en plusieurs occasions , un sentiment de douleur aux mêmes idées qui nous font du plaisir en d'autres rencontres. Ainsi la chaleur , qui dans un certain degré nous est fort agréable , venant à s'augmenter un peu plus , nous cause une extrême douleur. La lumière elle-même qui est le plus charmant de tous les

objets sensibles , nous incommode beaucoup , si elle frappe à nos yeux avec trop de force , & au-delà d'une certaine proportion. Or , c'est une chose sagement & utilement établie par la nature , que , lorsque quelque objet met en désordre , par la force de ses impressions , les organes du sentiment , dont la structure ne peut qu'être fort délicate , nous puissions être avertis par la douleur que ces fortes d'impressions produisent en nous , de nous éloigner de cet objet , avant que l'organe soit entièrement dérangé , & par ce moyen mis hors d'état de faire ses fonctions à l'avenir. Il ne faut que réfléchir sur les objets qui causent de tels sentimens , pour être convaincu que c'est-là effectivement la fin ou l'usage de la douleur. Car , quoiqu'une trop grande lumière soit insupportable à nos yeux , cependant les ténèbres les plus obscures ne leur causent aucune incommodité , parce que la plus grande obscurité , ne produisant aucun mouvement déréglé dans les yeux , laisse cet excellent organe de la vue dans son état naturel sans le blesser en aucune manière. D'autre part , un trop grand froid nous cause de la douleur aussi-bien que le

chaud ; parce que le froid est également propre à détruire le tempérament qui est nécessaire à la conservation de notre vie , & à l'exercice des fonctions différentes de notre corps : tempérament qui consiste dans un degré modéré de chaleur , ou si vous voulez , dans le mouvement des parties insensibles de notre corps , réduit à certaines bornes.

§. 5. Outre cela , nous pouvons trouver une autre raison pourquoi Dieu a attaché différens degrés de plaisir & de peine , à toutes les choses qui nous environnent , & qui agissent sur nous , & pourquoi il les a joints ensemble dans la plupart des choses qui frappent notre esprit & nos sens. C'est afin que , trouvant dans tous les plaisirs que les créatures peuvent nous donner , quelque amertume , une satisfaction imparfaite & éloignée d'une entière félicité , nous soyions portés à chercher notre bonheur dans la possession de celui (1) *en qui il y a un rassasiement de joie , & à la droite duquel il y a des plaisirs pour toujours.*

(1) Ps. XVI, 11.

§ 6. Quoique ce que je viens de dire ne puisse peut-être de rien servir à nous faire connoître les idées du plaisir & de la douleur plus clairement que nous les connoissons par notre propre expérience, qui est la seule voie par laquelle nous pouvons avoir ces idées, cependant, comme en considérant la raison pour-quoi ces idées se trouvent attachées à tant d'autres, nous sommes portés par-là à concevoir de justes sentimens de la sagesse & de la bonté du souverain conducteur de toutes choses, cette considération convient assez bien au but principal de ces recherches, puisque la principale de toutes nos pensées, & la véritable occupation de tout être doué d'entendement, c'est la connoissance & l'adoration de cet être suprême.

Comment on vient à se former des idées de l'existence & de l'unité.

§. 7. *L'existence & l'unité* sont deux autres idées, qui sont communiquées à l'entendement par chaque objet extérieur, & par chaque idée que nous appercevons en nous-mêmes. Lorsque nous avons des idées dans l'esprit, nous

les considérons comme y étant actuellement, tout ainsi que nous considérons les choses comme étant actuellement hors de nous, c'est-à-dire, comme actuellement *existantes* en elles-mêmes. D'autre part, tout ce que nous considérons comme une seule chose, soit que ce soit un être réel, ou une simple idée, suggère à notre entendement l'idée de l'*unité*.

La puissance, autre idée simple, qui nous vient par sensation & par réflexion.

§. 8. La *puissance* est encore une de ces idées simples que nous recevons par sensation & par réflexion. Car venant à observer en nous-mêmes, que nous pensons & que nous pouvons penser, que nous pouvons, quand nous voulons, mettre en mouvement certaines parties de notre corps qui sont en repos; & d'ailleurs les effets que les corps naturels sont capables de produire les uns sur les autres, se présentant, à tout moment, à nos sens, nous acquérons par ces deux voies l'idée de la *puissance*.

L'idée de la succession, comment introduite dans l'esprit.

§. 9. Outre ces idées, il y en a une autre, qui, quoiqu'elle nous soit proprement communiquée par les sens, nous est néanmoins offerte plus constamment par ce qui se passe dans notre esprit; & cette idée est celle de la *succession*. Car, si nous nous considérons immédiatement nous-mêmes, & que nous réfléchissions sur ce qui peut y être observé, nous trouverons toujours, que, tandis que nous sommes éveillés, ou que nous pensons actuellement, nos idées passent, pour ainsi dire, à la file, l'une allant & l'autre venant, sans aucune intermission.

Les idées simples sont les matériaux de toutes nos connoissances.

§. 10. Voilà, à ce que je crois, les plus considérables, pour ne pas dire les seules idées simples que nous ayons, desquelles notre esprit tire toutes ses autres connoissances, & qu'il ne reçoit

que par les deux voies de sensation & de réflexion dont nous avons déjà parlé.

Et qu'on n'aille pas se figurer que ce sont-là des bornes trop étroites pour fournir à la vaste capacité de l'entendement humain qui s'élève au-dessus des étoiles, & qui ne pouvant être renfermé dans les limites du monde, se transporte quelquefois bien au-delà de l'étendue matérielle, & fait des courses jusques dans ces espaces incompréhensibles, qui ne contiennent aucun corps. Telle est l'étendue & la capacité de l'ame, j'en tombe d'accord : mais avec tout cela, je voudrois bien que quelqu'un prît la peine de marquer une seule idée simple, qu'il n'ait pas reçue par l'une des voies que je viens d'indiquer, ou quelque'idée complexe qui ne soit pas composée de quelque'une de ces idées simples. Du reste, nous ne ferons pas si fort surpris que ce petit nombre d'idées simples suffise à exercer l'esprit le plus vif, & de la plus vaste capacité, & à fournir les matériaux de toutes les diverses connoissances, des opinions & des imaginations les plus particulieres de tout le genre humain, si nous considérons

quel nombre prodigieux de mots, on peut faire par le différent assemblage des vingt-quatre lettres de l'alphabet, & si, avançant plus loin d'un degré, nous faisons réflexion sur la diversité de combinaisons qu'on peut faire par le moyen d'une seule de ces idées simples que nous venons d'indiquer, je veux dire le *nombre* : combinaison dont le fonds est inépuisable & véritablement infini. Que dirons-nous de l'*étendue* ? Quel large & vaste champ ne fournit-elle pas aux mathématiciens ?

CHAPITRE VIII.

Autres considérations sur les idées simples.

Idees positives qui viennent de causes privatives.

§. I.

A L'ÉGARD des idées simples qui viennent par sensation, il faut considérer que tout ce qui, en vertu de l'institution de la nature, est capable d'exciter quelque perception dans l'esprit en frappant nos sens, produit par même moyen dans l'entendement une idée simple, qui, par quelque cause extérieure qu'elle soit produite, ne vient pas plutôt à notre connoissance, que notre esprit la regarde & la considère dans l'entendement comme une idée aussi réelle & aussi positive que quelqu'autre idée que ce soit : quoique peut-être la cause qui la produit ne

372 LIV. II. *Autres considérations*
soit dans le sujet qu'une simple privation.

§. 2. Ainsi, les idées du chaud & du froid, de la lumière & des ténèbres, du blanc & du noir, du mouvement & du repos, sont des idées également claires & positives dans l'esprit, bien que quelques-unes des causes qui les produisent, ne soient peut-être, que de pures privations dans les sujets, d'où les sens tirent ces idées. Lors, dis-je, que l'entendement voit ces idées, il les considère toutes comme distinctes & positives, sans songer à examiner les causes qui les produisent : examen qui ne regarde point l'idée en tant qu'elle est dans l'entendement, mais la nature même des choses qui existent hors de nous. Or, ce sont deux choses bien différentes, & qu'il faut distinguer exactement : car autre chose est d'apercevoir & de connoître l'idée du blanc ou du noir, & autre chose, d'examiner quelle espèce & quel arrangement de particules doivent se rencontrer sur la surface d'un corps pour faire qu'il paroisse blanc ou noir.

§. 3. Un peintre ou un teinturier qui n'a jamais recherché les causes des couleurs, a dans son entendement les idées du blanc & du noir, & des autres couleurs, d'une manière aussi claire, aussi parfaite & aussi distincte, qu'un philosophe qui a employé bien du tems à examiner la nature de toutes ces différentes couleurs ; & qui pense connoître ce qu'il y a précisément de positif ou de privatif dans leurs causes. Ajoutez à cela, que l'idée du noir, n'est pas moins positive dans l'esprit, que celle du blanc, quoique la cause du noir, considéré dans l'objet extérieur, puisse n'être qu'une simple privation.

§. 4. Si c'étoit ici le lieu de rechercher les causes naturelles de la perception, je prouverois par-là qu'une cause privative peut, du moins en certaines rencontres, produire une idée positive : je veux dire, que, comme toute sensation est produite en nous, seulement par différens degrés & par différentes déterminations de mouvement dans nos esprits animaux, diversement agités par les objets extérieurs, la diminution d'un mouvement qui vient d'y être ex-

374 LIV. II. *Autres considérations*
cité, doit produire aussi nécessairement
une nouvelle sensation, que la va-
riation ou l'augmentation de ce mou-
vement-là, & introduire par conséquent
dans notre esprit une nouvelle idée,
qui dépend uniquement d'un mouve-
ment différent des esprits animaux dans
l'organe destiné à produire cette sensa-
tion.

§. 5. Mais que cela soit ainsi ou non ;
c'est ce que je ne veux pas déterminer
présentement. Je me contenterai d'en
appeller à ce que chacun éprouve en
soi-même, pour savoir si l'ombre d'un
homme par exemple, (laquelle ne
consiste que dans l'absence de la lu-
mière ; en sorte que moins la lumière
peut pénétrer dans le lieu où l'ombre
paroît, plus l'ombre y paroît distinc-
tement ;) si cette ombre, dis-je, ne
cause pas dans l'esprit de celui qui la
regarde une idée aussi claire & aussi po-
sitive, que le corps même de l'homme,
quoique tout couvert des rayons du so-
leil ? La peinture de l'ombre est de même
quelque chose de positif. Il est vrai que
nous avons des *noms négatifs* qui ne si-
gnifient pas directement des idées posi-

tives , mais l'absence de ces idées ; tels sont ces mots , *insipide* , *silence* , *rien* , &c. lesquels désignent des idées positives , comme celles du *goût* , du *son* , & de l'*être* , avec une signification de l'absence de ces choses.

Idees positives qui viennent de causes privatives.

§. 6. On peut donc dire avec vérité qu'un homme voit les ténèbres. Car supposons un trou parfaitement obscur , d'où il ne réfléchisse aucune lumière , il est certain qu'on en peut voir la figure ou la représenter ; & je ne fais l'idée produite par l'encre dont j'écris , vient par une autre voie. En proposant ces privations comme des causes d'idées positives , j'ai suivi l'opinion vulgaire ; mais dans le fond il sera mal-aisé de déterminer s'il y a effectivement aucune idée , qui vienne d'une cause privative , jusqu'à ce qu'on ait déterminé , *si le repos est plutôt une privation que le mouvement.*

*Idées dans l'esprit à l'occasion des corps ;
& qualités dans les corps : deux choses
qui doivent être distinguées.*

§. 7. Mais afin de mieux découvrir la nature de nos idées , & d'en discourir d'une manière plus intelligible , il est nécessaire de les distinguer en tant qu'elles sont des perceptions & des idées dans notre esprit, & en tant qu'elles sont , dans les corps , des modifications de matière qui produisent ces perceptions dans l'esprit. Il faut , dis-je , distinguer exactement ces deux choses , de peur que nous ne nous figurions (comme on est peut-être que trop accoutumé à le faire) que nos idées sont de véritables images ou ressemblances de quelque chose d'inhérent dans le sujet qui les produit ; car la plupart des idées de sensation qui sont dans notre esprit , ne ressemblent pas plus à quelque chose qui existe hors de nous , que les noms qu'on employe pour les exprimer , ressemblent à nos idées , quoique ces noms ne laissent pas de les exciter en nous , dès que nous les entendons.

§. 8. J'appelle *idée* tout ce que l'esprit apperçoit en lui-même, toute perception qui est dans notre esprit lorsqu'il pense: & j'appelle *qualité* du sujet, la puissance ou faculté qu'il a de produire une certaine idée dans l'esprit. Ainsi j'appelle *idées*, la blancheur, la froideur & la rondeur, en tant qu'elles sont des perceptions ou des sensations qui sont dans l'ame: & en tant qu'elles sont dans une balle de neige, qui peut produire ces idées en nous, je les appelle *qualités*. Que si je parle quelquefois de ces idées comme si elles étoient dans les choses mêmes, on doit supposer que j'entends par-là les qualités qui se rencontrent dans les objets qui produisent ces idées en nous.

Premieres & secondes qualités dans les corps.

§. 9. Cela posé, l'on doit distinguer dans les corps deux sortes de qualités. Premièrement celles qui sont entièrement inséparables du corps, en quelque état qu'il soit, de sorte qu'il les conserve toujours, quelques altérations & quelques changemens que le

corps vienne à souffrir. Ces qualités , dis-je , sont de telle nature que nos sens les trouvent toujours dans chaque partie de matiere qui est assez grosse pour être apperçue ; & l'esprit les regarde comme inséparables de chaque partie de matiere , lors même qu'elle est trop petite pour que nos sens puissent l'appercevoir. Prenez , par exemple , un grain de blé , & le divisez en deux parties : chaque partie a toujours de l'*étendue* , de la *solidité* , une certaine *figure* , & de la *mobilité*. Divisez-le encore , il retiendra toujours les mêmes qualités , & si enfin vous le divisez jusqu'à ce que ses parties deviennent insensibles , toutes ces qualités resteront toujours dans chacune des parties. Car une division qui va à réduire un corps en parties insensibles , (qui est tout ce qu'une meule de moulin , un pilon ou quelque autre corps peut faire sur un autre corps) une telle division ne peut jamais ôter à un corps la solidité , l'*étendue* , la *figure* & la *mobilité* ; mais seulement faire plusieurs amas de matiere , distincts & séparés de ce qui n'en composoit qu'un auparavant , lesquels étant regardés dès-là comme

autant de corps distincts, font un certain nombre déterminé, après que la division est finie. Ces qualités du corps qui n'en peuvent être séparées, je les nomme *qualités originales & premières*, qui sont la solidité, l'étendue, la figure le nombre, le mouvement, ou le repos, & qui produisent en nous des idées simples, comme chacun peut, à mon avis, s'en assurer par soi-même.

§. 10. Il y a, en second lieu; des qualités qui, dans les corps, ne sont effectivement autre chose que la puissance de produire diverses sensations en nous par le moyen de leurs *premières qualités*, c'est-à-dire, par la grosseur, figure, contexture & mouvement de leurs parties insensibles, comme sont les couleurs, les sons, les goûts, &c. Je donne à ces qualités le nom de *secondes qualités*; auxquelles on peut ajouter une troisième espèce, que tout le monde s'accorde à ne regarder que comme une puissance que les corps ont de produire tels & tels effets, quoique ce soient des qualités aussi réelles dans le sujet que celles que j'appelle *qualités*, pour m'accommoder à l'usage commu-

nément reçu : mais que je nomme *secondes qualités*, pour les distinguer de celles qui sont réellement dans les corps, & qui n'en peuvent être séparées. Car, par exemple, la puissance qui est dans le feu, de produire, par le moyen de ses *premières qualités*, une nouvelle couleur ou une nouvelle consistance dans la cire ou dans la boue, est autant une qualité dans le feu, que la puissance qu'il a de produire en moi, par les mêmes *qualités*, c'est-à-dire, par la grosseur, la contexture & le mouvement de ses parties insensibles, une nouvelle idée ou sensation de chaleur ou de brûlure que je ne sentoie pas auparavant.

Comment les premières qualités produisent des idées en nous.

§. 11. Ce que l'on doit considérer après cela, c'est la manière dont les corps produisent des idées en nous. Il est visible, du moins autant que nous pouvons le concevoir, que c'est uniquement par *impulsion*.

§. 12. Si donc les objets extérieurs

ne s'unissent pas immédiatement à l'ame lorsqu'ils y excitent des idées, & que cependant nous appercevions ces *qualités originales* dans ceux de ces objets qui viennent à tomber sous nos sens ; il est visible qu'il doit y avoir, dans les objets extérieurs, un certain mouvement, qui agissant sur certaines parties de notre corps, soit continué par le moyen des nerfs ou des esprits animaux, jusques au cerveau, ou au siège de nos sensations, pour exciter là dans notre esprit les idées particulières que nous avons de ces *premières qualités*. Ainsi, puisque l'étendue, la figure, le nombre & le mouvement des corps qui sont d'une grosseur propre à frapper nos yeux, peuvent être apperçus par la vue à une certaine distance ; il est évident, que certains petits corps imperceptibles doivent venir de l'objet que nous regardons, jusqu'aux yeux, & par-là communiquer au cerveau certains mouvemens qui produisent en nous les idées que nous avons de ces différentes qualités,

Comment les secondes qualités excitent en nous des idées.

§. 13. Nous pouvons concevoir par même moyen, comment les idées des *secondes qualités* sont produites en nous, je veux dire par l'action de quelques particules insensibles sur les organes de nos sens. Car, il est évident qu'il y a un grand amas de corps, dont chacun est si petit, que nous ne pouvons en découvrir, par aucun de nos sens, la grosseur, la figure & le mouvement, comme il paroît par les particules de l'air & de l'eau, & par d'autres beaucoup plus déliées, que celles de l'air & de l'eau; & qui peut-être le sont beaucoup plus, que les particules de l'air ou de l'eau ne le sont, en comparaison des poids, ou de quelque autre grain encore plus gros. Cela étant, nous sommes en droit de supposer que ces sortes de particules, différentes en mouvement, en figure, en grosseur & en nombre, venant à frapper les différens organes de nos sens, produisent en nous ces différentes sensations que nous causent les couleurs & les odeurs des corps;

qu'une *violette*, par exemple, produit en nous les idées de la couleur bleuâtre, & de la douce odeur de cette fleur, par l'impulsion de ces sortes de particules insensibles, d'une figure & d'une grosseur particuliere, qui diversement agitées, viennent à frapper les organes de la vue & de l'odorat. Car, il n'est pas plus difficile de concevoir, que Dieu peut attacher de telles idées à des mouvemens avec lesquels elles n'ont aucune ressemblance, qu'il est difficile de concevoir qu'il a attaché l'idée de la douleur au mouvement d'un morceau de fer qui divise notre chair, auquel mouvement la douleur ne ressemble en aucune maniere.

§. 14. Ce que je viens de dire des couleurs & des odeurs (1) peut s'ap-

(1) Remarquons ici que dans Descartes, dans les ouvrages du P. Malbranché, dans la physique de Rohault, en un mot dans tous les traités de physique composés par des Cartésiens, on trouve l'explication des qualités sensibles, fondée exactement sur les mêmes principes, que M. Locke nous étale dans ce chapitre. Ainsi, Rohault, ayant à traiter de la chaleur & de la froideur, (chap. XXIII, part. L.) dit d'abord : « ces deux mots ont chacun deux significations ; car, » premièrement, par la chaleur & par la froideur

384 LIV. II. *Autres considérations*

pliquer aussi aux sons , aux saveurs , & à toutes les autres qualités sensibles , qui (quelque réalité que nous leur attribuions faussement) ne sont dans le fond autre chose dans les objets , que la puissance de produire en nous diverses sensations par le moyen de leurs *premières qualités* , qui sont , comme j'ai dit , la grosseur , la figure , la contexture , & le mouvement de leurs parties.

» on entend deux sentimens particuliers qui sont en
 » nous , & qui ressembtent en quelque façon à ceux
 » qu'on nomme *douleur & charouillement* , tels que
 » les sentimens qu'on a quand on approche du feu
 » ou quand on touche de la glace : secondement ,
 » par la chaleur & par la froideur on entend le pou-
 » voir que certains corps ont de causer en nous ces
 » deux sentimens dont je viens de parler. » Rohault
 emploie la même distinction en parlant des saveurs ,
 ch. XXIV , des odeurs , ch. XXV , du son , ch. XXVI ,
 de la lumière & des couleurs , chap. XXVII. — Je
 serai bientôt obligé de me servir de cette remarque ,
 pour en justifier une autre concernant un passage du
 livre de M. Locke , où il semble avoir entièrement
 oublié la manière dont les Cartésiens expliquent les
 qualités sensibles.

Les idées des premières qualités ressemblent à ces qualités , & celles des secondes ne leur ressemblent en aucune maniere.

§. 15. Il est aisé, je pense, de tirer de-là cette conclusion, que les idées des *premières qualités* des corps ressemblent à ces qualités, & que les exemplaires de ces idées existent réellement dans les corps ; mais que les idées, produites en nous par les *secondes qualités*, ne leur ressemblent en aucune maniere, & qu'il n'y a rien dans les corps mêmes qui ait de la conformité avec ces idées. Il n'y a, dis-je, dans les corps auxquels nous donnons certaines dénominations fondées sur les sensations produites par leur présence, rien autre chose que la puissance de produire en nous ces mêmes sensations : de sorte que ce qui est *doux*, *bleu* ou *chaud* dans l'idée, n'est autre chose dans les corps auxquels on donne ces noms, qu'une certaine grosseur, figure & mouvement des particules insensibles dont ils sont composés.

§. 16. Ainsi, l'on dit que le feu est chaud & lumineux, la neige blanche & froide, & la manne blanche & douce, à cause de ces différentes idées que ces corps produisent en nous. Et l'on croit communément que ces qualités sont la même chose dans ces corps, que ce que ces idées sont en nous, en sorte qu'il y ait une parfaite ressemblance entre ces qualités & ces idées, telle qu'entre un corps & son image, représentée dans un miroir. On le croit, dis-je, si fortement, que qui voudroit dire le contraire, passeroit pour extravagant dans l'esprit de la plupart des hommes. Cependant, quiconque prendra la peine de considérer, que le même feu qui, à certaine distance, produit en nous la sensation de la chaleur, nous cause, si nous en approchons de plus près, une sensation bien différente, je veux dire celle de la douleur : quiconque, dis-je, fera réflexion sur cela, doit se demander à lui-même, quelle raison il peut avoir de soutenir que l'idée de *chaleur*, que le feu a produit en lui, est actuellement dans le feu, & que l'idée de *douleur*, que le même feu fait naître en lui par la même voie, n'est point dans

le feu? Par quelle raison la *blancheur* & la *froidueur* est dans la neige, & non la *douleur*, puisque c'est la neige qui produit ces trois idées en nous : ce qu'elle ne peut faire que par la *grosseur*, la *figure*, le *nombre* & le *mouvement* de ses parties?

§. 17. Il y a réellement, dans le feu ou dans la neige, des parties d'une certaine *grosseur*, *figure*, *nombre* & *mouvement*, soit que nos sens les apperçoivent ou non : c'est pourquoi ces qualités peuvent être appelées *réelles*, parce qu'elles existent réellement dans ces corps. Mais, pour la *lumière*, la *chaleur* ou la *froidueur*, elles n'y sont pas plus réellement que la *langueur* ou la *douleur* dans la manne. Otez le sentiment que nous avons de ces qualités, faites que les yeux ne voient point la *lumière* ou les *couleurs*, que les oreilles n'entendent aucun son, que le palais ne soit frappé d'aucun goût, ni le nez d'aucune odeur; & dès-lors toutes les *couleurs*, tous les goûts, toutes les odeurs & tous les sons, en tant que ce sont telles & telles idées particulières, s'évanouiront & cesseront d'exis-

388 LIV. II. *Autres considérations*

ter, sans qu'il reste après cela autre chose que les causes mêmes de ces idées, c'est-à-dire, certaine grosseur, figure & mouvement des parties des corps qui produisent toutes ces idées en nous.

§. 18. Prenons un morceau de manne d'une grosseur sensible : il est capable de produire en nous l'idée d'une figure ronde ou carrée ; & si elle est transportée d'un lieu dans un autre, l'idée du mouvement. Cette dernière idée nous représente le mouvement, comme étant réellement dans la manne qui se meut. La figure ronde ou carrée, de la manne est aussi la même, soit qu'on la considère dans l'idée qui s'en présente à l'esprit, soit en tant qu'elle existe dans la manne ; de sorte que le mouvement & la figure sont réellement dans la manne, soit que nous y songions ou que nous n'y songions pas ; c'est de quoi tout le monde tombe d'accord. Mais, outre cela, la manne a la puissance de produire en nous, par le moyen de la grosseur, figure, texture & mouvement de ses parties, des sensations de douleur, & quelquefois

de violentes tranchées. Tout le monde convient encore sans peine, que *ces idées de douleur ne sont pas dans la manne* ; mais que ce sont des effets de la manière dont elle opere en nous ; & que, lorsque nous n'avons pas ces perceptions, elles n'existent nulle part. Mais que *la douceur & la blancheur ne soient pas non plus réellement dans la manne* ; c'est ce qu'on a de la peine à se persuader, quoique ce ne soient que des effets de la manière dont la manne agit sur nos yeux & sur notre palais, par le mouvement, la grosseur & la figure de ses particules, tout de même que la douleur causée par la manne, n'est autre chose, de l'aveu de tout le monde, que l'effet que la manne produit dans l'estomac & dans les intestins par la contexture, le mouvement & la figure de ses parties insensibles ; car un corps ne peut agir par aucune autre chose, comme je l'ai déjà prouvé. On a, dis-je, de la peine à se figurer que la blancheur & la douceur ne soient pas dans la manne, comme si la manne ne pouvoit pas agir sur nos yeux & sur notre palais, & produire, par ce moyen, dans notre esprit, certaines idées dis-

tinctes qu'elle n'a pas elle-même, tout aussi bien qu'elle peut agir, de notre propre aveu, sur nos intestins & sur notre estomac, & produire par-là des idées distinctes qu'elle n'a pas en elle-même. Puisque toutes ces idées sont des effets de la maniere dont la manne opere sur différentes parties de notre corps, par la situation, la figure, le nombre & le mouvement de ses parties, il seroit nécessaire d'expliquer quelle raison on pourroit avoir de penser que les idées, produites par les yeux & par le palais, existent réellement dans la manne, plutôt que celles qui sont causées par l'estomac & les intestins : ou bien sur quel fondement on pourroit croire que la douleur & la langueur, qui sont des idées causées par la manne, n'existent nulle part, lorsqu'on ne les sent pas, & que pourtant la douceur & la blancheur, qui sont des effets de la même manne, agissant sur d'autres parties du corps par des voies également inconnues, existent actuellement dans la manne, lorsqu'on n'en a aucune perception ni par le goût ni par la vue.

§. 19. *Considérons la couleur rouge*

sur les idées simples. CHAP. VIII. 391
 & blanche dans le porphyre : faites que la lumière ne donne pas dessus, sa couleur s'évanouit, & le porphyre ne produit plus de telles idées en nous. La lumière revient-elle, le porphyre excite encore en nous l'idée de ces couleurs. Peut-on se figurer qu'il soit arrivé aucune altération réelle dans le porphyre par la présence ou l'absence de la lumière; & que ces idées de *blanc* & de *rouge* soient réellement dans le porphyre, lorsqu'il est exposé à la lumière, puisqu'il est évident qu'il n'a aucune couleur dans les ténèbres? A la vérité, il a, de jour & de nuit, telle configuration des parties qu'il faut, pour que les rayons de lumière, réfléchis de quelques parties de ce corps dur, produisent en nous l'idée du *rouge*; & qu'étant réfléchis de quelques autres parties, ils nous donnent l'idée du *blanc*: cependant, il n'y a, en aucun tems, ni blancheur ni rougeur dans le porphyre; mais seulement un arrangement de parties propres à produire ces sensations dans notre ame.

§. 20. Autre expérience qui confirme visiblement que les secondes qua-

lités ne sont point dans les objets mêmes qui en produisent les idées en nous. Prenez une amande, & la pilez dans un mortier : sa couleur nette & blanche sera aussi-tôt changée en une couleur plus chargée & plus obscure, & le goût de douceur qu'elle avoit, sera changé en un goût fade & huileux. Or, en froissant un corps avec le pilon, quel autre changement réel peut-on y produire que celui de la texture de ses parties ?

§. 21. Les idées étant ainsi distinguées, en tant que ce sont des sensations excitées dans l'esprit, & des effets de la configuration & du mouvement des parties insensibles du corps, il est aisé d'expliquer comment la même eau peut en même-tems produire l'idée du froid par une main, & celle du chaud par l'autre, au lieu qu'il seroit impossible que la même eau pût être en même-tems froide & chaude, si ces deux idées étoient réellement dans l'eau. Car, si nous imaginons que la chaleur, telle qu'elle est dans nos mains, n'est autre chose qu'une certaine espèce de mou-

vement, produit en un certain degré dans les petits filets des nerfs ou dans les esprits animaux, nous pouvons comprendre comment il se peut faire que la même eau produit, dans le même tems, le sentiment du chaud dans une main, & celui du froid dans une autre. Ce que la figure ne fait jamais; car, la même figure qui, appliquée à une main, a produit l'idée d'un globe, ne produit jamais l'idée d'un quarré étant appliquée à l'autre main. Mais, si la sensation du chaud & du froid n'est autre chose que l'augmentation ou la diminution du mouvement des petites parties de notre corps, causée par les corpuscules de quelqu'autre corps, il est aisé de comprendre que si ce mouvement est plus grand dans une main que dans l'autre, & qu'on applique sur les deux mains un corps dont les petites parties soient dans un plus grand mouvement que celles d'une main, & moins agitées que les petites parties de l'autre main, ce corps, augmentant le mouvement d'une main & diminuant celui de l'autre, causera, par ce moyen, les différentes sensations de chaleur &

394 LIV. II. *Autres considérations*
de froideur qui dépendent de ce différent degré de mouvement.

§. 22. Je viens de m'engager peut-être un peu plus que je n'avois résolu ; dans des recherches physiques. Mais comme cela est nécessaire pour donner quelque idée de la nature des sensations , & pour faire concevoir distinctement la différence qu'il y a entre les qualités qui sont dans les corps , & entre les idées que les corps excitent dans l'esprit , sans quoi il seroit impossible d'en discourir d'une manière intelligible , j'espère qu'on me pardonnera cette petite digression : car il est d'une absolue nécessité pour notre dessein de distinguer les *qualités réelles & originales* des corps , qui sont toujours dans les corps , & n'en peuvent être séparées , savoir la *solidité* , l'*étendue* , la *figure* , le *nombre* & le *mouvement* , ou le *repos* , qualités que nous appercevons toujours dans les corps , lorsque pris à part , ils sont assez gros pour pouvoir être discernés : il est , dis-je , absolument nécessaire de distinguer ces sortes de qualités , d'avec celles que je nomme *secondes qualités* , qu'on regarde

sur les idées simples. CHAP. VIII. 395
faussement comme inhérentes aux corps,
& qui ne sont que des effets de différentes combinaisons de ces premières qualités, lorsqu'elles agissent sans qu'on les discerne distinctement. Et par-là nous pouvons parvenir à connoître, quelles idées sont, & quelles idées ne sont pas des ressemblances de quelque chose qui existe réellement dans les corps auxquels nous donnons des noms tirés de ces idées.

On distingue trois sortes de qualités dans les corps.

§. 23. Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, qu'à bien examiner les *qualités des corps* on peut les distinguer en trois espèces.

Premièrement, il y a la grosseur, la figure, le nombre, la situation, & le mouvement ou le repos de leurs parties solides. Ces qualités sont dans les corps, soit que nous les y appercevions ou non; & lorsqu'elles sont telles que nous pouvons les découvrir, nous avons par leur moyen une idée de la chose telle qu'elle est en elle-même, comme on le voit

396 LIV. II. *Autres considérations*

dans les choses artificielles. Ce sont ces qualités que je nomme *qualités originales*, ou *premières*.

En second lieu, il y a dans chaque corps la puissance d'agir d'une manière particulière sur quelqu'un de nos sens, par le moyen de ses premières qualités imperceptibles, & par-là de produire en nous les différentes idées des *couleurs*, des *sons*, des *odeurs*, des *saveurs*, &c. C'est ce qu'on appelle communément les *qualités sensibles*.

On peut remarquer en troisieme lieu, dans chaque corps, la puissance de produire en vertu de la constitution particulière de ses premières qualités, de tels changemens dans la grosseur, la figure, la contexture & le mouvement d'un autre corps, qu'il le fasse agir sur nos sens d'une autre manière qu'il ne faisoit auparavant. Ainsi le soleil a la puissance de blanchir la cire; & le feu celle de rendre le plomb fluide.

Je crois que les premières de ces qualités peuvent être proprement appelées *qualités réelles*, *originales* & *premières*, comme il a été déjà remarqué; parce

qu'elles existent dans les choses mêmes, soit qu'on les apperçoive ou non; & c'est de leurs différentes modifications que dépendent les secondes qualités.

Pour les deux autres, ce n'est qu'une puissance d'agir en différentes manieres sur d'autres choses: puissance qui résulte des combinaisons différentes des premieres qualités.

Les premieres qualités sont dans les corps : les secondes sont jugées y être & n'y sont point : les troisiemes n'y sont pas, & ne sont pas jugées y être.

§. 24. Mais quoique ces deux dernieres sortes de qualités, soient de pures puissances, qui se rapportent à d'autres corps & qui résultent des différentes modifications des premieres qualités, cependant on en juge généralement d'une maniere toute différente. Car, à l'égard des qualités de la seconde espece, qui ne sont autre chose que la puissance de produire en nous différentes idées par le moyen des sens, on les regarde comme des *qualités qui*

398 LIV. II. *Autres considérations*

existent réellement dans les choses qui nous causent tels & tels sentimens : mais pour celle de la troisieme espece , on les appelle de *simples puissances* ; & on ne les regarde pas autrement. Ainsi , les idées de chaleur ou de lumiere que nous recevons du soleil par les yeux , ou par l'attouchement , sont regardées communément , comme des *qualités réelles* qui existent dans le soleil , & qui y sont autrement que comme de simples puissances. Mais lorsque nous considérons le soleil par rapport à la cire qu'il amollit ou blanchit , nous jugeons que la blancheur & la mollesse sont produites dans la cire , non comme des qualités qui existent actuellement dans le soleil , mais comme des effets de la puissance qu'il a d'amollir & de blanchir. Cependant à bien considérer la chose , ces qualités de lumiere & de chaleur , qui sont des perceptions en moi , lorsque je suis échauffé ou éclairé par le soleil , ne sont point dans le soleil d'une autre maniere que les changemens produits dans la cire lorsqu'elle est blanchie ou fondue , sont dans cet astre. Dans le soleil , les unes

& les autres sont également des puissances qui dépendent de ses premières qualités , par lesquelles il est capable , dans le premier cas , d'altérer en telle sorte la grosseur , la figure , la contexture ou le mouvement de quelques-unes des parties insensibles de mes yeux ou de mes mains , qu'il produit en moi , par ce moyen , des idées de lumière ou de chaleur ; & dans le second cas , de changer de telle manière la grosseur , la figure , la contexture & le mouvement des parties insensibles de la cire , qu'elles deviennent propres à exciter en moi les idées distinctes du blanc & du fluide.

§. 25. La raison pourquoi *les unes sont regardées communément comme des qualités réelles , & les autres comme de simples puissances* , c'est apparemment , parce que les idées que nous avons des couleurs & des sons , &c. ne contenant rien en elles - mêmes qui tiennent de la grosseur , figure & mouvement des parties de quelque corps , nous ne sommes point portés à croire , que ce soient des effets de ces premières

qualités, qui ne paroissent point à nos sens comme ayant part à leur production, & avec qui ces idées n'ont effectivement aucun rapport apparent, ni aucune liaison concevable. De-là vient que nous avons tant de penchant à nous figurer que ce sont des ressemblances de quelque chose qui existe réellement dans les objets mêmes : parce que nous ne saurions découvrir par les sens, que la grosseur, la figure ou le mouvement des parties contribuent à la production; & que d'ailleurs la raison ne peut faire voir comment les corps peuvent produire dans l'esprit les idées du bleu, ou du jaune, &c. par le moyen de la grosseur, figure & mouvement de leurs parties. Au contraire, dans l'autre cas, je veux dire dans les opérations d'un corps sur un autre corps, dont ils altèrent les qualités, nous voyons clairement que la qualité qui est produite par ce changement, n'a ordinairement aucune ressemblance avec quoi que ce soit qui existe dans le corps qui vient de produire cette nouvelle qualité. C'est pourquoy nous la regardons comme un pur

effet de la puissance qu'un corps a sur un autre corps. Car, bien qu'en recevant du soleil l'idée de la chaleur, ou de la lumière, nous soyions portés à croire que c'est une perception & une ressemblance d'une pareille qualité qui existe dans le soleil; cependant lorsque nous voyons que la cire, ou un beau village reçoivent du soleil un changement de couleur, nous ne saurions nous figurer que ce soit une émanation, ou ressemblance d'une pareille chose qui soit actuellement dans le soleil, parce que nous ne trouvons point ces différentes couleurs dans le soleil même. Comme nos sens sont capables de remarquer la ressemblance ou la dissemblance des qualités sensibles qui sont dans deux différens objets extérieurs, nous ne faisons pas difficulté de conclure, que la production de quelque qualité sensible dans un sujet, n'est que l'effet d'une certaine puissance, & non la communication d'une qualité qui existe réellement dans celui qui la produit. Mais lorsque nos sens ne sont pas capables de découvrir aucune dissemblance entre l'idée qui est produite en

nous , & la qualité de l'objet qui la produit , nous sommes portés à croire que nos idées sont des ressemblances de quelque chose qui existe dans les objets , & non les effets d'une certaine puissance , qui consiste dans la modification de leurs premières qualités , avec qui les Idées produites en nous n'ont aucune ressemblance.

Distinction qu'on peut mettre entre les secondes qualités.

§. 26. Enfin , excepté ces premières qualités qui sont réellement dans les corps , je veux dire la grosseur , la figure , l'étendue , le nombre & le mouvement de leurs parties solides , tout le reste par où nous connoissons les corps & les distinguons les uns des autres , n'est autre chose qu'un différent pouvoir qui est en eux , & qui dépend de ces premières qualités , par le moyen desquelles ils sont capables de produire en nous plusieurs différentes idées en agissant immédiatement sur nos corps , ou d'agir sur d'autres corps , en changeant leurs pre-

sur les idées simples. CHAP. VIII. 403
mieres qualités, & par-là de les rendre
capables de faire naître en nous des
idées différentes de celles que ces corps
y excitoient auparavant. On peut appe-
ler les premieres de ces deux puissan-
ces, *des secondes qualités qu'on apper-*
çoit immédiatement, & les dernieres, *des*
secondes qualités qu'on apperçoit média-
tement.

CHAPITRE IX.

De la perception.

*La perception est la premiere idée simple
produite par la réflexion.*

§. I.

LA *perception* est la premiere faculté de l'ame qui est occupée de nos idées. C'est aussi la premiere & la plus simple idée que nous recevons par le moyen de la réflexion. Quelques-uns la désignent par le nom général de *pensée*. Mais comme ce dernier mot signifie souvent l'opération de l'esprit sur ses propres idées lorsqu'il s'agit & qu'il considère une chose avec un certain degré d'attention volontaire, il vaut mieux employer ici le terme de *perception*, qui fait mieux comprendre la nature de cette faculté. Car dans ce qu'on nomme simplement *perception*, l'esprit

est pour l'ordinaire , purement passif , ne pouvant éviter d'appercevoir ce qu'il apperçoit actuellement.

Il n'y a de la perception que lorsque l'impression agit sur l'esprit.

§. 2. Chacun peut mieux connoître ce que c'est que *perception* , en réfléchissant sur ce qu'il fait lui-même , lorsqu'il voit , qu'il entend , qu'il sent , &c. ou qu'il pense , que par tout ce que je lui pourrois dire sur ce sujet. Quiconque réfléchit sur ce qui se passe dans son esprit , ne peut éviter d'en être instruit ; & s'il n'y fait aucune réflexion , tous les discours du monde ne sauroient lui en donner aucune idée.

§. 3. Ce qu'il y a de certain , c'est que , quelques altérations , quelques impressions qui se fassent dans notre corps ou sur ses parties extérieures , il n'y a point de perception , si l'esprit n'est pas actuellement frappé de ces altérations , si ces impressions ne parviennent point jusque dans l'intérieur de notre ame. Le feu , par exemple , peut brûler notre corps ,

sans produire d'autre effet sur nous , que sur une piece de bois qu'il consomme , à moins que le mouvement causé dans notre corps par le feu , ne soit continué jusqu'au cerveau ; & qu'il ne s'excite dans notre esprit un sentiment de *chaleur* ou une idée de *douleur* , en quoi consiste l'actuelle perception.

§. 4. Chacun a pu observer souvent en soi-même , lorsque son esprit est fortement appliqué à contempler certains objets , à réfléchir sur les idées qu'ils excitent en lui , il ne s'apperçoit en aucune maniere de l'impression que certains corps font sur l'organe de l'ouïe , quoiqu'ils y causent les mêmes changemens qui se font ordinairement pour la production de l'*idée du son*. L'impression qui se fait alors sur l'organe peut être assez forte ; mais l'ame n'en prenant aucune connoissance , il n'en provient aucune perception ; & quoique le mouvement qui produit ordinairement l'*idée du son* , vienne à frapper actuellement l'oreille , on n'entend pourtant aucun son. Dans ce cas , le manque de sentiment ne vient ni d'aucun

défaut dans l'organe , ni de ce que l'oreille de l'homme est moins frappée que dans d'autre tems où il entend ; mais de ce que le mouvement qui a accoutumé de produire cette idée , quoiqu'introduit par le même organe , n'étant point observé par l'entendement , & n'excitant par conséquent aucune idée dans l'ame , il n'en provient aucune sensation. De sorte que *par-tout où, il y a sentiment , ou perception , il y a quelque idée actuellement produite , & présente à l'entendement.*

De ce que les enfans ont des idées dans le sein de leur mere , il ne s'ensuit pas qu'ils aient des idées innées.

§. 5. C'est pourquoi, je ne doute point que les enfans avant que de naître , ne reçoivent par l'impression , que certains objets peuvent faire sur leurs sens dans le sein de leur mere , quelque petit nombre d'idées, comme des effets inévitables des corps qui les environnent , ou bien des besoins où ils se trouvent , & des incommodités qu'ils souffrent. Je compte parmi ces idées , (s'il est permis de conjecturer dans des

choses qui ne sont guere capables d'examen) celles de la faim & de la chaleur, qui selon toutes les apparences sont des premieres que les enfans aient, & qu'à peine peuvent-ils jamais perdre.

§. 6. Mais quoiqu'on ait raison de croire, que les enfans reçoivent certaines idées, avant que de venir au monde, ces idées simples sont pourtant fort éloignées d'être du nombre de ces *principes innés*, dont certaines gens se déclarent les défenseurs quoique sans fondement, ainsi que nous l'avons déjà montré. Car les idées dont je parle en cet endroit, étant produites par voie de sensation, ne viennent que de quelque impression faite sur le corps des enfans, lorsqu'ils sont encore dans le sein de leur mere; & par conséquent elles dépendent de quelque chose d'extérieur à l'ame : de sorte que dans leur origine, elles ne different en rien des autres idées qui nous viennent par les sens, si ce n'est par rapport à l'ordre du tems. C'est ce qu'on ne peut pas dire des principes innés qu'on suppose d'une nature tout-à-fait différente, puisqu'ils ne viennent point dans l'ame
à

à l'occasion d'aucun changement ou d'aucune opération qui se fasse dans le corps ; mais que ce sont comme autant de caracteres gravés originairement dans l'ame, dès le premier moment qu'elle commence d'exister.

On ne peut savoir évidemment quelles sont les premieres idées qui entrent dans l'esprit.

§. 7. Comme il y a des idées que nous pouvons raisonnablement supposer être introduites dans l'esprit des enfans, lorsqu'ils sont encore dans le sein de leur mere, je veux dire celles qui peuvent servir à la conservation de leur vie, & à leurs différens besoins, dans l'état où ils se trouvent alors ; de même les idées des qualités sensibles, qui se présentent les premieres à eux dès qu'ils sont nés, sont celles qui s'impriment le plutôt dans leur esprit : desquelles la lumiere n'est pas une des moins considérables, ni des moins puissantes. Et l'on peut conjecturer en quelque sorte avec quelle ardeur l'ame desire d'acquérir toutes les idées dont les impressions ne lui causent aucune

douleur , parce qu'on remarque dans les enfans nouvellement nés , qui de quelque maniere qu'on les place , tournent toujours les yeux du côté de la lumiere. Mais parce que les premieres idées qui deviennent familières aux enfans , sont différentes selon les diverses circonstances , où ils se trouvent & la maniere dont on les conduit dès leur entrée dans ce monde , l'ordre dans lequel plusieurs idées commencent à s'introduire dans leur esprit , est fort différent & fort incertain. C'est d'ailleurs une chose qu'il n'importe pas beaucoup de savoir.

Les idées qui viennent par sensation sont souvent altérées par le jugement.

§. 8. Un autre observation qu'il est à propos de faire au sujet de la perception c'est *que les idées qui viennent par voie de sensation , sont souvent altérées par le jugement dans l'esprit des personnes faites , sans qu'elles s'en apperçoivent.* Ainsi , lorsque nous plaçons devant nos yeux un corps rond d'une couleur uniforme , d'or , par exemple , d'albâtre ou de jayet , il est certain que l'idée qui s'imprime dans notre esprit à la

vue de ce globe , représente un cercle plat, diversement ombragé , avec différens degrés de lumière dont nos yeux se trouvent frappés. Mais comme nous sommes accoutumés par l'usage à distinguer quelle sorte d'image , les corps convexes produisent ordinairement en nous , & quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumière , selon la différence des figures sensibles des corps , nous mettons aussi - tôt , à la place de ce qui nous paroît , la cause même de l'image que nous voyons , & cela , en vertu d'un jugement que la coutume nous a rendu habituel : desorte que joignant à la vision un jugement que nous confondons avec elle , nous nous formons l'idée d'une figure convexe , & d'une couleur uniforme , quoique dans le fond nos yeux ne nous représentent qu'un plain ombragé & coloré diversement , comme il paroît dans la peinture. A cette occasion , j'insérerai ici un problème du savant M. *Molineux* , qui emploie si utilement son beau génie à l'avancement des sciences. Le voici tel qu'il me l'a communiqué lui-même dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire

412 LIV. II. *De la perception.*

depuis quelque tems : *supposez un aveugle de naissance , qui soit présentement homme fait , auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un cube & un globe , du même métal , & à peu-près de la même grosseur , en sorte que lorsqu'il touche l'un & l'autre , il puisse dire quel est le cube , & quel est le globe. Supposez que le cube & le globe étant posés sur une table , cet aveugle vienne à jouir de la vue : on demande si en les voyant sans les toucher , il pourroit les discerner , & dire quel est le globe & quel est le cube. Le pénétrant & judicieux auteur de cette question répond en même-tems que non : car , ajoute-t-il , bien que cet aveugle ait appris par expérience de quelle maniere le globe & le cube affectent son attouchement , il ne sait pourtant pas encore que ce qui affecte son attouchement de telle ou de telle maniere , doive frapper ses yeux de telle ou de telle maniere , que ni l'angle avancé d'un cube qui presse sa main , d'une maniere inégal , doive paroître à ses yeux tel qu'il paroît dans le cube. Je suis tout-à-fait du sentiment de cet habile homme , que j'ai pris la liberté d'appeler mon ami , quoique je n'aie pas eu encore le bon-*

heur de le voir. Je crois, dis-je, que cet aveugle ne seroit point capable, à la première vue, de dire avec certitude, quel seroit le globe & quel seroit le cube, s'il se contentoit de les regarder, quoiqu'en les touchant, il pût les nommer & les distinguer sûrement par la différence de leurs figures qu'il appercevroit par l'attouchement. J'ai voulu proposer ceci à mon lecteur, pour lui fournir une occasion d'examiner combien il est redevable à l'expérience, de quantité d'idées acquises, dans le tems qu'il ne croit pas en faire aucun usage, ni en tirer aucun secours, d'autant plus que M. *Molineux* ajoute dans la lettre, où il me communique ce problème : *qu'ayant proposé à l'occasion de mon livre, cette question à diverses personnes d'un esprit fort pénétrant, à peine en a-t-il trouvé une qui d'abord lui ait répondu sur cela comme il croit qu'il faut répondre, quoiqu'ils aient été convaincus de leur méprise après avoir ouï ses raisons.*

§ 9. Du reste, je ne crois pas qu'excepté les idées qui nous viennent par la vue, la même chose arrive ordinairement à l'égard d'aucune autre de nos

idées , je veux dire , que le jugement change l'idée de la sensation ; & nous la représente autre qu'elle est en elle-même. Mais cela est ordinaire dans les idées qui nous viennent par les yeux , parce que la vue , qui est le plus étendu de tous nos sens , venant à introduire dans notre esprit , avec les idées de la lumière & des couleurs qui appartiennent uniquement à ce sens , d'autres idées bien différentes , je veux dire celles de l'espace , de la figure & du mouvement , dont la variété change les apparences de la lumière & des couleurs , qui sont les propres objets de la vue , il arrive que par l'usage nous nous faisons une habitude de juger de l'un par l'autre. Et en plusieurs rencontres , cela se fait par une habitude formée , dans des choses dont nous avons de fréquentes expériences , d'une manière si constante & si prompte , que nous prenons pour une perception des sens ce qui n'est qu'une idée formée par le jugement , en sorte que l'une , c'est-à-dire , la perception qui vient des sens ne sert qu'à exciter l'autre , & est à peine observée elle-même. Ainsi , un homme qui lit , ou écoute avec atten-

tion , & comprend ce qu'il voit dans un livre , ou ce qu'un autre lui dit , songe peu aux caractères ou aux sons , & donne toute son attention aux idées que ces sons ou ces caractères excitent en lui.

§. 10. Nous ne devons pas être surpris , que nous fassions si peu de réflexion à des choses qui nous frappent d'une manière si intime , si nous considérons combien les actions de l'ame sont subites. Car on peut dire , que , comme on croit qu'elle n'occupe aucun espace , & qu'elle n'a point d'étendue , il semble aussi que ses actions n'ont besoin d'aucun intervalle de tems pour être produites , & qu'un instant en renferme plusieurs. Je dis ceci par rapport aux actions du corps. Quiconque voudra prendre la peine de réfléchir sur ses propres pensées pourra s'en convaincre aisément lui-même. Comment , par exemple , notre esprit voit-il dans un instant , & pour ainsi dire , dans un clin-d'œil , toutes les parties d'une démonstration qui peut fort bien passer pour longue , si nous considérons le tems qu'il faut employer pour l'exprimer par des paroles , & pour la faire

comprendre pied-à-pied à une autre personne ? En second lieu , nous ne serons pas si fort surpris que cela se passe en nous sans que nous en ayions presque aucune connoissance , si nous considérons combien la facilité que nous acquérons par habitude de faire certaines choses , nous les fait faire fort souvent , sans que nous nous en appercevions nous-mêmes. *Les habitudes* , sur-tout celles qui commencent de bonne heure , nous portent enfin à des actions que nous faisons souvent sans y prendre garde. Combien de fois dans un jour nous arrive-t-il de fermer les paupieres , sans nous appercevoir que nous sommes tout-à-fait dans les ténèbres ? Ceux qui se sont fait une habitude de se servir de certains mots hors d'œuvre (1) , si j'ose

(1) C'est ce qu'on appelle en anglois *byword* , c'est-à-dire , un mot qui vient à la traverse dans le discours , où l'on l'insere à tout propos sans aucune nécessité. Je doute que nous ayions en françois un terme propre pour exprimer cela. C'est pour l'apprendre de mes amis ou de ceux qui me voudront dire leur sentiment sur cette traduction qu: je fais cette remarque. Voici un passage du *Menagiana* , qui explique fort distinctement ce que j'entends par ces mots *hors d'œuvre*. « Ce n'est pas d'aujourd'hui , nous dit-on dans » ce livre , qu'on a de mauvaises accoutumances. C'en » étoit une au président Charreton de dire continuel-

ainsi dire , prononcent à tout propos des sons qu'ils n'entendent ni ne remarquent point eux-mêmes , quoique d'autres y prennent fort bien garde , jusqu'à en être fatigués. Il ne faut donc pas s'étonner , que notre esprit prenne souvent l'idée d'un jugement qu'il forme lui-même , pour l'idée d'une sensation dont il est actuellement frappé , & que sans s'en appercevoir , il ne se serve de celle-ci que pour exciter l'autre.

C'est la perception qui distingue les animaux d'avec les êtres inférieurs.

§. 11. Au reste , cette faculté d'appercevoir est , ce me semble , ce qui distingue les animaux d'avec les êtres d'une espèce inférieure. Car , quoique certains végétaux aient quelques degrés de mouvement , & que par la différente manière dont d'autres corps sont appli-

« lément *σιγα* , c'est-à-dire , *je dis cela*. Il n'est pas
« le premier : Diogene Laërce remarque qu'Arché-
« laüs disoit éternellement *αυαί εγω* , qui signifie aussi
« *je dis cela*. Rien ne prouve davantage qu'il n'y a
« rien de nouveau sous le soleil. » *Menagiana* , tom. II,
pag. 284 , édit. de Paris 1715.

qués sur eux, ils changent promptement de figure & de mouvement, de sorte que le nom de *plantes sensibles* leur ait été donné en conséquence d'un mouvement qui a quelque ressemblance avec celui qui dans les animaux est une suite de la sensation, cependant tout cela n'est, à mon avis, qu'un pur mécanisme ; & ne se fait pas autrement, que ce qui arrive à la barbe qui croît au bout de l'avoine sauvage que (2) l'humidité de l'air fait tourner sur elle-même, ou que le raccourcissement d'une corde qui se gonfle par le moyen de l'eau dont on la mouille. Ce qui se fait, sans que le sujet soit frappé d'aucune sensation, & sans qu'il ait, ou reçoive aucune idée.

§. 12. Dans toute sorte d'animaux il y a, à mon avis, de la perception dans un certain degré, quoique dans

(1) On en peut faire un *xéromètre* ; & c'est peut-être le plus exact & le plus sûr qu'on puisse trouver. M. Locke en avoit un dont il s'est servi plusieurs années pour observer les différens changemens que souffre l'air par rapport à la sécheresse & à l'humidité.

quelques-uns les avenues que la nature a formées par la réception des sensations , soient peut-être , en si petit nombre , & la perception qui en provient si foible & si grossiere , qu'elle differe beaucoup de cette vivacité & de cette diversité de sensations qui se trouve dans d'autres animaux. Mais telle qu'elle est , elle est sagement proportionnée à l'état de cette espece d'animaux qui sont ainsi faits , de sorte qu'elle suffit à tous leurs besoins : en quoi la sagesse & la bonté de l'auteur de la nature , éclatent visiblement dans toutes les parties de cette prodigieuse machine , & dans tous les différens ordres de créatures qui s'y rencontrent.

§. 13. De la maniere dont est faite une huître ou une moule , nous en pouvons raisonnablement inférer à mon avis , que ces animaux n'ont pas les sens si vifs , ni en si grand nombre que l'homme ou que plusieurs autres animaux. Et s'ils avoient précisément les mêmes sens , je ne vois pas qu'ils en fussent mieux , demeurant dans le même état où ils sont , & dans cette incapacité de se transporter d'un lieu dans un autre.

Quel bien feroient la vue & l'ouïe à une créature qui ne peut se mouvoir vers les objets qui peuvent lui être agréables, ni s'éloigner de ceux qui lui peuvent nuire? A quoi serviroient des sensations vives, qu'à incommoder un animal comme celui-là, qui est contraint de rester toujours dans le lieu où le hasard l'a placé, & où il est arrosé d'eau froide ou chaude, nette ou sale, selon qu'elle vient à lui?

§. 14. Cependant je ne saurois m'empêcher de croire que dans ces sortes d'animaux il n'y ait quelque foible perception qui les distingue des êtres parfaitement insensibles. Et que cela puisse être ainsi, nous en avons des exemples visibles dans les hommes mêmes. Prenez un de ces vieillards décrépits à qui l'âge a fait perdre le souvenir de tout ce qu'il a jamais su; il ne lui reste plus dans l'esprit aucune des idées qu'il avoit auparavant, l'âge lui a fermé presque tous les passages à de nouvelles sensations, en le privant entièrement de la vue, de l'ouïe & de l'odorat, & en lui ôtant presque tout sentiment du goût; ou si quelques-uns de ces pas-

sages sont à demi-ouverts , les impressions qui s'y font , ne sont presque point apperçues ou s'évanouissent en peu de tems. Cela posé , je laisse à penser , (malgré tout ce qu'on publie des principes innés) en quoi un tel homme est au - dessus de la condition d'une huître , par ses connoissances & par l'exercice de ses facultés intellectuelles. Que si un homme avoit passé soixante ans dans cet état) ce qu'il pourroit aussi-bien faire que d'y passer trois jours) je ne saurois dire quelle différence il y auroit eu , à l'égard d'aucune perfection intellectuelle , entre lui & les animaux du dernier ordre.

C'est par la perception que l'esprit commence à acquérir des connoissances.

§. 15. Puis donc que la perception est le premier degré vers la connoissance , & qu'elle sert d'introduction à tout ce qui en fait le sujet ; si un homme , ou quelque autre créature que ce soit , n'a pas tout les sens dont un autre est enrichi , si les impressions que les sens ont accoutumé de produire sont en plus petit nombre & plus foibles , & que les facultés que ces impressions mettent en

œuvre , soient moins vives , plus cet homme & quelqu'autre être que ce soit , sont inférieurs par-là à d'autres hommes , plus ils sont éloignés d'avoir les connoissances qui se trouvent dans ceux qui les surpassent à l'égard de tous ces points. Mais comme il y a en tout cela une grande diversité de degrés , (ainsi qu'on peut le remarquer parmi les hommes) on ne sauroit le démêler certainement dans les diverses especes d'animaux , & moins encore dans chaque individu. Il me suffit d'avoir remarqué ici que la perception est la première opération de toutes nos facultés intellectuelles , & qu'elle donne entrée dans notre esprit à toutes les connoissances qu'il peut acquérir. J'ai d'ailleurs beaucoup de penchant à croire que c'est la perception , considérée dans le plus bas degré , qui distingue les animaux d'avec les créatures d'un rang inférieur. Mais je ne donne cela que comme une simple conjecture , faite en passant ; car quelque parti que les savans prennent sur cet article , peu importe à l'égard du sujet que j'ai présentement en main.

CHAPITRE X.

De la Rétention.

La Contemplation.

§. 1.

L'AUTRE faculté de l'esprit , par laquelle il avance plus vers la connoissance des choses que par la simple perception, c'est ce que je nomme *rétention* : faculté par laquelle l'esprit conserve les idées simples qu'il a reçues par la sensation ou par la réflexion. Ce qui se fait en deux manieres. La premiere, en conservant l'idée qui a été introduite dans l'esprit , actuellement présente pendant quelque tems , ce que j'appelle *contemplation*.

La Mémoire.

§. 2. L'autre voie de retenir les idées, est la puissance de rappeler , & de ra-

nimer , pour ainsi dire , dans l'esprit , ces idées qui après y avoir été imprimées , avoient disparu , & avoient été entièrement éloignées de sa vue. C'est ce que nous faisons , quand (1) nous concevons la *chaleur* ou la *lumière* , le *jaune* ou le *doux* , lorsque l'objet qui produit ces sensations est absent ; & c'est ce qu'on appelle la *mémoire* , qui est comme le réservoir de toutes nos idées. Car l'esprit borné de l'homme n'étant pas capable de considérer plusieurs idées tout à la fois , il étoit nécessaire qu'il eût un réservoir où il mît les idées , dont il pourroit avoir besoin dans un autre tems. Mais comme nos idées ne sont rien autre chose que des perceptions qui sont actuellement dans l'esprit , lesquelles cessent d'être quelque chose dès qu'elles ne sont point actuellement apperçues ; dire qu'il y a des idées en réserve dans la mémoire , n'emporte dans le fond autre chose , si ce n'est que

(1) Il y a , dans l'original *we conceive* , c'est-à-dire , nous concevons. Il n'y a certainement point de mot en françois qui réponde plus exactement à l'expression angloise que celui de concevoir , qui pourtant ne peut , à mon avis , passer pour le plus propre en cette occasion que faute d'autre.

l'ame a, en plusieurs rencontres, la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déjà eues, avec un sentiment qui dans ce tems - là, le convainc qu'elle a eu auparavant ces sortes de perceptions. Et c'est dans ce sens qu'on peut dire que nos idées sont dans la mémoire, quoiqu'à proprement parler, elles ne soient nulle part. Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que l'ame a la puissance de réveiller ces idées lorsqu'elle veut, & de se les peindre, pour ainsi dire, de nouveau à elle-même, ce que quelques-uns font plus aisément, & d'autres avec plus de peine, quelques - uns plus vivement, & d'autres d'une manière plus foible & plus obscure. C'est par le moyen de cette faculté qu'on peut dire que nous avons dans notre entendement, toutes les idées que nous pouvons rappeler dans notre esprit, & faire redevenir l'objet de nos pensées, sans l'intervention des qualités sensibles qui les ont premièrement excitées dans l'ame.

L'attention , la répétition , le plaisir & la douleur servent à fixer les idées dans l'esprit.

§. 3. L'attention & la répétition , servent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire. Mais les idées qui naturellement font d'abord les plus profondes & les plus durables impressions, ce sont celles qui sont accompagnées de plaisir ou de douleur. Comme la fin principale des sens consiste à nous faire connoître ce qui fait du bien ou du mal à notre corps , la nature a sagement établi (comme nous l'avons déjà montré) que la douleur accompagnât l'impression de certaines idées : parce que , tenant la place du raisonnement dans les enfans , & agissant dans les hommes faits d'une manière bien plus prompte que le raisonnement , elle oblige les jeunes & les vieux à s'éloigner des objets nuisibles , avec toute la promptitude qui est nécessaire pour leur conservation ; & par le moyen de la mémoire , elle leur inspire de la précaution pour l'avenir.

Les idées s'effacent de la mémoire.

§. 4. Mais, pour ce qui est de la différence qu'il y a dans la durée des idées qui ont été gravées dans la mémoire, nous pouvons remarquer que quelques-unes de ces idées ont été produites dans l'entendement par un objet qui n'a affecté les sens qu'une seule fois, & que d'autres s'étant présentées plus d'une fois à l'esprit, n'ont pas été fort observées, l'esprit ne se les imprimant pas profondément, soit par non-chalance, comme dans les enfans, soit pour être occupé à autre chose, comme dans les hommes faits, fortement appliqués à un seul objet. Et il se trouve quelques personnes en qui ces idées ont été gravées avec soin, & par des impressions souvent réitérées; & qui pourtant ont la mémoire très-foible, soit en conséquence du tempérament de leur corps ou pour quelqu'autre défaut. Dans tous ces cas, les idées qui s'impriment dans l'ame, se dissipent bientôt; & souvent s'effacent pour toujours de l'entendement; sans laisser aucunes traces, non plus que l'ombre que le vol d'un oiseau

fait sur la terre ; de sorte qu'elles ne sont pas plus dans l'esprit que si elles n'y avoient jamais été.

§. 5. Ainsi , plusieurs des idées qui ont été produites dans l'esprit des enfans , dès-qu'ils ont commencé d'avoir des sensations (quelques-unes desquelles , comme celles qui consistent en certains plaisirs & en certaines douleurs , ont peut-être été excitées en eux avant leur naissance , & d'autres pendant leur enfance) plusieurs dis-je , de ces idées se perdent entièrement , sans qu'il en reste le moindre vestige , si elles ne sont pas renouvelées dans la suite de leur vie. C'est ce qu'on peut remarquer dans ceux qui par quelque malheur ont perdu la vue lorsqu'ils étoient fort jeunes : car comme ils n'ont pas fait grande réflexion sur les couleurs , ces idées n'étant plus renouvelées dans leur esprit , s'effacent entièrement , de sorte que , quelques années après , il ne leur reste non plus d'idée ou de souvenir des couleurs qu'à des aveugles de naissance. Il y a , à la vérité , des gens dont la mémoire est heureuse jusqu'au prodige. Cepen-

dant il me semble qu'il arrive toujours du déchet dans toutes nos idées , dans celles-là-même qui sont gravées le plus profondément , & dans les esprits qui les conservent le plus long-tems : de sorte que si elles ne sont pas renouvelées quelquefois par le moyen des sens , ou par la réflexion de l'esprit sur cette espèce d'objets qui en a été la première occasion , l'empreinte s'efface , & enfin il n'en reste plus aucune image. Ainsi les idées de notre jeunesse , aussi-bien que nos enfans , meurent souvent avant nous. En cela notre esprit ressemble à ces tombeaux dont la matière subsiste encore : on voit l'airain & le marbre , mais le tems en a effacé les inscriptions , & réduit en poudre tous les caractères. Les images tracées dans notre esprit , sont peintes avec des couleurs légères ; si on ne les rafraîchit quelquefois , elles passent & disparaissent entièrement. De savoir quelle part a à tout cela la constitution de nos corps & l'action des esprits animaux , & si le tempérament du cerveau produit cette différence , en sorte que dans les uns il conserve comme le marbre , les traces qu'il a reçues , en d'autres

comme une pierre de taille , & en d'autres à peu près comme une couche de sable , c'est ce que je ne prétends pas examiner ici ; quoiqu'il puisse paroître assez probable que la constitution du corps a quelquefois de l'influence sur la mémoire ; puisque nous voyons souvent qu'une maladie dépouille l'ame de toutes ses idées , & qu'une fièvre ardente confond en peu de jours & réduit en poudre toutes ces images qui sembloient devoir durer aussi long tems que si elles eussent été gravées dans le marbre.

Des idées constamment répétées peuvent à peine se perdre.

§. 6. Mais par rapport aux idées mêmes , il est aisé de remarquer , que celles qui par le fréquent retour des objets ou des actions qui les produisent , sont le plus souvent renouvelées , comme celles qui sont introduites dans l'ame par plus d'un sens , s'impriment aussi plus fortement dans la mémoire , & y restent plus long-tems & d'une manière plus distincte. C'est pourquoi les idées des *qualités origi-*

nales des corps , je veux dire la solidité , l'étendue , la figure , le mouvement & le repos ; celles qui affectent presque incessamment nos corps , comme le *froid* & le *chaud* ; & celles qui sont des affections de toutes les espèces d'êtres , comme l'*existence* , la *durée* , & le *nombre* , que presque tous les objets qui frappent nos sens , & toutes les pensées qui occupent notre esprit , nous fournissent à tout moment ; toutes ces idées , dis-je , & autres semblables , s'effacent rarement tout-à-fait de la mémoire , tandis que notre esprit retient (1) encore quelques idées.

§. 7. Dans cette seconde perception , ou , si j'ose ainsi parler , dans cette révision d'idées placées dans la mémoire , *l'esprit est souvent autre chose que purement passif* , car la représentation de ces peintures dormantes , dé-

(1) Car il arrive souvent que dans un âge fort avancé l'homme , venant à retomber dans la première enfance , ne retient plus aucune idée. Le proverbe *bis pueri senes* , n'exprime ce malheur que très-imparfaitement. Un enfant à la mammelle reconnoît sa nourrice ; & un vieillard , réduit à ce triste état de caducité , reconnoît sa femme , & les domestiques qui sont presque toujours autour de la personne pour le servir.

pend quelquefois de la volonté. L'esprit s'applique fort souvent à découvrir une certaine idée qui est comme ensevelie dans la mémoire, & tourne, pour ainsi dire, les yeux de ce côté-là. D'autres fois aussi ces idées se présentent comme d'elles-mêmes à notre entendement; & bien souvent elles sont réveillées, & tirées de leurs *cachettes* pour être exposées au grand jour, par quelque violente passion; car nos affections offrent à notre mémoire des idées qui sans cela auroient été ensevelies dans un parfait oubli. Il faut observer, d'ailleurs, à l'égard des idées qui sont dans la mémoire, & que notre esprit réveille par occasion, que, selon ce qu'emporte ce mot de *réveiller*, non-seulement elles ne sont pas du nombre des idées qui sont entièrement nouvelles à l'esprit, mais encore que l'esprit les considère comme des effets d'une impression précédente, & qu'il recommence à les connoître comme des idées qu'il avoit connues auparavant. De sorte que, bien que les idées qui ont été déjà imprimées dans l'esprit, ne soient pas constamment présentes à l'esprit, elles sont pourtant connues,

connues , à l'aide de la *réminiscence* , comme y ayant été auparavant empreintes ; c'est-à-dire , comme ayant été actuellement apperçues & connues par l'entendement.

Deux défauts dans la mémoire : un entier oubli & une grande lenteur à rappeler les idées qu'elle a en dépôt.

§. 8. La *mémoire* est nécessaire à une créature raisonnable , immédiatement après la perception. Elle est d'une si grande importance , que si elle vient à manquer , toutes nos autres facultés sont , pour la plupart , inutiles : car nos pensées , nos raisonnemens & nos connoissances ne peuvent s'étendre au-delà des objets présens sans le secours de la mémoire , qui peut avoir ces deux défauts.

Le premier est , de laisser perdre entièrement les idées , ce qui produit une parfaite ignorance. Car comme nous ne saurions connoître quoi que ce soit qu'autant que nous en avons l'idée , dès-que cette idée est effacée , nous sommes dans une parfaite ignorance à cet égard.

Un second défaut dans la mémoire, c'est d'être trop lente, & de ne pas réveiller assez promptement les idées qu'elle tient en dépôt, pour les fournir à l'esprit à point nommé lorsqu'il en a besoin. Si cette lenteur vient à un grand degré, c'est *stupidité*. Et celui qui pour avoir ce défaut, ne peut rappeler les idées qui sont actuellement dans sa mémoire, justement dans le temps qu'il en a besoin, seroit presque aussi bien sans ces idées, puisqu'elles ne lui sont pas d'un grand usage : car un homme naturellement pesant, qui venant à chercher dans son esprit les idées qui lui sont nécessaires, ne les trouve pas à point nommé, n'est guere plus heureux qu'un homme entièrement ignorant. C'est donc l'affaire de la mémoire de fournir à l'esprit ces *idées dormantes* dont elle est la dépositaire, dans le tems qu'il en a besoin ; & c'est à les avoir toutes prêtes dans l'occasion, que consiste ce que nous appellons *invention*, *imagination*, & *vivacité d'esprit*.

§. 9. Tels sont les défauts que nous observons dans la mémoire d'un homme

comparé à un autre homme. Mais il y en a un autre que nous pouvons concevoir dans la mémoire de l'homme en général , comparé avec d'autres créatures intelligentes d'une nature supérieure , lesquelles peuvent exceller en ce point au-dessus de l'homme jusqu'à avoir constamment un sentiment actuel de toutes leurs actions précédentes ; de sorte qu'aucune des pensées qu'ils ont eues , ne disparoisse jamais à leur vue. Que cela soit possible , nous en pouvons être convaincus par la considération de la toute science de Dieu qui connoît toutes les choses présentes , passées , & à venir , & devant qui toutes les pensées du cœur de l'homme sont toujours à découvert. Car qui peut douter que Dieu ne puisse communiquer à ces esprits glorieux , qui sont immédiatement à sa suite , quelques-unes de ses perfections , en telle proportion qu'il veut , autant que des êtres créés en sont capables ? On rapporte de *M. Pascal* , dont le grand esprit tenoit du prodige , que jusqu'à ce que le déclin de sa santé eût affoibli sa mémoire , il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait , lu , ou pensé.

depuis l'âge de raison. c'est-là un privilège si peu connu de la plupart des hommes , que la chose paroît presque incroyable à ceux qui , selon la coutume , jugent de tous les autres par eux-mêmes. Cependant la considération d'une telle faculté dans M. *Pascal* peut servir à nous représenter de plus grandes perfections de cette espèce dans des esprits d'un rang supérieur. Car enfin cette qualité de M. *Pascal* étoit réduite aux bornes étroites où l'esprit de l'homme se trouve resserré ; je veux dire à n'avoir une grande diversité d'idées que par succession , & non tout à la fois : au-lieu que différens ordres d'anges peuvent probablement avoir des vues plus étendues ; & quelques-uns d'eux être actuellement enrichis de la faculté de retenir & d'avoir constamment & tout à la fois devant eux , comme dans un tableau , toutes leurs connoissances précédentes. Il est aisé de voir que ce seroit un grand avantage à un homme qui cultive son esprit , s'il avoit toujours devant les yeux toutes les pensées qu'il a jamais eues , & tous les raisonnemens qu'il a jamais faits. D'où nous pouvons

conclure, en forme de supposition, que c'est-là un des moyens par où la connoissance des esprits séparés peut être excessivement supérieure à la nôtre.

Les bêtes ont de la mémoire.

§. 10. Il me semble au reste , que cette faculté de rassembler & de conserver les idées se trouve en un grand degré dans plusieurs autres animaux , aussi - bien que dans l'homme. Car , sans rapporter plusieurs autres exemples , de cela seul que les oiseaux apprennent des airs de chanson , & s'appliquent visiblement à en bien marquer les notes , je ne saurois m'empêcher d'en conclure que ces oiseaux ont de la perception , & qu'ils conservent dans leur mémoire des idées qui leur servent de modele : car il me paroît impossible qu'ils puissent s'appliquer (comme il est clair qu'ils le font) à conformer leur voix à des tons dont ils n'auroient aucune idée. Et en effet , quand bien j'accorderois que le son peut exciter mécaniquement un certain mouvement d'esprits animaux dans le cerveau de ces oiseaux , tandis qu'on

leur joue actuellement un air de chanson , & que le mouvement peut être continué jusqu'au muscle des ailes , en sorte que l'oiseau soit poussé mécaniquement par certains bruits à prendre la fuite parce que cela peut contribuer à sa conservation ; on ne sauroit pourtant supposer cela comme une raison pourquoi en jouant un air à un oiseau , & moins encore après avoir cessé de le jouer , cela devroit produire mécaniquement dans les organes de la voix de cet oiseau un mouvement qui l'obligeât à imiter les notes d'un son étranger , dont l'imitation ne peut être d'aucun usage à la conservation de ce petit animal. Mais qui plus est , on ne sauroit supposer avec quelque apparence de raison , & moins encore prouver , que des oiseaux puissent sans sentiment ni mémoire conformer peu-à-peu & par degrés les inflexions de leur voix à un air qu'on leur joua hier , puisque s'ils n'en ont aucune idée dans leur mémoire , il n'est présentement nulle part ; & par conséquent ils ne peuvent avoir aucun modele , pour l'imiter , ou pour en approcher plus près par des essais réité-

rés. Car, il n'y a point de raison pour-
quoi le son du flageolet laisseroit dans
leur cerveau des traces qui ne devroient
point produire d'abord de pareils sons ;
mais seulement après certains efforts
que les oiseaux sont obligés de faire
lorsqu'ils ont ouï le flageolet : & d'ail-
leurs il est impossible de concevoir
pourquoi les sons qu'ils rendent eux-
mêmes , ne feroient pas des traces
qu'ils devroient suivre tout aussi-bien
que celles que produit le son du fla-
geolet.

CHAPITRE XI.

De la faculté de distinguer les idées , & de quelqu'autres opérations de l'esprit.

Il n'y a point de connoissance sans discernement.

§. 1.

UNE autre faculté que nous pouvons remarquer dans notre esprit, c'est celle de discerner ou distinguer ses différentes idées. Il ne suffit pas que l'esprit ait une perception confuse de quelque chose en général. S'il n'avoit pas, outre cela, une perception distincte de divers objets & de leurs différentes qualités, il ne seroit capable que d'une très-petite connoissance, quand bien les corps qui nous affectent seroient aussi actifs autour de nous qu'ils le sont présentement, & quoique l'esprit

fût continuellement occupé à penser. C'est de cette faculté de distinguer une chose d'avec une autre que dépend l'évidence & la certitude de plusieurs propositions, de celles-là même qui sont les plus générales, & qu'on a regardé comme des *vérités innées*, parce que les hommes ne considérant pas la véritable cause qui fait recevoir ces propositions avec un consentement universel, l'ont entièrement attribuée à une impression naturelle & uniforme, quoique dans le fond ce consentement dépende proprement de cette faculté que l'esprit a de discerner nettement les objets, par où il apperçoit que deux idées sont les mêmes, ou différentes entr'elles. Mais, c'est de quoi nous parlerons plus au long dans la suite.

Différence entre l'esprit & le jugement.

§. 2. Je n'examinerai point ici combien l'imperfection dans la faculté de bien distinguer les idées, dépend de la grossièreté ou du défaut des organes, ou du manque de pénétration, d'exercice & d'attention du côté de l'entendement, ou d'une trop grande préci-

pitation , naturelle à certains tempéramens. Il suffit de remarquer que cette faculté est une des opérations sur laquelle l'ame peut réfléchir , & qu'elle peut observer en elle-même. Elle est , au reste , d'une telle conséquence par rapport à nos autres connoissances , que plus cette faculté est grossiere , ou mal employée à marquer la distinction d'une chose d'avec une autre , plus nos notions sont confuses , & plus notre raison s'égare. Si la vivacité de l'esprit consiste à rappeler promptement & à point nommé les idées qui sont dans la mémoire , c'est à se les représenter nettement , & à pouvoir les distinguer exactement l'une de l'autre , lorsqu'il y a de la différence entr'elles , quelque petite qu'elle soit , que consiste , pour la plus grande part , cette justesse & cette netteté de jugement , en quoi l'on voit qu'un homme excelle au-dessus d'un autre. Et par-là on pourroit , peut-être , rendre raison de ce qu'on observe communément : que les personnes qui ont le plus d'esprit , & la mémoire la plus prompte , n'ont pas toujours le jugement le plus net & le plus profond. Car , au lieu que ce

qu'on appelle esprit, consiste pour l'ordinaire à assembler des idées , & à joindre promptement , & avec une agréable variété celles en qui on peut observer quelque ressemblance ou quelque rapport , pour en faire de belles peintures qui divertissent & frappent agréablement l'imagination : au contraire le jugement consiste à distinguer exactement une idée d'avec une autre , si l'on peut y trouver la moindre différence , afin d'éviter qu'une similitude ou quelque affinité ne nous donne le change en nous faisant prendre une chose pour l'autre. Il faut , pour cela , faire autre chose que chercher une métaphore & une allusion , en quoi consistent , pour l'ordinaire , ces belles & agréables pensées qui frappent si vivement l'imagination , & qui plaisent si fort à tout le monde , parce que leur beauté paroît d'abord , & qu'il n'est pas nécessaire d'une grande application d'esprit pour examiner ce qu'elles renferment de vrai ou de raisonnable. L'esprit satisfait de la beauté , de la peinture & de la vivacité de l'imagination , ne songe point à pénétrer plus avant. Et c'est en effet choquer en quel-

que maniere ces sortes de pensées spirituelles que de les examiner par les regles séveres de la vérité & du bon raisonnement ; d'où il paroît que ce qu'on nomme *esprit*, consiste en quelque chose qui n'est pas tout-à-fait d'accord avec la vérité & la raison.

§. 3. Bien distinguer nos idées, c'est ce qui contribue le plus à faire qu'elles soient *claires & déterminées* ; & si elles ont une fois ces qualités, nous ne risquerons point de les confondre, ni de tomber dans aucune erreur à leur occasion, quoique nos sens nous les représentent de la part du même objet diversifiquement en différentes rencontres, (comme il arrive quelquefois) qu'ainsi ils semblent être dans l'erreur. Car quoi qu'un homme reçoive dans la fièvre un goût *amer* par le moyen du sucre, qui dans un autre tems auroit excité en lui l'idée de la douceur, cependant l'idée de l'*amer* dans l'esprit de cet homme, est une idée aussi distincte de celle du *doux*, que s'il eût goûté du fiel. Et de ce que le même corps produit par le moyen du goût, l'idée du *doux* dans un tems, & celle

de l'amer dans un autre tems , il n'en arrive pas plus de confusion entre ces deux idées qu'entre les deux idées de blanc & de doux , ou de blanc & de rond que le même morceau de sucre produit en nous dans le même tems. Ainsi , les idées de couleur citrine & d'azur qui sont excitées dans l'esprit par la seule infusion du bois qu'on nomme communément *lignum Nephriticum*, ne sont pas des idées moins distinctes , que celles de ces mêmes couleurs , produites par deux différens corps.

De la faculté que nous avons de comparer nos idées.

§. 4. Une autre opération de l'esprit à l'égard de ses idées , c'est la *comparaison* qu'il fait d'une idée avec l'autre par rapport à l'étendue , aux degrés , au tems , au lieu , ou à quelque autre circonstance ; & c'est de-là que dépend ce grand nombre d'idées qui sont comprises sous le nom de *relation*. Mais j'aurai occasion dans la suite d'examiner quelle en est la vaste étendue.

Les bêtes ne comparent des idées que d'une manière imparfaite.

§. 5. Il n'est pas aisé de déterminer jusqu'à quel point cette faculté se trouve dans les bêtes. Je crois, pour moi, qu'elles ne la possèdent pas dans un fort grand degré : car quoi qu'il soit probable qu'elles ont plusieurs idées assez distinctes, il me semble pourtant que c'est un privilège particulier de l'entendement humain, lorsqu'il a suffisamment distingué deux idées, jusqu'à reconnoître qu'elles sont parfaitement différentes, & à s'assurer par conséquent que ce sont deux idées; c'est, dis-je, une de ses prérogatives de voir & d'examiner en quelles circonstances elles peuvent être comparées ensemble. C'est pourquoi je crois que les bêtes ne comparent (1) leurs idées que par rap-

(1) « Aux spectacles de Rome, dit Montagne * sur la foi de Plutarque, il se voyoit ordinairement des éléphans dressés à se mouvoir, & danser, au son de sa voix, des danses à plusieurs entrelasseurs, coupeurs, & diverses cadences très-difficiles à apprendre. » Dira-t-on que ces animaux ne compa-

* Liv. II, chap. XII, tom. II., pag. 270, édition de la Haie, 1727.

de distinguer les idées. CHAP. XI. 447

port à quelques circonstances sensibles,
attachées aux objets mêmes. Mais pour

toient les idées qu'ils se formoient de tous ces différens mouvemens que par rapport à quelques circonstances sensibles, comme au son de la voix, qui régloit & déterminoit tous leurs pas? On le veut, j'y souscris. Mais, que dire de ces éléphants qu'on a vu, dans le même tems, « qui, comme ajoute Montagne, » en leur privé mémoroient leur leçon, & s'exer- » coient par soing & par étude pour n'être tanccz & » battus de leurs maîtres? » Etoient-ils déterminés à répéter leur leçon par des circonstances sensibles attachées aux objets mêmes? Nullement: puisque leurs sens ne pouvoient être affectés par aucun objet, comme Plutarque nous l'assure positivement, *Certum est, dit-il, unum (elephantem) tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur sapius castigatum verberis, eadem illa meditantem noctu repertum.* Cet éléphant, d'un esprit moins vif que les autres, répétoit sa leçon durant la nuit, fort éloigné, par conséquent, de comparer ses idées, par rapport à des circonstances sensibles, attachées à quelque objet extérieur. Voulez-vous un autre exemple qui confirme nettement cette conséquence? Voyez dans le dernier paragraphe du chapitre précédent, page 437, ce que M. Locke nous dit d'un oiseau à qui l'on a joué un air de chanson, qu'il apprend ensuite lui-même, en conformant peu-à-peu & par degrés les inflexions de sa voix à cet air qu'on lui joua hier, & dont il ne lui reste aucun modele que dans sa mémoire. J'ai connu un habile musicien, très-petit génie d'ailleurs, qui ayant entendu un air pour la première fois, le tuminoit quelque tems après, & rappeloit exactement ce nouvel accord de sons, dont il ne lui restoit aucun modele que dans sa mémoire. Si vous lui eussiez demandé quelle différence il trouvoit à cet égard entre lui & le rossignol ou le serin, qui, sans avoir aucun modele d'un air qu'on lui a joué

* Pl. Hist. nat. liv. VIII, ch. III.

ce qui est de l'autre puissance de comparer , qu'on peut observer dans les

un jour auparavant , le chante précisément tel qu'il l'a entendu jouer , il vous auroit répondu , sans doute , qu'il n'y voyoit aucune différence , ou que s'il y en avoit effectivement , il ne sauroit vous l'assigner ; & s'il eût eu assez d'esprit pour être touché de la pénétration & de la naïveté de Montagne , il auroit été fort aise de vous dire après Montagne : * « Nous » devons conclure de pareils effets , pareilles facultés , » & de plus riches effets , des facultés plus riches , & » confesser , par conséquent , que ce même discours , » cette même voie que nous tenons à œuvrer , aussi la tiennent les animaux ou quelque'autre meilleure. » Comme il ne paroît pas que nos plus subtils philosophes soient allés plus loin jusqu'ici , ils feroient fort bien de s'en tenir là. Cette docte ignorance leur feroient plus d'honneur que tous leurs raffinemens métaphysiques , qui ne leur ont jamais servi à nous expliquer nettement le moindre secret de la nature. Il me souvient à ce propos , qu'en conversant un jour avec M. Locke , le discours venant à tomber sur les idées innées , je lui fis cette objection : que penser de certains petits oiseaux , du char-donneret , par exemple , qui , éclos dans un nid que le pere ou la mere lui ont fait , s'envole enfin dans les champs pour y chercher sa nourriture , sans que le pere ou la mere prenne aucun soin de lui , & qui , l'année suivante , fait fort bien trouver & démêler tous les matériaux dont il a besoin pour se bâtir un nid , qui , par son industrie , se trouve fait & agencé avec autant ou plus d'art que celui où il est éclos lui même ? D'où lui sont venues les idées de ces différents matériaux , & de l'art d'en construire ce nid ? M. Locke me répondit brusquement : « je n'ai pas écrit » mon livre pour expliquer les actions des bêtes. » La réponse est très-bonne. Le titre de ce livre , *essai philosophique concernant l'entendement humain* , en démontre clairement la solidité. Mais , j'aurois fort bien pu ré-

* Essais de Montagne , liv. II , ch. XII , pag. 55 , tom. III.

hommes, qui roule sur les idées générales, & ne sert que pour les raisonnemens abstraits, nous pouvons conjecturer probablement qu'elle ne se rencontre pas dans les bêtes.

Autre faculté qui consiste à composer des idées.

§. 6. Une autre opération que nous pouvons remarquer dans l'esprit de l'homme par rapport à ses idées, c'est la *composition* par laquelle l'esprit joint ensemble plusieurs idées simples qu'il a reçues par le moyen de la sensation

pliquer civilement à M. Locke, qu'il s'ensuit évidemment de sa réponse, qu'il n'appartient pas à l'homme de fixer, de déterminer les causes & les limites des facultés des bêtes. Cette conclusion, qui paroît d'abord trop générale, & par cela même un peu flateuse, porte coup en effet sur tous ceux qui ont osé raisonner dogmatiquement sur cette matière; car, malgré toutes les tentatives que les philosophes ont fait & font encore pour l'expliquer, leurs décisions n'ont abouti jusqu'ici qu'à produire de nouvelles disputes parmi les savans de profession, un nouveau jargon parmi le peuple, & des raisonnemens incapables de satisfaire un homme de bon sens, qui, cherchant sincèrement à s'instruire, compte pour rien les suppositions incertaines & arbitraires qui leur servent de fondement. Telle est l'imbécillité de l'esprit humain, qu'elle se démontre moins directement par le grand nombre de choses qu'il ignore, que par celles qu'il croit savoir, & qui lui sont réellement inconnues.

& de la réflexion pour en faire des idées complexes. On peut rapporter à cette faculté de composer des idées, celle de les *étendre* ; car quoique dans cette dernière opération, la composition ne paroisse pas tant, que dans l'assemblage de plusieurs idées complexes, c'est pourtant joindre plusieurs idées ensemble, mais qui sont de la même espèce. Ainsi, en ajoutant plusieurs unités ensemble, nous nous formons l'idée d'une *douzaine* ; & en joignant ensemble des idées répétées de plusieurs *toises*, nous nous formons l'idée d'un *stade*.

Les bêtes font peu de compositions d'idées.

§. 7. Je suppose encore que dans ce point les bêtes sont inférieures aux hommes ; car quoiqu'elles reçoivent & retiennent ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples, comme lorsqu'un chien regarde son maître, dont la figure, l'odeur & la voix forment *peut-être* une idée complexe dans le chien, ou sont pour mieux dire, plusieurs marques distinctes auxquelles il le reconnoît, cependant je ne crois pas que jamais les bêtes assemblent d'elles-mêmes ces idées pour en faire des com-

plexes. Et peut-être que dans les occasions où nous pensons que les bêtes ont des idées complexes : il n'y a qu'une seule idée qui les dirige vers la connoissance de plusieurs choses qu'elles distinguent beaucoup moins par la vue, que nous ne croyons. Car, j'ai appris de gens dignes de foi, qu'une chienne nourrit de petits renards, badinera avec eux, & aura pour eux la même passion que pour ses petits, si l'on peut faire en sorte que les renardeaux la tetent tout autant qu'il faut pour que le lait se répande par tout leur corps. Et il ne paroît pas que les animaux qui ont quantité de petits à la fois, aient aucune connoissance de leur nombre; car quoiqu'ils s'intéressent beaucoup pour un de leurs petits qu'on leur enleve en leur présence, ou lorsqu'ils viennent à l'entendre, cependant si on leur en dérobe un ou deux en leur absence, ou sans faire du bruit (1), ils ne

(1) Je ne fais si l'on peut dire cela de la tigresse qui a toujours bon nombre de petits : car, s'il arrive qu'ils soient enlevés en son absence, elle ne cesse de courir çà & là qu'elle n'ait découvert où ils doivent être. Le chasseur qui, monté à cheval, s'enfuit à toute bride après les avoir enlevés, en lâche un à

semblent pas s'en mettre fort en peine, ou même s'appercevoir que le nombre en ait été diminué.

l'approche de la tigresse dont il entend le frémissement. Elle s'en saisit, le porte dans sa tanière, & retournant aussi-tôt avec plus de rapidité, elle en reprend un autre qu'on lâche encore sur son chemin; & toujours de même, ne cessant de revenir sur ses pas jusqu'à ce que le chasseur, qui court toujours à bride abattue, se soit jeté dans un bateau qu'il éloigne du rivage où la tigresse paroît bientôt, pleine de rage de ne pouvoir lui aller ôter les petits qu'il emporte avec lui. Tout cela nous est attesté par Pline, dont voici les propres paroles : *Torus tigridis factus qui semper numerosus est, ab insidiante rapitur equo quam maximè pernici, atque in recentes subinde transfertur. At ubi vacuum cubile reperit facta (maribus enim cura non est sobolis) fertur præceps, odore vestigans. Raptor appropinquante fremitu, abjicit unum è catulis. Tollis illa morsu, & pondere etiam ocyor altè rameat, iterumque consequitur, ac subinde, donec in navem regresso irrita feritas sævit in lictere.* Hist. nat. lib. VIII, cap. 18. A juger sincèrement & sans prévention de la tigresse, par tout ce qu'elle fait en cette occasion, il me semble qu'il est très-probable qu'elle s'apperçoit que le nombre de ses petits a été diminué. Quant à la faculté de calculer, on ne peut nier que certaines bêtes ne la possèdent jusqu'à un certain degré, témoin les bœufs de Suse, dont parle Plutarque, lesquels comptoient jusqu'à cent. Sur ce fait, attesté par un si judicieux écrivain, voici deux réflexions de Montagne, que bien des gens seront bien aises de rencontrer ici : « Nous sommes en l'adolescence, dit-il *, avant que » nous sachions compter jusques à cent, & venons de » découvrir des nations qui n'ont aucune connoissance » des nombres. » Ces bœufs faisoient précisément cent tours pour faire aller certaines roues à puiser de l'eau,

* Liv. II, ch. XII, pag. 67, tom. III, édition de 1739.

§. 8. Lorsque les enfans ont acquis,
par des sensations réitérées, des idées

dont on atrofioit les jardins du roi, sans qu'il fût possible de les faire avancer un pas de plus. De quel moyen se servoient-ils pour compter si juste jusqu'à cent ? Je n'en fais rien ; & si je ne me trompe, nos plus fameux algébristes, les Bernoulli, les de Moivre, ne pourroient jamais trouver ce moyen-là, ou du moins être assurés de l'avoir trouvé Je viens encore au chardonneret, dont j'ai parlé dans la note précédente. Après avoir bâti son nid, il pond, couve, & fait éclore ses petits qu'il a soin de nourrir avec une merveilleuse égalité, (je voulois dire *équité*, mais l'homme, cet animal superbe, quoique rarement équitable, ne me pardonneroit pas) il les nourrit, dis-je, tous, un à un, chacun à son tour, sans en oublier un seul. Est-ce en comptant, que le chardonneret s'acquie si justement de cet emploi ? Et s'il compte, comment compte-t-il ? Je n'en fais rien non plus. — Que penset enfin de la tortue de mer, qui après avoir pondu ses œufs sur le rivage, les enfouit dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore dans quarante jours. Ce terme échu, la tortue se rend au lieu où elle avoit mis ses œufs, pour emmener ses petits dans la mer. A-t-elle compté les quarante jours ? Elien l'assure positivement *, mais un de ses commentateurs soutient que la tortue n'est déterminée à cela que * * par instinct, grand mot qui ne signifie rien, ou doit signifier une direction sûre, constante, infaillible. Pour moi, qui ne veux pas me brouiller avec ce commentateur, je me contenterai de dire que la tortue ne manque jamais de s'apercevoir que l'espace de tems, que nous nommons qua-

* 'Εισὶ δὲ εἰς τοσούτων λογισμῶν ὥς ἐν' ἑαυτῶν Ἀγγί-
ζηται τὰς ἡμέρας τὰς τεσσαράκοντα, ἐν αἷς τὰ ἔγγονα αὐταῖς,
πῶν αἰῶν Συμπαγίντων, αὐξάνονται. Variz Hist. Lib. I. c. 6.

* * Instinctu naturæ, Schefferus, pag. 6.

qui se sont imprimées dans leur mémoire , ils commencent à prendre par degrés l'usage des signes. Et quand ils ont plié les organes de la parole , à former des sons articulés , ils commencent à se servir de mots pour faire comprendre leurs idées aux autres. Et ces *signes nominaux* , ils les apprennent quelquefois des autres hommes , & quelquefois ils en inventent eux-mêmes , comme chacun peut le voir par ces mots

ante jours ; est exactement écoulé lorsqu'elle va trouver ses petits. Pour calculer cet espace avec tant de précision , nous avons besoin , nous autres hommes , de recourir à l'almanach. La tortue n'a ni almanach , ni rien d'équivalent que je sache. Comment fait-elle que ce tems est expiré ? Il ne nous appartient pas de le deviner. Les bêtes de toute espèce ont reçu de Dieu toutes les facultés dont elles ont besoin pour leur conservation ; & elles ne manquent gueres de les employer à cet usage. Il ne nous importe nullement de pénétrer les causes & les limites de ces facultés. . . . Notre affaire est de connoître , de perfectionner celles que Dieu nous a données à nous avec plus de profusion qu'aux autres habitans de la terre , & d'en faire un bon usage. Si nos grands génies , nos philosophes , qui pourroient nous assister de leurs lumières dans ce grand ouvrage , s'amusent à raisonner , à composer des livres sur la connoissance des bêtes , ils sortiront de leur sphere , & s'abandonneront à des réflexions creuses , qui , par un long circuit de paroles , les conduiront insensiblement à des conclusions chimériques , ou du moins fort incertaines. *Hæc meta laborum* , s'il est permis de conjecturer ce qui doit être par ce qui est arrivé jusqu'ici.

de distinguer les idées. ЧАП. XI. 455
nouveaux & inutilités que les enfans donnent souvent aux choses lorsqu'ils commencent à parler.

Ce que c'est qu'abstraction.

§. 9. Or , comme on n'emploie les mots que pour être des signes extérieurs des idées qui sont dans l'esprit, & que ces idées sont prises de choses particulières , si chaque idée particulière que nous recevons , doit être marquée par un terme distinct , le nombre des mots seroit infini. Pour prévenir cet inconvénient , l'esprit rend générales les idées particulières qu'il a reçues par l'entremise des objets particuliers , ce qu'il fait en considérant ces idées comme des apparences séparées de toute autre chose , & de toutes les circonstances qui sont qu'elles représentent des êtres particuliers actuellement existans , comme sont le tems , le lieu & autres idées *concomitantes*. C'est ce qu'on appelle *abstraction* , par où les idées tirées de quelque être particulier devenant générales , représentent tous les êtres de cette espèce , de sorte que les noms généraux qu'on

leur donne , peuvent être appliqués à tout ce qui dans les êtres actuellement existans convient à ces idées abstraites. Ces idées simples & précises que l'esprit se représente sans considérer comment, d'où & avec quelles autres idées elles lui sont venues , l'entendement les met à part avec les noms qu'on leur donne communément comme autant de modes , auxquels on puisse rapporter les êtres réels sous différentes espèces selon qu'ils correspondent à ces exemplaires , en les désignant suivant cela par différens noms. Ainsi, remarquant aujourd'hui , dans de la craye ou dans la neige , la même couleur que le lait excita hier dans mon esprit , je considère cette idée unique , je la regarde comme une représentation de toutes les autres de cette espèce , & lui ayant donné le nom de *blancheur* , j'exprime par ce son , la même qualité , en quelque endroit que je puisse l'imaginer , ou la rencontrer : & c'est ainsi que se forment les idées universelles , & les termes qu'on employe pour les désigner.

Les bêtes ne forment point d'abstraction.

§. 10. Si l'on peut douter que les bêtes composent & étendent leurs idées de cette manière, à un certain degré, je crois être en droit de supposer que la puissance de former des abstractions ne leur a pas été donnée, & que cette faculté de former des idées générales est ce qui met une parfaite distinction entre l'homme & les brutes, excellente qualité qu'elles ne sauroient acquérir en aucune manière par le secours de leurs facultés. Car il est évident que nous n'observons dans les bêtes aucunes preuves qui nous puissent faire connoître qu'elles se servent de signes généraux pour désigner des idées universelles ; & puisqu'elles n'ont point l'usage des mots ni d'aucuns autres signes généraux, nous avons raison de penser qu'elles n'ont point la faculté (1) de faire des abstractions, ou de former des idées générales.

(1) Ne pourroit-il pas être qu'un chien qui, après avoir couru un cerf ; tombe sur la piste d'un autre cerf & refuse de la suivre, connoît, par une espèce

§. 11. Or on ne fauroit dire , que c'est faute d'organes propres à former des sons articulés qu'elles ne font aucun usage ou n'ont aucune connoissance des mots généraux, puisque nous en voyons plusieurs qui peuvent former de tels sons , & prononcer des paroles assez distinctement , mais qui n'en font jamais une pareille application. D'autre part, les hommes qui par quelque défaut dans les organes , sont privés de l'usage de la parole , ne laissent pourtant pas d'exprimer leurs idées univer-

d'abstraction , que ce dernier cerf est un animal de la même espece que celui qu'il a couru d'abord , quoique ce ne soit pas le même cerf ? Il me semble qu'on devroit être fort retenu à se déterminer sur un point si obscur. On fait d'ailleurs , que non-seulement les bêtes d'une certaine espece paroissent fort supérieures par le raisonnement à des bêtes d'une autre espece , mais , qu'il s'en trouve aussi qui , constamment , raisonnent avec plus de subtilité que quantité d'autres de leur espece. J'ai vu un chien qui , en hiver , ne manquoit jamais de donner le change à plusieurs autres chiens qui , le soir , se rangeoient autour du foyer ; car , toutes les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer aussi avantageusement que les autres , il alloit hors de la chambre leur donner l'alarme d'un ton qui les attiroit tous à lui : après quoi , rentrant promptement dans la chambre , il se plaçoit auprès du foyer fort à son aise , sans se mettre en peine de l'aboyement des autres chiens , qui , quelques jours ou quelques semaines après , donnoient encore dans le même panneau.

nelles par des signes qui leur tiennent lieu des termes généraux : faculté que nous ne découvrons point dans les bêtes. Nous pouvons donc supposer, à mon avis, que c'est en cela que les bêtes diffèrent de l'homme. C'est-là, dis-je, la propre différence, à l'égard de laquelle ces deux sortes de créatures sont entièrement distinctes, & qui met enfin une si vaste distance entr'elles ; car si les bêtes ont quelques idées, & ne sont pas de pures machines, comme quelques-uns le prétendent, nous ne saurions nier qu'elles n'ayent de la raison dans un certain degré. Et pour moi, il me paroît aussi évident qu'il y en a quelques-unes qui *raisonnent* en certaines rencontres, qu'il me paroît qu'elles ont du sentiment ; mais c'est seulement sur des idées particulières qu'elles *raisonnent* selon que leurs sens les leur présentent. Les plus parfaites d'entr'elles sont renfermées dans ces étroites bornes, (1) n'ayant point,

(1) Tant qu'on ignorera jusqu'à quel degré les bêtes raisonnent, & sont, à cet égard plus parfaites les unes que les autres, on ne pourra point, à mon avis, définir précisément leur manière de raisonner, ni en

à ce que *je crois*, la faculté de les étendre par aucune sorte d'abstraction.

Défaut des imbécilles.

- §. 12. Si l'on examinait avec soin les divers égaremens des imbécilles, on découvrira sans doute jusqu'à quel point leur imbécillité procède de l'absence ou de la foiblesse de quelque une des facultés dont nous venons de parler, ou de ces deux choses ensemble. Car ceux qui n'apperçoivent qu'avec peine, qui ne retiennent qu'imparfaitement les idées qui leur viennent dans l'esprit, & qui ne sauroient les rappeler ou assembler promptement, n'ont que très-peu de pensées. Ceux qui ne peuvent distinguer, comparer & abstraire des idées, ne sauroient être fort capables de comprendre les choses, de faire usage des termes, ou de juger & de raisonner passablement bien. Leurs

déterminer les bornes. M. Locke en convient en quelque manière, puisqu'il se contente de nous dire qu'il croit qu'elles sont incapables de faire aucune sorte d'abstractions. Il y a grande apparence que, s'il eût pu le prouver évidemment, il l'auroit fait, ou du moins l'auroit assuré comme une chose indubitable.

raisonnemens qui sont rares & très-imparfaits ne roulent que sur des choses présentes , & fort familières à leurs sens. Et en effet , si aucune des facultés dont j'ai parlé ci-dessus , vient à manquer ou à se dérégler , l'entendement de l'homme a constamment les défauts que doit produire l'absence ou le dérèglement de cette faculté.

Différence entre les imbécilles & les fous.

§. 13. Enfin , il me semble que le défaut des imbécilles vient de manque de vivacité , d'activité & de mouvement dans les facultés intellectuelles , par où ils se trouvent privés de l'usage de la raison. Les fous , au contraire , semblent être dans l'extrémité opposée. Car il ne me paroît pas que ces derniers aient perdu la faculté de raisonner ; mais ayant joint mal à propos certaines idées , ils les prennent pour des vérités , & se trompent de la même manière que ceux qui raisonnent juste sur de faux principes. Après avoir converti leurs propres fantaisies en réalités par la force de leur imagination , ils en tirent des conclusions

fort raisonnables. Ainsi, vous verrez un fou qui s'imaginant être roi, prétend, par une juste conséquence, être servi, honoré, & obéi selon sa dignité. D'autres qui ont crû être de verre, ont pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur corps de se casser. De-là vient qu'un homme fort sage & de très-bon sens en toute autre chose, peut être aussi fou sur un certain article qu'aucun de ceux qu'on renferme dans les petites-maisons, si par quelque violente impression qui se soit faite subitement dans son esprit, ou par une longue application à une espece particuliere de pensées, il arrive que des idées incompatibles soient jointes si fortement ensemble dans son esprit, qu'elles y demeurent unies. Mais il y a des degrés de folie aussi-bien que d'imbécillité, cette union déréglée d'idées étant plus ou moins forte dans les uns que dans les autres. En un mot, il me semble que ce qui fait la différence des imbécilles d'avec les fous, c'est que *les fous* joignent ensemble des idées mal-assorties, & forment ainsi des propositions extravagantes, sur lesquelles néanmoins ils raisonnent

de distinguer les idées. CHAP. XI. 46;
juste : au lieu que *les imbécilles* ne forment que très-peu , ou point de propositions , & ne raisonnent presque point.

§. 14. Ce sont là , je crois , les premières facultés & opérations de l'esprit , par lesquelles l'entendement est mis en action. Quoiqu'elles regardent toutes ses idées en général , cependant les exemples que j'en ai donné jusqu'ici , ont principalement roulé sur des idées simples. Que si j'ai joint l'explication de ces facultés à celle des idées simples , avant que de proposer ce que j'ai à dire sur les *idées complexes* , ç'a été pour les raisons suivantes.

Premièrement , à cause que plusieurs de ces facultés ayant d'abord pour objet les idées simples , nous pouvons en suivant l'ordre que la nature s'est prescrit , suivre & découvrir ces facultés dans leur source , dans leurs progrès & dans leurs accroissemens.

En second lieu , parce qu'en observant de quelle maniere ces facultés opèrent à l'égard des idées simples , qui pour l'ordinaire sont plus nettes , plus précises & plus distinctes dans

l'esprit de la plupart des hommes, que les idées complexes, nous pouvons mieux examiner & apprendre comment l'esprit fait des abstractions, comment il compare, distingue & exerce ses autres opérations à l'égard des idées complexes, sur quoi nous sommes plus sujets à nous méprendre.

En troisieme lieu, parce que ces mêmes opérations de l'esprit concernant les idées qui viennent par voie de *sensation*, sont elles-mêmes lorsque l'esprit en fait l'objet de ses réflexions, une autre espece d'idées, qui procedent de cette seconde source de nos connoissances que je nomme *réflexion*, lesquelles il étoit à propos, à cause de cela, de considérer en cet endroit, après avoir parlé des idées simples qui viennent par sensation. Du reste, je n'ai fait qu'indiquer en passant ces facultés de composer des idées, de les comparer, de faire des abstractions, &c. parce que j'aurai occasion d'en parler plus au long dans d'autres endroits.

Source des connoissances humaines.

§. 15. Voilà en abrégé une véritable histoire , si je ne me trompe , des premiers commencemens des connoissances humaines. Par où l'on voit d'où l'esprit tire les premiers objets de ses pensées , & par quels degrés il vient à faire cet amas d'idées qui composent toutes les connoissances dont il est capable. Sur quoi j'en appelle à l'expérience & aux observations que chacun peut faire en soi-même , pour savoir si j'ai raison ; car le meilleur moyen de trouver la vérité , c'est d'examiner les choses comme elles sont réellement en elles-mêmes , & non pas de conclure qu'elles sont telles que notre propre imagination ou d'autres personnes nous les ont représentées.

Sur quoi on en appelle à l'expérience.

§. 16. Quand à moi , je déclare sincèrement que c'est-là la seule voie par où je puis découvrir que les idées des choses entrent dans l'entendement. Si d'autres personnes ont des idées innées

ou des principes infus , je conviens qu'ils ont raison d'en jouir ; & s'ils en sont pleinement assurés , il est impossible aux autres hommes de leur refuser ce privilége qu'ils ont par-dessus leurs voisins. Je ne saurois parler , à cet égard , que de ce que je trouve en moi-même ; & qui s'accorde avec les notions qui semblent dépendre des fondemens que j'ai posés , & s'y rapporter dans toutes leurs parties & dans tous leurs différens degrés , selon la methode que je viens d'exposer , comme on peut s'en convaincre en examinant tout le cours de la vie des hommes dans leurs différens âges , dans leurs différens pays , & par rapport à la différente maniere dont ils sont élevés.

Notre entendement comparé à une chambre obscure.

§. 17. Je ne prétends pas enseigner , mais chercher la vérité. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de déclarer encore une fois , que les sensations extérieures & intérieures sont les seules voies par où je puis voir que la connoissance entre dans l'entendement hu-

main. Ce sont là, dis-je, autant que je puis m'en appercevoir, les seuls passages par lesquels la lumière entre dans cette chambre obscure. Car, à mon avis, l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet entièrement obscur, qui n'auroit que quelques petites ouvertures pour laisser entrer par dehors les images extérieures & visibles, ou, pour ainsi dire, les idées des choses : de sorte que si ces images venant à se peindre dans ce cabinet obscur, pouvoient y rester, & y être placées en ordre, en sorte qu'on pût les trouver dans l'occasion, il y auroit une grande ressemblance entre ce cabinet & l'entendement humain, par rapport à tous les objets de la vue, & aux idées qu'ils excitent dans l'esprit.

Ce sont là mes conjectures touchant les moyens par lesquels l'entendement vient à recevoir & à conserver les idées simples & leurs différens modes, avec quelques autres opérations qui les concernent. Je vais présentement examiner, avec un peu plus de précision, quelques-unes de ces idées simples & leurs modes.

CHAPITRE XII.

Des idées complexes.

Les idées complexes sont celles que l'esprit compose des idées simples.

§. I.

Nous avons considéré jusqu'ici les idées dans la réception desquelles l'esprit est purement passif, c'est-à-dire, ces idées simples qu'il reçoit par la sensation & par la réflexion, en sorte qu'il n'est pas en son pouvoir d'en produire en lui-même, aucune nouvelle de cet ordre, ni d'en avoir aucune qui ne soit pas entièrement composée de celles-là. Mais quoique l'esprit soit purement passif dans la réception de toutes ses idées simples, il produit néanmoins de lui-même plusieurs actes par lesquels il forme d'autres idées, fondées sur les idées simples qu'il a reçues & qui sont les matériaux & les fondemens de tou-

tes ses pensées. Voici en quoi consistent principalement ces actes de l'esprit : 1. à combiner plusieurs idées simples en une seule ; & c'est par ce moyen que se font toutes les idées complexes. 2. A joindre deux idées ensemble , soit qu'elles soient simples ou complexes , & à les placer l'une près de l'autre , en sorte qu'on les voie tout à la fois sans les combiner en une seule idée : c'est par-là que l'esprit se forme toutes les idées des relations. 3. Le troisieme de ces actes consiste à separer des idées d'avec toutes les autres qui existent réellement avec elles : c'est ce qu'on nomme *abstraction* : & c'est par cette voie que l'esprit forme toutes ses idées générales. Ces différens actes montrent quel est le pouvoir de l'homme ; & que ses opérations sont à peu près les mêmes dans le monde matériel & dans le monde intellectuel. Car les matériaux de ces deux mondes sont de telle nature , que l'homme ne peut ni en faire de nouveaux , ni détruire ceux qui existent , toute sa puissance se terminant uniquement ou à les unir ensemble , ou à les placer les uns auprès des autres , ou à les séparer entièrement.

470 LIV. II. *Des idées complexes.*

Dans le dessein que j'ai d'examiner nos *idées complexes*, je commencerai par le premier de ces actes, & je parlerai des autres dans un autre endroit. Comme on peut observer que les idées simples existent en différentes combinaisons, l'esprit a la puissance de considérer comme une seule idée plusieurs de ces idées jointes ensemble; & cela, non-seulement selon qu'elles sont unies dans les objets extérieurs, mais selon qu'il les a jointes lui-même. Ces idées formées ainsi de plusieurs idées simples mises ensemble, je les nomme complexes, telles sont *la beauté, la reconnoissance, un homme, une armée, l'univers*. Et quoiqu'elles soient composées de différentes idées simples, ou d'idées complexes formées d'idées simples, l'esprit considère pourtant, quand il veut, ces idées complexes, chacune à part, comme une chose unique, qui fait un tout désigné par un seul nom.

C'est volontairement qu'on fait des idées complexes.

§. 2. Par cette faculté, que l'esprit a de répéter & de joindre ensemble ses

idées , il peut varier & multiplier à l'infini les objets de ses pensées , au-delà de ce qu'il reçoit par sensation ou par réflexion : mais toutes ces idées se réduisent toujours à ces idées simples que l'esprit a reçues de ces deux sources , & qui sont les matériaux auxquels se résolvent enfin toutes les compositions qu'il peut faire. Car , les idées simples sont toutes tirées des choses même , & l'esprit n'en peut avoir d'autres que celles qui lui sont suggérées. Il ne peut se former d'autres idées des qualités sensibles que celles qui lui viennent de dehors par les sens , ni des idées d'aucune autre sorte d'opérations d'une substance pensante que de celles qu'il trouve en lui-même. Mais , lorsqu'il a une fois acquis ces idées simples , il n'est pas réduit à une simple contemplation des objets extérieurs qui se présentent à lui , il peut encore , par sa propre puissance , joindre ensemble les idées qu'il a acquises , & en faire des idées complexes , toutes nouvelles , qu'il n'avoit jamais reçues ainsi unies.

*Les idées complexes sont ou des modes ,
ou des substances , ou des relations.*

§. 3. De quelque manière que les idées complexes soient composées & divisées, quoique le nombre en soit infini, & qu'elles occupent les pensées des hommes avec une diversité sans bornes, elles peuvent pourtant être réduites à ces trois chefs :

1. Les modes.
2. Les substances.
3. Les relations.

§. 4. Premièrement j'appelle *modes*, de modes ces idées complexes, qui, quelques composées qu'elles soient, ne renferment point la supposition de subsister par elles-mêmes, mais sont considérées comme des dépendances ou des affections des substances, telles sont les idées signifiées par les mots de *triangle* de *gratitude*, de *meurtre*, &c. Que si j'emploie dans cette occasion le terme de *mode* dans un sens un peu différent de celui qu'on a accoutumé de lui don-

ner , je prie mon lecteur de me pardonner cette liberté : car c'est une nécessité inevitable dans des discours où l'on s'éloigne des notions communément reçues de faire de nouveaux mots, ou d'employer les anciens termes dans une signification un peu nouvelle : & ce dernier expédient est peut-être , le plus tolérable dans cette rencontre.

Deux sortes de modes, les uns simples, & les autres mixtes.

§. 5. Il y a deux sortes de ces modes , qui méritent d'être considérés à part. 1. Les uns ne sont que des combinaisons d'idées simples de la même espece , sans mélange d'aucune autre idée , comme une *douzaine* , une *vingtaine* , qui ne sont autre chose que des idées d'autant d'unités distinctes , jointes ensemble. Et ces modes , je les nomme *modes simples* , parce qu'ils sont renfermés dans les bornes d'une seule idée simple. 2. Il y en a d'autres qui sont composés d'idées simples de différentes especes , qui jointes ensemble n'en font qu'une : telle est , par exem-

474 LIV. II. *Des idées complexes.*

ple , l'idée de la *beauté* , qui est un certain assemblage de couleurs & de traits , qui fait du plaisir à voir. Ainsi le *vol* , qui est un transport secret de la possession d'une chose , sans le consentement du propriétaire , contient visiblement une combinaison de plusieurs idées de différentes especes , & c'est ce que j'appelle *modes mixtes*.

Substances singulieres ou collectives.

§. 6. En second lieu , les idées des *substances* sont certaines combinaisons d'idées simples , qu'on suppose représenter des choses particulieres & distinctes , subsistant par elles-mêmes , parmi lesquelles idées l'idée de substance , qu'on suppose sans la connoître , quelle qu'elle soit en elle-même , est toujours la premiere & la principale. Ainsi , en joignant à l'idée de substance celle d'un certain blanc-pâle , avec certains degrés de pesanteur , de dureté , de malléabilité , & de fusibilité , nous avons l'idée du *plomb*. De même une combinaison d'idée d'une certaine espece de figure , avec la puissance de se

mouvoir , de penser , & de raisonner , jointes avec la substance , forme l'idée ordinaire d'un *homme*.

Or à l'égard des *substances* , il y a aussi deux sortes d'idées , l'une des substances singulieres en tems qu'elles existent séparément , comme celle d'un *homme* ou d'une *brebis* , & l'autre de plusieurs substances jointes ensemble , comme une *armée d'hommes* , & un *troupeau de brebis* : car ces *idées collectives* de plusieurs substances jointes de cette maniere forment aussi bien une seule idée que celle d'un *homme* , ou d'une *unité*.

Ce que c'est que relation.

§. 7. La troisieme espece d'idées complexes , est ce que nous nommons *relation* d'une idée avec une autre , qui consiste dans la comparaison : comparaison qui fait que la considération d'une chose enferme en elle-même la considération d'une autre. Nous traiterons par ordre de ces trois différentes especes d'idées.

Les idées des plus abstruses ne viennent que de deux sources ; la sensation ou la réflexion.

§. 8. Si nous prenons la peine de suivre pied-à-pied les progrès de notre esprit, & que nous nous appliquions à observer, comment il répète, ajoute & unit ensemble les idées simples qu'il reçoit par le moyen de la sensation ou de la réflexion, cet examen nous conduira plus loin que nous ne pourrions peut-être nous le figurer d'abord : & si nous observons soigneusement les origines de nos idées, nous trouverons à mon avis, que les idées même les plus abstruses, quelque éloignées qu'elles paroissent des sens ou d'aucune opération de notre propre entendement, ne sont pourtant que des notions que l'entendement se forme en répétant & combinant les idées qu'il avoit reçues des objets des sens, ou de ses propres opérations concernant les idées qui lui ont été fournies par les sens. De sorte que *les idées les plus étendues & les plus abstraites nous viennent par la sensation ou par la réflexion : car l'esprit ne con-*

Des idées complexes. CHAP. XII. 477

noît & ne fauroit connoître que par l'usage ordinaire de ses facultés, qu'il exerce sur les idées qui lui viennent par les objets extérieurs , ou par les opérations qu'il observe en lui-même concernant celles qu'il a reçues par les sens. C'est ce que je tâcherai de faire voir à l'égard des idées que nous avons de l'*espace*, du *tems*, de l'*infinité*, & de quelques autres qui paroissent les plus éloignées de ces deux sources.

CHAPITRE XIII.

Des Modes simples ; & premièrement de ceux de l'espace.

Les Modes simples.

§. I.

QUOI QUE j'aie déjà parlé fort souvent des idées simples , qui sont en effet les matériaux de toutes nos connoissances , cependant comme je les ai plutôt considérées par rapport à la manière dont elles sont introduites dans l'esprit , qu'en tant qu'elles sont distinctes des autres idées plus composées , il ne fera peut-être pas hors de propos d'en examiner encore quelques-unes sous ce dernier rapport , & de voir ces différentes modifications de la même idée , que l'esprit trouve dans les choses même , ou qu'il est capable de former en lui-même sans le secours d'au-

cun objet extérieur, ou d'aucune cause étrangere.

Ces modifications d'une idée simple, quelle qu'elle soit, auxquelles je donne le nom de *modes simples*, comme il a été dit, sont des idées aussi parfaitement distinctes dans l'esprit que celles entre lesquels il y a le plus de distance ou d'opposition. Car l'idée de *deux*, par exemple, est aussi différent & aussi distincte de celle d'*un*, que l'idée du *bleu* diffère de celle de la *chaleur*, ou que l'une de ces idées est distincte de celle de quelque autre nombre que ce soit. Cependant *deux* n'est composé que de l'idée simple de l'unité répétée; & ce sont les répétitions de cette espece d'idée qui jointes ensemble, font les idées distinctes ou les modes simples d'une *douzaine*, d'une *grosse*, d'un *million*, &c.

Idee de l'espace.

§. 2. Je commencerai par l'*idée simple de l'espace*. J'ai déjà montré dans le chapitre quatrieme de ce second livre, que nous acquérons l'idée de l'espace & par la vue & par l'attouchement; ce

qui est , ce me semble , d'une telle évidence , qu'il seroit aussi inutile de prouver que les hommes apperçoivent par la vue la distance qui est entre des corps de diverses couleurs ou entre les parties du même corps , qu'il le seroit de prouver qu'ils voient les couleurs mêmes. Il n'est pas moins aisé de se convaincre que l'on peut appercevoir l'espace dans les ténèbres par le moyen de l'attouchement.

§. 3. L'espace , considéré simplement , par rapport à la longueur qui sépare deux corps sans considérer aucune autre chose entre-deux , s'appelle *distance*. S'il est considéré par rapport à la longueur , à la largeur & à la profondeur , on peut , à mon avis , le nommer *capacité*. Pour le terme d'*étendue* , on l'applique ordinairement à l'espace , de quelque manière qu'on le considère.

L'immesité :

§. 4. Chaque distance distincte est une différente modification de l'espace , & chaque idée d'une distance distincte ou d'un certain espace , est un mode
simple

simple de cette idée. Les hommes, pour leur usage, & par la coutume de mesurer, qui s'est introduite parmi eux, ont établi dans leur esprit les idées de certaines longueurs déterminées, comme sont un *pouce*, un *pied*, une *aune*, une *stade*, un *mille*, le *diametre de la terre*, &c., qui sont tout autant d'idées distinctes, uniquement composées d'espace. Lorsque ces sortes de longueurs ou mesures d'espace, leur sont devenues familières, ils peuvent les répéter dans leur esprit aussi souvent qu'il leur plaît, sans y joindre ou mêler l'idée du *corps* ou d'aucune autre chose; & se faire des idées de long, de quarré ou de cubique, de *pieds*, d'*aunes* ou de *stades*, pour les rapporter dans cet univers, aux corps qui y sont, ou au-delà des dernières limites de tous les corps, & en multipliant ainsi ces idées par de continuelles additions, ils peuvent étendre leur idée de l'espace autant qu'ils veulent. C'est par cette puissance de répéter ou de doubler l'idée que nous avons de quelque distance que ce soit, & de l'ajouter à la précédente aussi souvent que nous voulons, sans

pouvoir être arrêtés nulle part, que nous nous formons l'idée de l'immensité.

La figure.

§. 5. Il y a une autre modification de cette idée de l'espace, qui n'est autre chose que la relation qui est entre les parties qui terminent l'étendue. C'est ce que l'attouchement découvre dans les corps sensibles lorsque nous en pouvons toucher les extrémités, ou que l'œil apperçoit par les corps mêmes & par leurs couleurs, lorsqu'il en voit les bornes : auquel cas venant à observer comment les extrémités se terminent ou par des lignes droites qui forment des angles distincts, ou par des lignes courbes où l'on ne peut appercevoir aucun angle, & les considérant dans le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, dans toutes les parties des extrémités d'un corps ou de l'espace, nous nous formons l'idée que nous appellons *figure*, qui se multiplie dans l'esprit avec une infinie variété. Car outre le nombre prodigieux de figures différentes qui existent réel-

lement en diverses masses de matiere , l'esprit en a un fonds absolument inépuisable par la puissance qu'il a de diversifier l'idée de l'espace , & d'en faire par ce moyen de nouvelles compositions en répétant ses propres idées , & les assemblant comme il lui plaît. C'est ainsi qu'il peut multiplier les figures à l'infini.

§. 6. En effet , l'esprit ayant la puissance de répéter l'idée d'une certaine ligne droite , & d'y en joindre une autre toute semblable sur le même plan , c'est-à-dire , de doubler la longueur de cette ligne , ou bien de la joindre à une autre avec telle inclination qu'il juge à propos , & ainsi de faire telle sorte d'angle qu'il veut , notre esprit , dis - je pouvant outre cela accourcir une certaine ligne qu'il imagine en ôtant la moitié de cette ligne , un quart ou telle partie qu'il lui plaira , sans pouvoir arriver à la fin de ces sortes de divisions , il peut faire un angle de telle grandeur qu'il veut. Il peut faire aussi les lignes qui en constituent les côtés , de telle longueur qu'il le juge à propos , & les joindre encore à d'au-

tres lignes de différentes longueurs , & à différens angles , jusqu'à ce qu'il ait entièrement fermé un certain espace : d'où il s'ensuit évidemment que nous pouvons multiplier les figures à l'infini tant à l'égard de leur configuration particulière , qu'à l'égard de leur capacité ; & toutes ces figures ne sont autre chose que des modes simples de l'espace , différens les uns des autres.

Ce qu'on peut faire avec des lignes droites , on peut le faire aussi avec des lignes courbes , ou bien avec des lignes courbes & droites mêlées ensemble : & ce qu'on peut faire sur des lignes , on peut le faire sur des surfaces , ce qui peut nous conduire à la connoissance d'une diversité infinie de figures que l'esprit peut se former à lui-même & par où il devient capable de multiplier si fort les modes simples de l'espace.

Le lieu.

§. 7. Une autre idée qui se rapporte à cet article , c'est ce que nous appellons la *place* , ou le *lieu*. Comme dans le simple espace nous considérons

le rapport de distance qui est entre deux corps , ou deux points , de même dans l'idée que nous avons du *lieu* , nous considérons le rapport de distance qui est entre une certaine chose , & deux points ou plus encore , qu'on considère comme gardant la même distance l'un à l'égard de l'autre , & qu'on suppose par conséquent en repos ; car lorsque nous trouvons aujourd'hui une chose à la même distance qu'elle étoit hier , de certains points qui depuis n'ont point changé de situation les uns à l'égard des autres , & avec lesquels nous la comparions alors , nous disons qu'elle a gardé la même *place*. Mais si la distance à l'égard de l'un de ces points , a changé sensiblement , nous disons qu'elle a changé de place. Cependant à parler vulgairement & selon la notion commune de ce qu'on nomme le *lieu* , ce n'est pas toujours de certains points précis que nous prenons exactement la distance , mais de quelques parties considérables de certains objets sensibles auxquels nous rapportons la chose dont nous observons la place & dont nous avons quelque raison de re-

marquer la distance qui est entr'elle & ces objets.

§. 8. Ainsi dans le jeu des échecs quand nous trouvons toutes les pieces placées sur les mêmes cases de l'échiquier où nous les avons laissées, nous disons qu'elles sont toutes dans la même place, sans avoir été remuées, quoique peut-être l'échiquier ait été transporté, dans le même-tems, d'une chambre dans une autre : parce que nous ne considérons les pieces que par rapport aux parties de l'échiquier qui gardent la même distance entr'elles. Nous disons aussi, que l'échiquier est dans le même lieu qu'il étoit, s'il reste dans le même endroit de la chambre d'un vaisseau où il avoit été mis, quoique le vaisseau ait fait voile pendant tout ce tems-là. On dit aussi que le vaisseau est dans le même lieu, supposé qu'il garde la même distance à l'égard des parties des pays voisins, quoique la terre ait peut-être tourné tout autour, & qu'ainsi les échecs, l'échiquier & le vaisseau aient changé de place par rapport à des corps plus éloignés qui ont gardé la même dis-

tance l'un à l'égard de l'autre. Cependant comme la place des échecs est déterminée par leur distance de certaines parties de l'échiquier : comme la distance où sont certaines parties fixes de la chambre d'un vaisseau à l'égard de l'échiquier , sert à en déterminer la place , & que c'est par rapport à certaines parties fixes de la terre que nous déterminons la place du vaisseau , on peut dire à tous ces différens égards , que les échecs , l'échiquier , le vaisseau sont dans la même place , quoique leur distance de quelques autres choses , auxquelles nous ne faisons aucune réflexion dans ce cas-là, ayant changé, il soit indubitable qu'ils ont aussi changé de place à cet égard ; & c'est ainsi que nous en jugeons nous-mêmes lorsque nous les comparons avec ces autres choses.

§. 9. Mais comme les hommes ont institué pour leur usage , cette modification de distance qu'on nomme *lieu* , afin de pouvoir désigner la position particulière des choses , lorsqu'ils ont besoin d'une telle dénotation , ils considèrent & déterminent la place d'une certaine chose par rapport aux choses *adjacentes* qui peuvent le mieux servir

à leur présent dessein , sans songer aux autres choses qui dans une autre vue feroient plus propres à déterminer le lieu de cette même chose. Ainsi l'usage de la dénotation de la place que chaque echec doit occuper , étant déterminé par les différentes cases tracées sur l'échiquier , ce seroit s'embarrasser inutilement par rapport à cet usage particulier , que de mesurer la place des échecs par quelque autre chose. Mais , lorsque ces mêmes échecs sont dans un sac , si quelqu'un demande où est le *roi noir* , il faudroit en déterminer le lieu par certains endroits de la chambre où il seroit , & non pas par l'échiquier : parce que l'usage pour lequel on désigne la place qu'il occupe présentement , est différent de celui qu'on en tire en jouant lorsqu'il est sur l'échiquier ; & par conséquent , la place en doit être déterminée par d'autres corps. De même , si l'on demandoit où sont les vers qui contiennent l'avanture de *Nifus* & d'*Euryalus* , ce seroit en déterminer fort mal l'endroit , que de dire qu'ils sont dans un tel lieu de la terre ou dans la bibliothèque du roi ; mais la véritable détermination du lieu

où sont ces vers, devoit être prise des ouvrages de *Virgile*; de sorte que pour bien répondre à cette question, il faudroit dire qu'ils sont vers le milieu du neuvieme livre de son *Énéide*, & qu'ils ont toujours été dans le même endroit depuis que *Virgile* a été imprimé, ce qui est toujours vrai, quoique le livre lui-même ait changé mille fois de place: l'usage qu'on fait en cette rencontre de l'idée du lieu, consistant seulement à reconnoître en quel endroit du livre se trouve cette histoire, afin que, dans l'occasion, nous puissions savoir où la trouver, pour y recourir quand nous en aurons besoin.

§. 10. Que l'idée que nous avons du lieu, ne soit qu'une telle position d'une chose par rapport à d'autres, comme je viens de l'expliquer, cela est, à mon avis, tout-à-fait évident; & nous le reconnoîtrons sans peine, si nous considérons que nous ne saurions avoir aucune idée de la place de l'univers, quoique nous puissions avoir une idée de la place de toutes ses parties, parce que au-delà de l'univers, nous n'avons point d'idée de certains êtres fixes, distincts, & particuliers aux-

quels nous puissions juger que l'univers ait aucun rapport de distance , n'y ayant au-delà qu'un espace ou étendue uniforme , où l'esprit ne trouve aucune variété ni aucune marque de distinction. Que si l'on dit que l'univers est quelque part , cela n'emporte dans le fond autre chose , si ce n'est que l'univers existe ; car , cette expression , quoiqu'empruntée du lieu , signifie simplement son existence , & non sa situation ou location , s'il m'est permis de parler ainsi. Et quiconque pourra trouver & se représenter nettement & distinctement la place de l'univers , pourra fort bien nous dire si l'univers est en mouvement ou dans un continuel repos , dans cette étendue infinie du vuide où l'on ne sauroit concevoir aucune distinction. Il est pourtant vrai que le mot de *place* ou de *lieu* se prend souvent dans un sens plus confus , pour cet espace que chaque corps occupe ; & dans ce sens , l'univers est dans un certain lieu.

Il est donc certain que nous avons l'idée du lieu par les mêmes moyens que nous acquérons celle de l'espace , dont le lieu n'est qu'une considération

particulière, bornée à certaines parties : je veux dire par la vue & l'attouchement, qui sont les deux moyens par lesquels nous recevons les idées de ce qu'on nomme étendue ou distance.

Le corps & l'étendue ne sont pas la même chose.

§. 11. Il y a des gens (1) qui voudroient nous persuader : *que le corps & l'étendue sont une même chose.* Mais ou ils changent la signification des mots, de quoi je ne voudrois pas les soupçonner, eux qui ont si sévèrement condamné la philosophie (2) qui étoit en vogue avant eux, pour être trop fondée sur le sens incertain ou sur l'obscurité illusoire de certains termes ambigus ou qui ne signifioient rien : ou bien, ils confondent deux idées fort différentes, si par le *corps* & l'*étendue* ils entendent la même chose que les autres hommes, savoir par le *corps*

(1) Les Cartésiens.

(2) La philosophie scholastique, qui a été enseignée dans toutes les Universités de l'Europe long tems avant Descartes.

ce qui est solide & étendu , dont les parties peuvent être divisées & mues en différentes manieres , & par l'étendue , seulement l'espace que ces parties solides jointes ensemble occupent , & qui est entre les extrémités de ces parties. Car j'en appelle à ce que chacun juge en soi-même , pour savoir si l'idée de l'espace n'est pas aussi distincte de celle de la solidité , que de l'idée de la couleur qu'on nomme écarlate. Il est vrai que la *solidité* , ne peut subsister sans l'étendue , ni l'écarlate ne sauroit exister non-plus sans l'étendue , ce qui n'empêche pas que ce ne soient des idées distinctes. Il y a plusieurs idées qui pour exister , ou pour pouvoir être conçues , ont absolument besoin d'autres idées dont elles sont pourtant très-différentes. Le mouvement ne peut être , ni être conçu sans l'espace ; & cependant le mouvement n'est point l'espace , ni l'espace le mouvement : l'espace peut exister sans le mouvement , & ce sont deux idées fort distinctes. Il en est* de même , à ce que je crois , de l'espace & de la solidité. La solidité est une idée si inséparable du corps , que c'est parce

que le corps est solide qu'il remplit l'espace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pousse & par-là lui communique du mouvement. Que si l'on peut prouver que l'esprit est différent du corps, parce que ce qui pense, n'enferme point l'idée de l'étendue : si cette raison est bonne, elle peut à mon avis, servir tout aussi-bien à prouver que *l'espace n'est pas corps*, parce qu'il n'enferme pas l'idée de la solidité, l'espace & la solidité étant des idées aussi différentes entr'elles que la pensée & l'étendue, de sorte que l'esprit peut les séparer entièrement l'une de l'autre. Il est donc évident que le *corps* & l'*étendue* sont deux idées distinctes.

§. 12. Car premièrement, l'étendue n'enferme ni solidité ni résistance au mouvement d'un corps, comme fait le corps.

§. 13. En second lieu, les parties de l'espace pur sont inséparables l'une de l'autre, en sorte que la continuité n'en peut être, ni réellement, ni mentalement séparée. Car je défie qui que ce soit de pouvoir écarter, même

par la pensée , une partie de l'espace d'avec une autre. Diviser & séparer actuellement , c'est à ce que je crois , faire deux superficies en écartant des parties qui faisoient auparavant une quantité continue ; & diviser mentalement , c'est imaginer deux superficies où auparavant il y avoit continuité , & les considérer comme éloignées l'une de l'autre , ce qui ne peut se faire que dans les choses que l'esprit considère comme capables d'être divisées , & de recevoir par la division , de nouvelles surfaces distinctes , qu'elles n'ont pas alors ; mais qu'elles sont capables d'avoir. Or aucune de ces sortes de divisions , soit réelle ou mentale , ne sauroit convenir , ce me semble , à l'espace pur. A la vérité , un homme peut considérer autant d'un tel espace , qui réponde ou soit commensurable , à un pied sans penser au reste , ce qui est bien une considération de certaine portion de l'espace ; mais n'est point une division même mentale , parce qu'il n'est pas plus possible à un homme de faire une division par l'esprit sans réfléchir sur deux surfaces séparées l'une de l'autre , que de diviser

actuellement , sans faire deux surfaces écartées l'une de l'autre. Mais considérer des parties , ce n'est point les diviser. Je puis considérer la lumière dans le soleil , sans faire réflexion à sa chaleur , ou la mobilité dans le corps , sans penser à son étendue ; mais parlà je ne songe point à séparer la lumière d'avec la chaleur , ni la mobilité d'avec l'étendue. La première de ces choses n'est qu'une simple considération d'une seule partie , au lieu que l'autre est une considération de deux parties en tant qu'elles existent séparément.

§. 14. En troisième lieu , les parties de *l'espace pur* sont immobiles , ce qui suit de ce qu'elles sont indivisibles ; car comme le *mouvement* n'est qu'un changement de distance entre deux choses , un tel changement ne peut arriver entre des parties qui sont inséparables ; car il faut qu'elles soient par cela même dans un perpétuel repos l'une à l'égard de l'autre

Ainsi l'idée déterminée de *l'espace pur* le distingue évidemment & suffisamment du *corps* , puisque ses par-

ties sont inféparables , immobiles , & sans résistance au mouvement du corps.

La définition de l'étendue ne prouve point qu'il ne sauroit y avoir de l'espace sans corps.

§. 15. Que si quelqu'un me demande , ce que c'est que cet *espace* , dont je parle , je suis prêt à le lui dire , quand il me dira ce que c'est que l'*étendue*. Car de dire , comme on fait ordinairement , que l'*étendue* c'est d'avoir *partes extra partes* , c'est dire , simplement que l'*étendue* est étendue. Car je vous prie , suis-je mieux instruit de la nature de l'*étendue* lorsqu'on me dit qu'elle consiste à avoir des parties étendues , extérieures à d'autres parties étendues , c'est - à - dire , que l'*étendue* est composée de parties étendues , suis-je mieux instruit sur ce point , que celui qui me demandant ce que c'est qu'une *fibre* , recevroit pour réponse que c'est une chose composée de plusieurs fibres ? Entendrait-il mieux , après une telle réponse ce que c'est qu'une fibre , qu'il ne l'entendoit auparavant ? Ou plutôt , n'auroit-il pas

raison de croire que j'aurois bien plus en vue de me moquer de lui , que de l'instruire ?

*La division des êtres en corps & esprit ,
ne prouve point que l'espace & le corps
soient la même chose.*

§. 16. Ceux qui soutiennent que l'espace & le corps sont une même chose , se servent de ce dilemme : ou l'espace est quelque chose , ou ce n'est rien : s'il n'y a rien entre deux corps , il faut nécessairement qu'ils se touchent : & si l'on dit que l'espace est quelque chose (1) , ils demandent si

(1) C'est la demande qu'on vient de faire * au défenseur des notions du docteur Clarke , concernant l'espace cité ci-dessus , pag. 198 , not. 1. « Si l'auteur de cette » défense, dit on , a quelque idée d'une chose qui n'est » ni matière ni esprit , qu'il ne nous dise point ce que » cette chose n'est pas , mais ce qu'elle est. S'il n'a aucune idée d'une telle chose , je suis assuré , dit son » antagoniste , qu'il ne prouvera jamais que l'espace soit » cette chose-là : car , prouver que c'est ce dont il n'a » aucune idée , c'est prouver que c'est seulement un il ne » fait quoi. Et il ne suffira point , ajoute il , de répondre » avec M. Locke à la question , si l'espace est corps ou » esprit ? Qui vous a dit qu'il n'y a , ou qu'il ne peut » y en avoir que des êtres solides qui ne peuvent penser ,

* Dans un livre anglois , intitulé *Dr. CLARKE'S , notions of space examined* , imprimé à Londres , en 1733.

c'est corps, ou esprit ? A quoi je réponds par une autre question : qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il n'y peut avoir que des êtres solides qui ne peu-

« & que des êtres pensans qui ne sont point étendus.
 » Cette réponse, dit-il, ne suffira point, parce qu'ici
 » la question n'est pas, s'il peut y avoir autre chose
 » que corps & esprit ; mais si nous avons une idée de
 » quelqu'autre chose. Et, si nous n'en avons aucune,
 » je suis assuré qu'il sera impossible de prouver, comme
 » je viens de dire, que l'espace soit cette chose-là. »
 Voici les propres termes de l'original : *If the author of
 the defence of Dr. CLARKE'S notions concerning space has
 any idea of a thing, that is neither matter nor spirit, let
 him not tell us what it is not, but what it is. If he has
 not any idea of such a thing, then i am sure he can never
 prove space to be that thing : for proving it to be what he
 has no idea of, is proving it to be only — he knows not
 what. Nor will it be sufficient to say herewith M. Locke,
 who to the question, whether space be body or spirit ? answers
 by another question, viz. Who told them that there was,
 or could be nothing but solid beings which could not think,
 or thinking beings that were not extended ? which is all
 they mean, he says, by the termes body & spirit. This,
 i say, will not be sufficient ; since the question here, is not,
 whether there cannot be any thing beside body and spirit ? but
 whether we have any idea of any other thing ? And,
 if we have not, i am sure it will be impossible to
 prove space, y i have sayd before, to be such a thing.*
 L'auteur emploie la meilleure partie de son livre à prouver
 que l'espace distinct de la matiere n'a en effet aucune
 existence réelle que c'est un pur vuide, un néant absolu,
 un être imaginaire, l'absence du corps, & rien de plus.
 Pour moi, j'avoue sincèrement que, sur une question si
 subtile, comme sur bien d'autres de cette nature, je n'ai
 point d'opinion déterminée : & que je me fais une affaire
 de désapprendre tous les jours bien des choses dont je
 m'étois cru fort bien instruit. *Multa nescire meæ pars
 magna sapientiæ.*

vent penser , & que des êtres pensans qui ne sont point étendus ? Car c'est-là tout ce qu'ils entendent par les termes de *corps* & d'*esprit*.

La substance que nous ne connoissons pas, ne peut servir de preuve contre l'existence d'un espace sans corps.

§. 17. Si l'on demande , comme on a accoutumé de faire , si l'espace sans corps est substance ou accident , je répondrai sans hésiter : que je n'en fais rien ; & je n'aurai point de honte d'avouer mon ignorance , jusqu'à ce que ceux qui font cette question , me donnent une idée claire & distincte de ce qu'on nomme *substance*.

§. 18. Je tâche de me délivrer , autant que je puis , de ces illusions que nous sommes sujets à nous faire à nous-mêmes en prenant des mots pour des choses. Il ne nous sert de rien de faire semblant de savoir ce que nous ne savons pas , en prononçant certains sons qui ne signifient rien de distinct & de positif. C'est battre l'air inutilement ; car des mots faits à plaisir ne changent

point la nature des choses , & ne peuvent devenir intelligibles qu'en tant que ce sont des signes de quelque chose de positif, & qu'ils expriment des idées distinctes & déterminées. Je souhaiterois au reste , que ceux qui appuyent si fort sur le son de ces trois syllabes *substance* , prissent la peine de considérer , si l'appliquant , comme ils font , à Dieu , cet Être infini & incompréhensible , aux esprits finis , & aux corps , ils le prennent dans le même sens ; & si ce mot emporte la même idée lorsqu'on le donne à chacun de ces trois êtres si différens. S'ils disent qu'oui , je les prie de voir s'il ne s'ensuivra point de là : que Dieu , les esprits finis , & les corps participans en commun à la même nature de *substance* , ne diffèrent point autrement que par la différente modification de cette substance , comme un arbre & un caillou qui étant corps dans le même sens , & participant également à la nature du corps , ne diffèrent que dans la simple modification de cette matiere commune dont ils sont composés , ce qui seroit un dogme bien difficile à digérer. S'ils disent qu'ils appliquent le mot de *substance* à Dieu , aux

ef
di
qu
ce
en
à l
do
sub
soi
rer
loi
cor
de
afir
por
cau
me
ren
ses
feu
tan
on
Et
idé
em
une

esprits finis & à la matiere en trois différentes significations : que , lorsqu'on dit que Dieu est une *substance* , ce mot marque une certaine idée , qu'il en signifie une autre lorsqu'on le donne à l'ame , & une troisieme lorsqu'on le donne au corps : si dis-je , le terme de *substance* a trois différentes idées , absolument distinctes , ces Messieurs nous rendroient un grand service s'ils vouloient prendre la peine de nous faire connoître ces trois idées , ou du moins de leur donner trois noms distincts , afin de prévenir , dans un sujet si important , la confusion & les erreurs que causera naturellement l'usage d'un terme si ambigu , si on l'applique indifféremment & sans distinction à des choses si différentes ; car à peine a-t-il une seule signification claire & déterminée , tant s'en faut que dans l'usage ordinaire on soupçonne qu'il en renferme trois. Et du reste , s'ils peuvent attribuer trois idées distinctes à la *substance* , qui peut empêcher qu'un autre ne lui en attribue une quatrieme ?

Les mots de substance & d'accidens sont de peu d'usage dans la philosophie.

§. 19. Ceux qui les premiers se sont avisés de regarder les *accidens* comme une espèce d'êtres réels qui ont besoin de quelque chose à quoi ils soient attachés, ont été contraints d'inventer le mot de *substance*, pour servir de soutien aux *accidens*. Si un pauvre *philosophe indien* qui s'imagine que la terre a aussi besoin de quelque appui, se fût avisé seulement du mot de *substance*, il n'auroit pas eu l'embarras de chercher un éléphant pour soutenir la terre, & une tortue pour soutenir son éléphant, le mot de *substance* auroit entièrement fait son affaire. Et quiconque demanderoit après cela, ce que c'est qui soutient la terre, devroit être aussi content de la réponse d'un *philosophe indien* qui lui diroit, que c'est la *substance*, sans savoir ce qu'emporte ce mot, que nous le sommes d'un *philosophe européen* qui nous dit, que la *substance*, terme dont il n'entend pas non-plus la signification, est ce qui soutient les *accidens*. Car toute

L'idée que nous avons de la substance, c'est une idée obscure de ce qu'elle fait, & non une idée de ce qu'elle est.

§. 20. Quoi que pût faire un savant en pareille rencontre, je ne crois pas qu'un américain, d'un esprit un peu pénétrant, qui voudroit s'instruire de la nature des choses, fût fort satisfait, si desirant d'apprendre notre manière de bâtir, on lui disoit, qu'un pilier est une chose soutenue par une base, & qu'une base est quelque chose qui soutient un pilier. Ne croiroit-il pas qu'en lui tenant un tel discours, on auroit envie de se moquer de lui, au lieu de songer à l'instruire? Et si un étranger qui n'auroit jamais vu des livres, voudroit apprendre exactement, comme ils sont faits & ce qu'ils contiennent, ne seroit-ce pas un plaisant moyen de l'en instruire que de lui dire, que tous les bons livres sont composés de papier & de lettres, que les lettres sont des choses inhérentes au papier, & le papier une chose qui soutient les lettres? N'auroit-il pas, après cela des idées fort claires des lettres & du papier? Mais si les mots latins,

inherentia & substantia, étoient rendus nettement en françois par des termes qui exprimassent, l'*action de s'attacher* & l'*action de soutenir*, (car c'est ce qu'ils signifient proprement) nous verrions bien mieux le peu de clarté qu'il y a dans tout ce qu'on dit de la *substance* & des *accidens*, & de quel usage ces mots peuvent être en philosophie pour décider les questions qui y ont quelque rapport.

Qu'il y a un vuide au-delà des dernières bornes des corps.

§. 21. Mais pour revenir à notre idée de l'espace. Si l'on ne suppose pas le corps infini, ce que personne n'osera faire à ce que je crois, je demande si un homme que Dieu auroit placé à l'extrémité des êtres corporels, ne pourroit étendre sa main au delà de son corps. S'il le pouvoit, il mettroit donc son bras dans un endroit, où il y avoit auparavant de l'espace sans corps; & si sa main étant dans cet espace, il venoit à écarter les doigts, il y auroit encore entre deux de l'espace sans corps.

Que

Que s'il ne pouvoit étendre sa main (1),
ce devroit être à cause de quelque em-
pêchement extérieur ; car, je suppose
que cet homme est en vie avec la même
puissance de mouvoir les parties de son
corps qu'il a présentement, ce qui de
soi n'est pas impossible, si Dieu le veut
ainsi, ou du moins est-il certain que
Dieu peut le mouvoir en ce sens : &
alors je demande si ce qui empêche sa
main de se mouvoir en dehors, est sub-

(1) ——— *Si jam finitum constituuntur
Omne quod est spatium, si quis precurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum :
Id validis utrùm contortum viribus ire
Quò fuerit missum, mavis, longèque volare,
An prohibere aliquid censes, obstarèque posse,
Alterutrum fatearis eniri, sumasque necesse est,
Quorum utrumque tibi effugium praecludit, & omne
Cogit ut exemptâ concedas sine patere.
Nam sive est aliquid, quod prohibeat officiatque
Quo minù's quo missum' st' veniat, finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini' profectò.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicumque locaris
Extremas, quaram quid telo denique fiat.
Fiet, uti nusquam possit consistere finis ;
Effugiumque fuga prolatet copia semper.*

LUCRET, lib. I, v. 967, &c.

tance ou accident , quelque chose , où rien ? Quand ils auront satisfait à cette question , ils seront capables de déterminer d'eux - mêmes ce que c'est qui sans être corps , & sans avoir aucune solidité , est , ou peut être entre deux corps éloignés l'un de l'autre. Du reste , celui qui dit qu'un corps en mouvement , peut se mouvoir vers où rien ne peut s'opposer à son mouvement , comme au-delà de l'espace qui borne tous les corps , raisonne pour le moins aussi conséquemment , que ceux qui disent , que deux corps entre lesquels il n'y a rien , doivent se toucher nécessairement. Car au lieu que l'espace qui est entre deux corps suffit pour empêcher leur contact mutuel , l'espace pur qui se trouve sur le chemin d'un corps qui se meut , ne suffit pas pour en arrêter le mouvement. La vérité est , qu'il n'y a que deux partis à prendre pour ces messieurs , ou de déclarer que les corps sont infinis , quoiqu'ils aient de la répugnance à le dire ouvertement , ou de reconnoître de bonne-foi que l'espace n'est pas corps. Car je voudrois bien trouver quelqu'un de ses esprits profonds qui par la pensée pût plutôt

mettre des bornes à l'espace, qu'il n'en peut mettre à la durée, ou qui, à force de penser à l'étendue de l'espace & de la durée, pût les épuiser entièrement, & arriver à leur dernières bornes. Que si son idée de l'éternité est infinie, celle qu'il a de l'immensité l'est aussi, toutes deux étant également finies, ou infinies.

La puissance d'annihiler prouve le vuide.

§. 12. Bien plus, non-seulement il faut que ceux qui soutiennent que l'existence d'une espace sans matiere est impossible, reconnoissent que le corps est infini; il faut, outre cela qu'ils nient que Dieu ait la puissance d'annihiler aucune partie de la matiere. Je suppose que personne ne me niera que Dieu ne puisse faire cesser tout le mouvement qui est dans la matiere, & mettre tous les corps de l'univers dans un parfait repos, pour les laisser dans cet état tout aussi long-tems qu'il voudra. Or, quiconque tombera d'accord, que durant ce repos universel Dieu peut annihiler ce livre, ou le corps de celui qui le lit, ne peut évi-

ter de reconnoître la possibilité du *vuide*. Car, il est évident que l'espace qui étoit rempli par les parties du corps annihilé, restera toujours, & fera un espace sans corps; parce que les corps qui sont tout autour, étant dans un parfait repos, sont comme une muraille de diamant, & dans cet état mettent tout autre corps dans une parfaite impossibilité d'aller remplir cet espace. Et en effet, ce n'est que de la supposition, que tout est plein, qu'il s'ensuit qu'une partie de matiere doit nécessairement prendre la place qu'une autre partie vient de quitter. Mais cette supposition devoit être prouvée autrement que par un fait en question, qui bien loin de pouvoir être démontré par l'expérience, est visiblement contraire à des idées claires & distinctes qui nous convainquent évidemment qu'il n'y a point de liaison nécessaire entre l'*espace* & la *solidité*, puisque nous pouvons concevoir l'un sans songer à l'autre. Et par conséquent ceux qui disputent pour ou contre le *vuide*, doivent reconnoître qu'ils ont des idées distinctes du *vuide* & du *plein*; c'est-à-dire, qu'ils ont une idée de l'étendue

exempte de solidité quoiqu'ils en nient l'existence , ou bien ils disputent sur le pur néant. Car ceux qui changent si fort la signification des mots , qu'ils donnent à l'*étendue* le nom de *corps* , & qui réduisent , par conséquent , toute l'essence du corps à n'être rien autre chose qu'une pure étendue sans solidité , doivent parler d'une manière bien absurde lorsqu'ils raisonnent du vuide , puisqu'il est impossible que l'*étendue* soit sans étendue. Car enfin , qu'on reconnoisse ou qu'on nie l'existence du vuide , il est certain que le vuide signifie *un espace sans corps* ; & toute personne qui ne veut ni supposer la matière infinie , ni ôter à Dieu la puissance d'en annihiler quelque particule , ne peut nier la possibilité d'un tel espace.

Le mouvement prouve le vuide.

§. 23. Mais sans sortir de l'univers pour aller au-delà des dernières bornes des corps , & sans recourir à la toute-puissance de Dieu pour établir le vuide , il me semble que le mouvement des corps que nous voyons , & dont nous

sommes environnés, en démontre clairement l'existence. Car, je voudrois bien que quelqu'un essayât de diviser un corps solide de telle dimension qu'il voudroit; en sorte qu'il fît que ces parties solides pussent se mouvoir librement en haut, en bas, & de tous côtés dans les bornes de la superficie de ce corps, quoique dans l'étendue de cette superficie il n'y eût point d'espace vuide aussi grand que la moindre partie dans laquelle il a divisé ce corps solide. Que si lorsque la moindre partie du corps divisé est aussi grosse qu'un grain de semence de moutarde, il faut qu'il y ait un espace vuide qui soit égal à la grosseur d'un grain de moutarde, pour faire que les parties de ce corps aient de la place pour se mouvoir librement dans les bornes de sa superficie; il faut aussi, que lorsque les parties de la matiere sont cent millions de fois plus petites qu'un grain de moutarde, il y ait un espace, vuide de matiere solide, qui soit aussi grand qu'une partie de moutarde, cent millions de fois plus petite qu'un grain de cette semence. Et si ce vuide proportionnel est nécessaire dans le premier cas,

il doit l'être dans le second, & ainsi à l'infini. Or, que cet espace vuide soit si petit qu'on voudra, cela suffit pour détruire l'hypothèse qui établit que tout est plein. Car, s'il peut y avoir un espace, vuide de corps, égal à la plus petite partie distincte de matiere qui existe présentement dans le monde, c'est toujours un espace vuide de corps, & qui met une aussi grande différence entre l'espace pur & le corps, que si c'étoit un vuide immense μέγα χάσμα. Par conséquent, si nous supposons que l'espace vuide qui est nécessaire pour le mouvement, n'est pas égal à la plus petite partie de la matiere solide, actuellement divisée, mais à $\frac{1}{10}$ ou à $\frac{1}{1000}$ de cette partie, il s'ensuivra toujours également qu'il y a de l'espace sans matiere.

Les idées de l'espace & du corps sont distinctes l'une de l'autre.

§. 24. Mais comme ici la question est de savoir, si l'idée de l'espace ou de l'étendue est la même que celle du corps, il n'est pas nécessaire de prou-

ver l'existence réelle du vuide, mais seulement de montrer qu'on peut avoir l'idée d'un espace sans corps. Or, je dis qu'il est évident que les hommes ont cette idée, puisqu'ils cherchent & disputent, s'il y a du vuide ou non. Car, s'ils n'avoient point l'idée d'un espace sans corps, ils ne pourroient pas mettre en question si cet espace existe; & si l'idée qu'ils ont du corps, n'enferme pas en soi quelque chose de plus que l'idée simple de l'espace, ils ne peuvent plus douter que tout le monde ne soit parfaitement plein. Et en ce cas-là, il seroit aussi absurde de demander s'il y auroit un espace sans corps, de demander s'il y auroit un espace sans espace, ou un corps sans corps; puisque ce ne seroient que différens noms d'une même idée.

De ce que l'étendue est inséparable du corps, il ne s'ensuit pas que l'espace & le corps soient une seule & même chose.

§. 25. Il est vrai que l'idée de l'étendue est si inséparablement jointe à toutes les qualités visibles, & à la plu-

part des qualités tactiles, que nous ne pouvons voir aucun objet extérieur, ni en toucher fort peu, sans recevoir en même tems quelque impression de l'étendue. Or, parce que l'étendue se mêle si constamment avec d'autres idées, je conjecture que c'est ce qui a donné occasion à certaines gens de déterminer que toute l'essence du corps consiste dans l'étendue. C'en est pas une chose fort étonnante, puisque quelques-uns se sont si fort rempli l'esprit de l'idée de l'étendue par le moyen de la vue & de l'attouchement, (les plus occupés de tous les sens) qu'ils ne sauroient donner de l'existence à ce qui n'a point d'étendue, cette idée ayant, pour ainsi dire, rempli toute la capacité de leur ame. Je ne prétends pas disputer présentement contre ces personnes, qui renferment la mesure & la possibilité de tous les êtres dans les bornes étroites de leur imagination grossière; mais comme je n'ai affaire ici qu'à ceux qui concluent que l'essence du corps consiste dans l'étendue, parce qu'ils ne sauroient, disent-ils, imaginer aucune qualité sensible de quelque corps que ce soit sans étendue,

je les prie de considérer (1), que s'ils eussent autant réfléchi sur les idées qu'ils ont des goûts & des odeurs ,

(1) Il est difficile d'imaginer ce qui peut avoir engagé M. Locke à nous débiter ce long raisonnement contre les Cartésiens. C'est à eux qu'il en veut ici ; & il leur parle des idées des goûts & des odeurs , comme s'ils croyoient que ce sont des qualités inhérentes dans les corps. Il est pourtant très-certain que , long-tems avant que M. Locke eût songé à composer son livre , les Cartésiens avoient démontré que les idées des saveurs & des odeurs sont uniquement dans l'esprit de ceux qui goûtent les corps qu'on nomme savoureux , & qui flairent les corps qu'on nomme odoriférans ; & que bien loin que ces idées enferment en elles-mêmes aucune idée d'étendue , elles sont excitées dans notre ame par quelque chose dans les corps , qui n'a aucun rapport à ces idées , comme on peut le voir par ce qui a été remarqué sur la page 383 , chap. VIII , §. 14. — Lorsque je vins à traduire cet endroit de l'essai concernant l'entendement humain , je m'aperçus de la méprise de M. Locke , & je l'en avertis : mais il me fut impossible de le faire convenir que le sentiment qu'il attribuoit aux Cartésiens , étoit directement opposé à celui qu'ils ont soutenu , & prouvé avec la dernière évidence , & qu'il avoit adopté lui-même dans cet ouvrage. Quelque tems après , commençant à me désier de mon jugement sur cette affaire , j'en écrivis à M. Bayle , qui me répondit que j'étois bien fondé à trouver l'*ignoratio elenchi* dans le passage en question. On peut voir sa réponse dans la 147^{me}. lettre , page 932 , tome III , de la nouvelle édition des lettres de M. Bayle , publiée en 1729 , par M. Desmaizeaux , qui l'a augmentée de nouvelles lettres , & entichée de remarques très-curieuses & très-instructives. Et voici la note par laquelle ce judicieux éditeur a trouvé bon de confirmer la censure que M. Bayle avoit faite du passage qui fait le sujet de cet article : « Les Cartésiens , dit-il

que sur celles de la vue & de l'atouchement, ou qu'ils eussent examiné les idées que leur cause la faim, la soif & plusieurs autres incommodités, ils auroient compris que toutes ces idées n'enferment en elles-mêmes aucunes idées d'étendue, qui n'est qu'une affection du corps, comme tout le reste de ce qui peut être découvert par nos sens, dont la pénétration ne peut guere aller jusqu'à voir la pure essence des choses.

§. 26. Que si les idées qui sont constamment jointes à toutes les autres, doivent passer dès-là pour l'essence des choses auxquelles ces idées se trouvent jointes, & dont elles sont inséparables,

» après avoir cité les propres paroles de M. Locke
» jusqu'à ces mots : ils auroient compris que toutes
» ces idées n'enferment en elles-mêmes aucune idée
» d'étendue. — Les Cartésiens, à qui M. Locke en
» veut ici, ont fort bien compris que toutes ces
» idées n'enferment en elles-mêmes aucune idée
» d'étendue. Ils l'ont dit, redit; & prouvé plus net-
» tement qu'on ne l'avoit encore fait : de sorte que
» l'avis que M. Locke leur donne n'est pas fort à
» propos, & pourroit même faire croire qu'il n'en-
» tendoit pas trop bien leurs principes, comme M.
» Coste s'en étoit aperçu, & comme l'insinue ici M.
» Bayle, »

l'unité doit donc être , sans contredit , l'essence de chaque chose. Car il n'y a aucun objet de sensation ou de réflexion , qui n'emporte l'idée de l'unité. Mais c'est une sorte de raisonnement dont nous avons déjà montré suffisamment la foiblesse.

*Les idées de l'espace & de la solidité
different l'une de l'autre.*

§. 27. Enfin , quelles que soient les pensées des hommes sur l'existence du vuide , il me paroît évident , que nous avons une idée aussi claire de l'espace , distinct de la solidité , que nous en avons de la solidité distincte du mouvement , ou du mouvement distinct de l'espace. Il n'y a pas deux idées plus distinctes que celles-là , & nous pouvons concevoir aussi aisément l'espace sans solidité , que le corps ou l'espace sans mouvement ; quoiqu'il soit très-certain , que le corps ou le mouvement ne sauroient exister sans l'espace. Mais soit qu'on ne regarde l'espace que comme une relation qui résulte de l'existence de quelques êtres éloignés les uns des autres , ou qu'on croie de-

voir entendre littéralement ces paroles du sage roi Salomon : *les cieux & les cieux des cieux ne te peuvent contenir* : ou celles-ci de St. Paul ce philosophe inspiré de Dieu , lesquelles sont encore plus emphatiques (1) : *c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement & l'être*, je laisse

(1) ACT. XVII , vers. 28 , *Εν αὐτῷ ζῶμεν , καὶ κινούμεθα , καὶ ἵσμεν*. Ces paroles de l'original expriment , ce me semble , quelque chose de plus que la traduction françoise , ou du moins elles représentent la même chose plus vivement & plus nettement. C'est la réflexion que je fis sur les paroles de saint Paul , dans la première édition françoise de cet ouvrage. Je voulois insinuer par-là qu'on devoit expliquer ces paroles littéralement & dans le sens propre. M. Locke parut satisfait du tour que j'avois pris , qui tendoit en effet à établir ce que M. Locke croyoit de l'espace , & qu'il insinue en plusieurs endroits de cet ouvrage , quoique d'une manière mystérieuse & indirecte ; savoir que cet espace est Dieu lui-même , ou plutôt une propriété de Dieu. Mais , après y avoir pensé plus exactement , je m'apperois qu'il y a beaucoup plus d'apparence , que dans ce passage il faut traduire , comme ont fait quelques interprètes , *ἐν αὐτῷ* , par lui. C'est par lui que nous avons la vie , le mouvement & l'être , c'est de la bonté de Dieu que nous tenons la vie , ce grand bien qui est le fondement de tous les autres ; & c'est par son assistance actuelle que nous en jouissons. Cette explication est fort naturelle , & s'accorde très-bien avec ce que saint Paul venoit de dire dans le même discours d'où ce passage est tiré , que c'est Dieu qui donne à tous la vie , la respiration & toutes choses , *αὐτὸς διδὼς πᾶσι ζῆν , καὶ πνεῖν , καὶ τὰ πάντα* , vers. 25. C'est d'ailleurs une chose connue de tous ceux qui ont quelque teinture de la langue grecque , que la proposition *ἐν* ,

examiner ce qui en est , à quiconque voudra en prendre la peine , & je me contente de dire , que l'idée que nous avons de l'espace , est , à mon avis , telle que je viens de la représenter , & entièrement distincte de celle du corps. Car , soit que nous considérions dans la matière même la distance de ses parties solides , jointes ensemble , & que nous lui donnions le nom d'*étendue* par rapport à ces parties solides ; ou que considérant cette distance comme étant entre les extrémités d'un corps , selon ses différentes dimensions , nous l'appellions *longueur* , *largeur* & *profondeur* ; ou soit que la considérant comme étant entre deux corps , ou deux êtres positifs , sans penser s'il y a entre-deux de la matière ou non , nous la nommions *dis-*

que saint Luc a employée dans le passage en question signifie quelquefois *par* dans les meilleurs auteurs , & sur-tout dans le nouveau testament : ἐλάλησεν ἡμῖν ἐν ὑμῶν , dit saint Paul dans son épître aux Hébreux : Il nous a parlé par son fils , chap. I , vers. 1 , & dans ce même chapitre des actes , vers. 31 , ἐν ἀνδρὶ ᾧ ὁρίσθη , par l'homme qu'il a destiné. Pour ce qui est des raisonnemens purement philosophiques , que M. Locke emploie dans ce chapitre & ailleurs , pour établir son sentiment sur l'existence & les propriétés de l'espace ; voyez ce qui en a été dit dans ce même chapitre , §. 16 , pag. 497 , dans la note.

tance : quelque nom qu'on lui donne, ou de quelque maniere qu'on la considere , c'est toujours la même idée simple & uniforme de l'espace , qui nous est venue par le moyen des objets dont nos sens ont été occupés ; de sorte qu'en ayant établi des idées dans notre esprit, nous pouvons les réveiller ; les répéter & les ajouter l'une à l'autre aussi souvent que nous voulons , & ainsi considérer l'espace ou la distance , soit comme remplie de parties solides , en sorte qu'un autre corps n'y puisse point venir , sans déplacer & chasser le corps qui étoit auparavant ; soit comme vuide de toute chose solide , en sorte qu'un corps d'une dimension égale à ce pur espace , puisse y être placé , sans en éloigner ou chasser aucune chose qui y soit déjà. Mais pour éviter la confusion en traitant cette matiere, il seroit peut-être à souhaiter qu'on appliquât le nom d'*étendue* qu'à la matiere ou à la distance qui est entre les extrémités des corps particuliers , & qu'on donnât le nom d'*expansion* , à l'espace en général , soit qu'il fût plein ou vuide de matiere solide ; de sorte qu'on dît l'espace a de l'*expansion* & le corps est *étendu*.

Mais en ce point , chacun est maître d'en user comme il lui plaira. Je ne propose ceci que comme un moyen de s'exprimer plus clairement & plus distinctement.

Les hommes different peu entr'eux sur les idées simples qu'ils conçoivent clairement.

§. 28. Pour moi , je m'imagine que dans cette occasion aussi-bien que dans plusieurs autres , toute la dispute seroit bientôt terminée si nous avions une connoissance précise & distincte de la signification des termes dont nous nous servons. Car , je suis porté à croire que ceux qui viennent à réfléchir sur leurs propres pensées , trouvent qu'en général leurs idées simples conviennent ensemble, quoique dans les discours qu'ils ont ensemble , ils les confondent par différens noms : de sorte que ceux qui sont accoutumés à faire des abstractions , & qui examinent bien les idées qu'ils ont dans l'esprit , ne sauroient penser fort différemment , quoique peut-être ils s'embarrassent par des mots , en s'attachant aux façons de parler des académies , ou des sectes

dans lesquelles ils ont été élevés. Au contraire, je comprends fort bien, que les disputes, les criailleries & les vains galimathias doivent durer sans fin parmi les gens qui n'étant point accoutumés à penser, ne se font point une affaire d'examiner scrupuleusement & avec soin leurs propres idées, & ne les distinguent point d'avec les signes que les hommes employent pour les faire connoître aux autres, & sur-tout, si ce sont des savans de profession, chargés de lecture, dévoués à certaines sectes, accoutumés au langage qui y est en usage, & qui se sont fait une habitude de parler après les autres sans savoir pourquoi. Mais enfin, s'il arrive que deux personnes sensées & judicieuses aient des idées différentes, je ne vois pas comment ils peuvent discourir ou raisonner ensemble. Au reste, ce seroit prendre fort mal ma pensée que de croire que toutes les vaines imaginations qui peuvent entrer dans le cerveau des hommes, soient précisément de cette espece d'idées dont je parle. Il n'est pas facile à l'esprit de se débarrasser des notions confuses, & des préjugés dont il a été

imbu par la coutume, par inadvertance, ou par les conversations ordinaires. Il faut de la peine & une longue & sérieuse application pour examiner ses propres idées, jusqu'à ce qu'on les ait réduites à toutes les idées simples, claires & distinctes dont elles sont composées, & pour démêler parmi ces idées simples celles qui ont, ou qui n'ont point de liaison & de dépendance nécessaire entr'elles; car, jusqu'à ce qu'un homme en soit venu aux notions premières & originales des choses, il ne peut que bâtir sur des principes incertains, & tomber souvent dans de grands mécomptes.

Fin du Tome premier.

T A B L E
DES CHAPITRES.
TOME PREMIER.

<i>A</i> VERTISSEMENT du Traducteur.	page 5
<i>Avis sur cette quatrieme édition.</i>	19
<i>Éloge de M. Locke.</i>	25
<i>Préface de l'Auteur.</i>	51
<i>M. Locke au Libraire.</i>	90
<i>Avant-propos.</i>	92

LIVRE PREMIER.

Des notions innées.

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il n'y a point de principes innés dans
l'esprit de l'homme.* 113

324 *Table des chapitres.*

CHAP. II. *Qu'il n'y a point de principes de pratique qui soient innés.* Page 169

CHAP. III. *Autres considérations touchant les principes innés, tant ceux qui regardent la spéculation que ceux qui appartiennent à la pratique.* 218

LIVRE SECOND.

Des idées.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on traite des idées en général & de leur origine ; & où l'on examine , par occasion , si l'ame de l'homme pense toujours. 283

CHAP. II. *Des idées simples.* 331

CHAP. III. *Des idées qui nous viennent par un seul sens.* 338

CHAP. IV. *De la solidité.* 343

CHAP. V. *Des idées simples qui nous viennent par divers sens.* 356

CHAP. VI. *Des idées simples qui nous viennent par réflexion.* 357

Table des chapitres. 525

CHAP. VII. Des idées simples qui viennent par sensation & par réflexion.

Page 359

CHAP. VIII. Autres considérations sur les idées simples. 371.

CHAP. IX. De la perception. 404

CHAP. X. De la rétention. 423

CHAP. XI. De la faculté de distinguer les idées, & de quelques autres opérations de l'esprit. 440

CHAP. XII. Des idées complexes. 468

CHAP. XIII. Des modes simples ; & premièrement de ceux de l'espace. 478

Fin de la table.

584300

son









